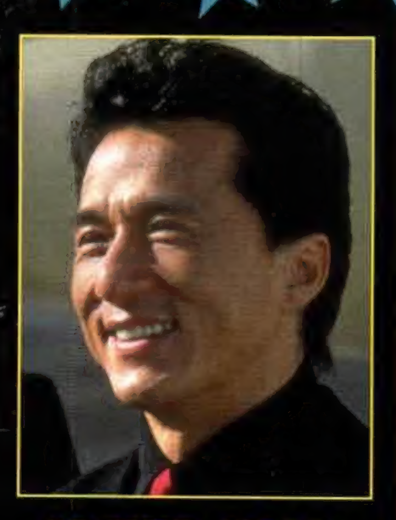
IMPACT

77

CINÉ - TÉLÉ - VIDÉO



JACKIE CHAN
dans **RUSH HOUR**
opération
séduction !



PREDATOR, L'ARME FATALE, LAST ACTION HERO, AU REVOIR À JAMAIS...
Rencontre avec
SHANE BLACK,
scénariste et
star de l'action

KURT RUSSELL
bête de guerre dans
SOLDIER

Belgique : 180 FB - RCI : 2800 CFA
Canada : 7.25 $ - Espagne : 700 Pts - Suisse : 8 F

M 3226 - 77 - 25,00 F - RD

SOMMAIRE



Entretien carrière SHANE BLACK : P. 26.



SOLDIER: P. 6.

IMPACT, une publication **Jean-Pierre PUTTERS / MAD MOVIES** 4 rue Mansart, 75009 Paris

directeur de la publication Jean-Pierre Putters **rédacteur en chef** Damien Granger **secrétaire de rédaction** Vincent Guignebert

comité de rédaction Rafik Djoumi - Damien Granger - Vincent Guignebert - Jean-Pierre Putters **collaborateurs** Alex Benjamin - Alexis Dupont-Larvet - Cyrille Giraud - Alexandre Nahon - Benjamin Rozovas - Gilles Sebah - Jack Tewksbury - Sandra Vo-Anh - Erich Vogel **correspondant à Los Angeles** Emmanuel Itier

maquette Vincent Guignebert

composition 36-15 SOS Van Damme **photogravure** Beauclair **impression** SIEP **distribution** NMPP **dépôt légal** décembre 1998 **commission paritaire** n°67856 **n°ISSN** 0765-7099 **n°77** tiré à 60.000 exemplaires

remerciements Fabien Baron - Cat's - Arnaud Cazet - Françoise Dessaigne - Joëlle François - François Frey - Mary-Anne Kiremidjian - Nathalie Lambert - Anne Lara - Pascal Launay - Clothilde Lecuiller - Fanny Louie - Christophe Lunn - Bruno Maccarone - Olivier Margerie - Elizabeth Meunier - Laurette Monconduit - Gilles Polinien - Alexis Rubinowicz - Robert Schlockoff - Isabelle Sauvanon - Jean-Philippe Tirel - UFG - Jean-Pierre Vincent

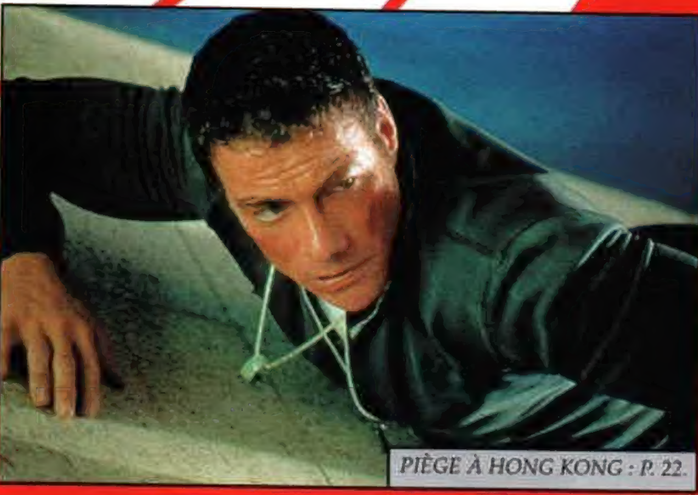
ÉDITO

RUSH HOUR : P. 12.

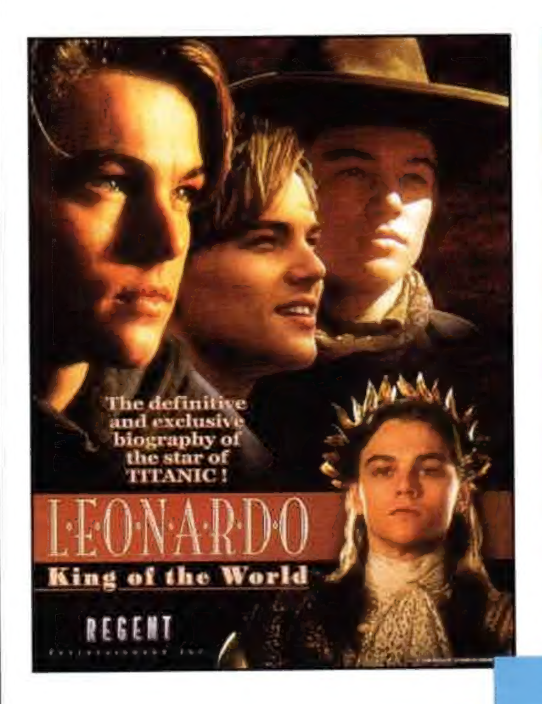
A la surprise générale, comme on vous le soumettait dans le précédent numéro, **Hors d'Atteinte** est un petit polar sans prétention, fort sympathique et très efficace. Une bonne occasion d'aller y découvrir la belle Jennifer Lopez, déjà remarquée dans **Blood and Wine**, **U-Turn** et **Anaconda**. Une Jennifer Lopez de plus en plus présente à l'écran, envahissante même, prête à voler la vedette à George Clooney à la première occasion. Consacrée nouvelle diva d'Hollywood par la presse étrangère (elle fait la couverture de *Film Total*, *Entertainment Weekly* et une bonne vingtaine d'autres magazines), elle fait sienne la promotion de **Hors d'Atteinte**, attire et monopolise l'attention des lecteurs, des spectateurs potentiels, en posant le plus souvent dans des tenues à faire frémir tous les érotomanes de la planète. Par contre, en France, elle est pratiquement passée sous silence par une presse qui bâtit pourtant la promotion des films sur ses acteurs. Chez nous, les couvertures continuent de servir la soupe à George Clooney, la diffusion de la série ***Urgences*** sur *France 2* étant encore toute fraîche. C'est ce qu'on appelle passer à côté des bonnes choses.

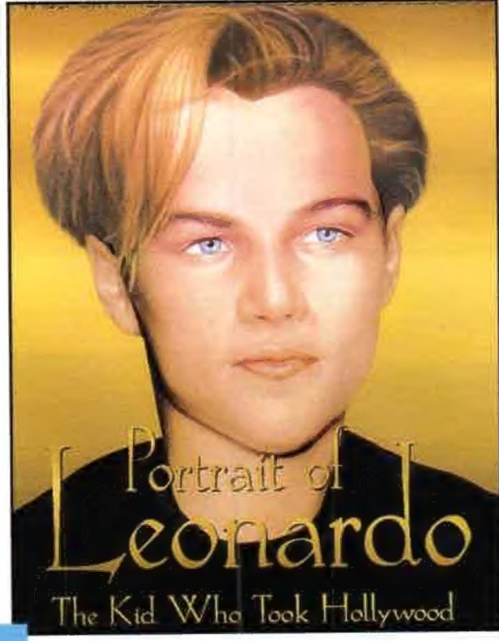
Un autre acteur que vous ne verrez pas en couverture des magazines en cette fin d'année, c'est Jean-Claude Van Damme, pourtant d'actualité avec son nouveau film, **Piège à Hong Kong**, sa deuxième collaboration avec le réalisateur hong kongais Tsui Hark après **Double Team**. De son côté, Van Damme préfère rester dans l'ombre, ayant bien du mal à digérer cette mauvaise expérience qui date pourtant maintenant d'il y a presque deux ans. Mais on le comprend. Car **Piège à Hong Kong** ressemble ouvertement à une mise à mort, à une basse vengeance de Tsui Hark envers cet acteur qu'il tient pour responsable du plantage de son **Double Team**. Alors cocaïné au dernier degré, Jean-Claude Van Damme ne se rend pas vraiment compte de ce qu'il fait, ne voit certainement pas que Tsui Hark est en train de le ridiculiser, de l'humilier même. Il n'y a pas un plan dans **Piège à Hong Kong** qui serve l'ancienne vedette du film de kickboxing, pas une scène qui le mette décemment en valeur. A la place, Tsui Hark lui fait jouer la comédie, le filme dans des situations toujours plus ridicules que même les ZAZ trouveraient déplacées. A tel point qu'on a presque envie de boycotter le film, ou au moins, de le regarder sa star d'un oeil indulgent. A tel point, aussi, qu'on a presque honte de s'être moqué de lui par le passé, à la sortie de **Mort Subite** ou **Le Grand Tournoi**, deux navets qui avaient au moins l'excuse d'être involontairement ratés. Dans une interview donnée récemment au magazine *Entertainment Weekly*, Van Damme avoue s'être enfilé des kilomètres de coke dans le nez, seul dans sa chambre d'hôtel, le soir même où il bouclait les derniers plans de **Piège à Hong Kong**. Un excès sous forme de cri d'alarme qui a bien failli le tuer. Aujourd'hui, il déclare vouloir revenir sur le devant de la scène. On lui souhaite bien du courage, car malheureusement, le mal est déjà fait.

Damien GRANGER



PIÈGE À HONG KONG : P. 22.





EXPRESSO

■ par Damien GRANGER & Jack TEWKSBURY ■

Le grand détournement

Suite au succès phénoménal de **Titanic**, le pauvre Leonardo Di Caprio est la cible des basses intentions de producteurs peu scrupuleux. Après avoir été longtemps attaché malgré lui au projet d'adaptation du roman de Brett Easton Ellis «American Psycho», il devient la vedette de deux documentaires très douteux. Dans le premier, **Leonardo : King of the World**, chez *Regent Entertainment*, il s'agit d'extrapoler sur la personnalité controversée de l'acteur au travers d'une biographie exhaustive. Et d'aller interviewer ses anciens compagnons de beuveries, enthousiastes à l'idée d'étaler des souvenirs cocasses et des anecdotes croustillantes glanés au cours de soirées bien arrosées. Des faux amis en somme, dans tous les sens du terme. Dans **Portrait of Leonardo : The Kid who Took Hollywood**, *Passport International Production* s'acharne à expliquer les raisons de son incommensurable succès. Le délire est tel que les producteurs ont été jusqu'à louer les services de la médium Joyce Jillson pour décortiquer son signe astrologique et ainsi tenter d'expliquer comment il est devenu «*la personne la plus influente d'Hollywood*» (!?!). On a même droit à une visite guidée de l'ancienne maison de Leo, une bicoque dans un quartier pauvre de Los Angeles, montée en parallèle avec des plans de sa nouvelle demeure, beaucoup plus luxueuse, comme s'ils lui reprochaient de ne plus vivre dans la merde. Le tout est bien entendu abondamment illustré d'extraits de ses précédents films, certainement la seule note de vérité de ces deux documentaires qui ne reculent devant rien. Un bel exemple de recyclage. ■

KILLING Mrs. TINGLE



■ *Helen Mirren& Liz Stauber dans KILLING MRS TINGLE* ■

Pour de nombreux producteurs, Kevin Williamson est un des scénaristes les plus talentueux de sa génération, et certainement le plus rentable. Pourtant, cet ancien acteur qui a tourné pour Roger Corman dans **Mutant**, a bien failli laissé tomber l'écriture, découragé par sa prof d'anglais. «*Alors que je lisais devant tout le monde une de mes histoires, elle me coupe net et me traite de nul, de bon à rien. Elle ajoute même que je n'ai aucun talent, que je m'exprime très mal, que ma voix est insupportable à écouter et me somme d'aller me rasseoir. J'étais terrorisé. Et tellement découragé qu'il m'a fallu dix ans avant de me remettre à écrire quoi que ce soit*», se souvient Williamson. En toute ironie, il vend à *Miramax* les scripts de **Scream 1 et 2**, qui rapportent tout deux plus de 100 millions de dollars au box-office. Pas mal pour un cancre ! Comme pour exorciser cette expérience traumatisante, il s'en inspire pour pondre l'histoire de son premier film en tant que réalisateur, **Killing Mrs. Tingle**. Katie Holmes (vedette de la série du même Kevin Williamson, ***Dawson's Creek***) interprète Leigh Ann Watson, une élève studieuse sur le point d'obtenir son diplôme de fin d'études. Tout ce qui lui faut pour y parvenir, c'est un «A» en histoire. Mais il faudra encore passer outre la cruelle Mrs Tingle, qui s'acharne sur Leigh lorsqu'elle surprend ses amis en train de tricher à l'examen final. Pour régler le malentendu, les étudiants se rendent chez elle et la séquestrent, bien décidés à obtenir leur diplôme. Un film autobiographique en somme (!), qui se paie la participation au générique des revenantes Helen Mirren, dans le rôle de Mrs Tingle, et Molly Ringwald, ancienne égérie de John Hugues à l'époque de **Breakfast Club**.

EXPRESSIMO

● Après **Stargate**, **Independence Day** et **Godzilla**, Roland Emmerich et Dean Devlin quittent le fantastique pour s'attaquer à leur prochain blockbuster **The Patriot**, une épopée sur la guerre d'indépendance américaine rédigée par Robert Rodat, déjà scénariste d'**Il Faut Sauver le Soldat Ryan**. Ensuite, ils plancheront sur la première des deux suites prévues à **Godzilla**, qu'ils se contenteront de produire.

● Même s'il semblait ne plus avoir toute sa tête sur le tournage de **L'Ile du Dr Moreau** de John Frankenheimer, notre parrain à tous Marlon Brando redonne signe de vie. Il jouera dans l'adaptation d'un roman de Tennessee Williams, **One Arm**. Tony Kaye (**American History X**, voir Choumchoum dans ce numéro) réalise cette histoire plutôt macabre d'un boxeur qui, après avoir perdu son bras droit dans un accident stupide, sombre dans la déchéance, devient gigolo et écope de la peine de mort.

● Après avoir fait le mariol dans **L'Arme Fatale 4**, Mel Gibson sera aux côtés de Mila Jovovich, la belle extraterrestre du **5ème Elément**, dans le prochain film de Win Wenders. D'après une idée de Bono, le chanteur du groupe U2, **The Million Dollar Hotel** suit l'enquête d'un agent fédéral chargé de découvrir si le fils d'un puissant milliardaire s'est suicidé ou bien s'il s'est fait assassiner.

● Depuis deux ans, Tom Cruise est retenu par le tournage de **Eyes Wide Shut**, le nouveau Stanley Kubrick. Maintenant qu'il est libéré de ses obligations, il va enfin pouvoir se concentrer sur **Mission : Impossible 2**, que John Woo réalisera en Australie au début de l'année prochaine, et dans lequel il reprend le rôle de l'agent secret Ethan Hunt aux côtés de Ving Rhames. Puis il produira le remake du film espagnol **Ouvre les Yeux**, inspiré par **Total Recall**, dans lequel un homme défiguré croit avoir tué sa maîtresse pour se rendre compte que sa vie n'est en fait qu'un tissu de rêves virtuels. En reprenant les standards américains, et si la formule marche toujours, on devrait en toute logique revenir au film de Paul Verhœven.

● Partenaire de Jean-Claude Van Damme dans **Double Team** de Tsui Hark, Dennis Rodman rejoint la série télé de Jerry Bruckheimer ***Soldier of Fortune, Inc.*** pour sa deuxième saison. Rebaptisée ***Special Ops Force***, il s'agit d'une version moderne d'***Agence Tous Risques*** dans laquelle le basketteur aux cheveux verts interprète un ancien pilote de chasse opérant en secret avec des ex-agents de la CIA désormais à leur compte.

● Spike Lee vient de terminer le tournage de **Summer of Sam**, inspiré par une série de meurtres survenus à New York en 1976 et 1977 et perpétrés par David Berkowitz, un serial-killer plus connu sous le nom de Fils de Sam. Interprété par Adrien Brody, Jennifer Esposito, Anthony LaPaglia, John Leguizamo et Mira Sorvino, Summer of Sam ne se concentre par sur Berkowitz lui-même mais sur une bande de jeunes qui ont failli tuer leur pote Pepe Valentine, qu'ils soupçonnaient d'être le meurtrier.

● Juste après le sympathique **Hors d'Atteinte**, Steven Soderbergh a entrepris le tournage de son nouveau film, **The Limey**, une version moderne du Justicier dans la Ville avec Charles Bronson. Terence Stamp y joue le rôle d'un père de famille anglais à la recherche des meurtriers de sa fille dans un Los Angeles débordé par la criminalité. Sacrément revanchard, il entreprend un nettoyage par le vide.

● L'Irlandais Jim Sheridan (**Au Nom du Père, The Boxer**) réalisera prochainement **Explaining Hitler** pour *Universal*, inspiré de faits réels rapportés par l'écrivain Ron Rosenbaum. **Explaining Hitler** raconte le combat du quotidien allemand le Munich Post, qui avait prédit l'arrivée d'Hitler au pouvoir. En 1934, l'éditeur fut assassiné pour ne pas s'être plié à la propagande hitlérienne. Ça va être dur de trouver un happy-end.

● Dans **The Castle**, une production *Dreamworks*, George Clooney est un général qui se retrouve emprisonné dans un hôpital psychiatrique sous haute surveillance pour plusieurs crimes commis contre l'humanité. Plutôt que de croupir calmement dans sa cellule, il dresse les autres détenus contre leurs geôliers et organise une mutinerie dans le simple but de retrouver sa liberté.

● L'agent secret le plus hilarant et le plus forniqueur de la planète est de retour. Austin Powers revient dans **The Spy who Shagged me**, toujours réalisé par Jay Roach. Cette fois, Austin Powers doit voyager dans le temps pour retourner en 1969 et empêcher le maléfique Dr Evil, qui projette de faire sauter la planète depuis sa base lunaire, de le rendre impuissant. Aux côtés de Mike Myers, on retrouve la mignonne Heather Graham (**Boogie Night, Perdus dans L'Espace**) dans le rôle de Felicity Shagwell, une nymphomane au service de la CIA. Sean Penn, Tim Robbins et Robert Wagner figurent parmi les nombreuses vedettes invitées de cette suite.

VERY BAD THINGS



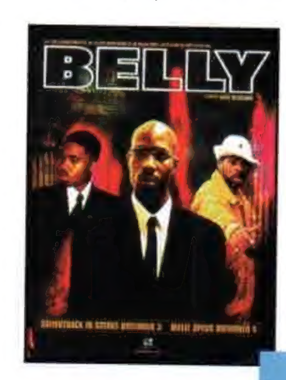
■ *Christian Slater dans VERY BAD THINGS* ■

Cinq amis d'enfance (dont Christian Slater, Daniel Stern et Jeremy Piven) partent enterrer la vie de garçon de l'un des leurs (Jon Favreau) à Las Vegas. La fiancée hystérique de ce dernier (Cameron Diaz) ne le voit pas d'un très bon œil, mais sa copine Jeanne Tripplehorn lui fait entendre la raison d'une femme mariée : «Laisse-les s'amuser, tout cela n'est pas bien méchant». Le groupe de joyeux troublions part donc pour le Disneyland pour adultes. Ambiance bon enfant, vannes qui fusent. On est en plein dans une de ces douces comédies à siroter le dimanche matin. Quand, dans leur chambre d'hôtel, les fêtards descendent quelques rails de coke, le spectateur commence à se poser des questions. Quand une strip-teaseuse (la hardeuse Kobe Tai) vient faire son numéro et que l'un des compères commence à la besogner vigoureusement dans la salle de bains, on commence à croire que le film ne joue pas forcément la carte du plus large public. Quand enfin, lors d'un malheureux coup de bite, la belle asiatique se retrouve scotchée au mur, la nuque empalée sur un porte-manteaux, on comprend qu'on s'est bien fait piéger.

Pour sa première réalisation, l'acteur Peter Berg (**Last Seduction**) ne fait pas dans la dentelle. Certes, **Very Bad Things** a son côté cartoon à la **Maman j'ai raté l'Avion**. Certes, il s'offre toutes les allures (casting y compris) d'une comédie à succès. Mais ici, c'est plutôt **Un Mariage et Cinq Enterrements !**, une accumulation de catastrophes meurtrières qui versent dans l'hilarité irrespectueuse. Entre un Christian Slater psychopathe aux dents blanches, une Jeanne Tripplehorn adepte du kung-fu, quelques cadavres en petits morceaux, des handicapés, des clebs maltraités, et des litres d'hémoglobine, **Very Bad Things** tient plutôt du script écrit par des lycéens déchaînés lors d'un cours de math morbide. Du poilant bête et méchant, donc forcément très drôle. Tapage de cuisse garanti.

Tales from the hood

Actuellement, une poignée de rappeurs essaient de s'imposer à Hollywood. Comme Ice Cube, qui vient de réaliser son premier film, **The Player's Club**, sur lequel il assure également les fonctions de scénariste, producteur et acteur. Ou DMX, Nas et Method Man, trois des artistes les plus lucratifs du moment, qui lâchent le micro pour jouer les gangsters dans Belly, le premier film de Hype Williams, un ancien clippeur qui s'est fait remarquer au travers de vidéos très esthétiques pour Puff Daddy, Busta Rhymes et Will Smith. A la différence d'un F. Gary Gray, Hype Williams n'est pas intéressé par des œuvres de pure fiction telles que **Le Prix à Payer** ou **Négociateur**. «*Avec **Belly**, je désirais rester proche de la rue, m'inspirant à la fois d'expériences personnelles et de textes propres au rap. Pour moi, Belly est juste un témoignage, un regard porté sur une génération qui a perdu les valeurs premières de la vie, qui ne s'intéresse qu'au profit, à l'argent et au pouvoir. Sans les condamner, je veux montrer à certains jeunes ce qui se passe parfois juste à côté de chez eux, leur faire prendre conscience du malaise ambiant*». Sans porter de jugement, il suit le parcours de Tommy (DMX) et Sincere (Nas), deux dealers à la petite semaine, prêts à tout pour entrer dans la cour des grands. Lorsqu'ils montent un coup de plusieurs millions, Tommy assure leurs arrières en liquidant le gang adverse sans se préoccuper des représailles. Lorsque la famille de Sincere est menacée, celui-ci se retourne contre son partenaire, entraîné dans un tourbillon de violence sans issue. Ascension, chute, rédemption... Belly brasse les clichés du film de gangster dans ce qu'ils ont de plus froid et de plus brutal.





Du côté de la Nouvelle Orléans, l'entrepreneur indépendant Master P continue d'inonder le marché vidéo de petits polars urbains ultra-violents tournés à la manière des séries B californienne. Après **I'm Bout it, The Last Don** et **Game of Life**, il vient de produire **Foolish** (ex-**Tears of a Clown**) de Dave Meyers, une sorte de version longue de la scène finale du **Génération Sacrifiée** des frères Hugues, qui décrit l'odyssée violente de deux frères (Master P et Eddie Griffin), pris au piège d'un casse qui a mal tourné. Sur le même modèle, le label *Rap-A-Lot Records* prépare **Payback**, simple vendetta orchestrée par Scarface, membre du groupe Geto Boys. ■

Dans le futur, des «soldats nés» sont supplantés par des guerriers génétiquement modifiés. D'où plein de destroy !

■ *Todd (Kurt Russell) face au représentant de la nouvelle génération de soldats, Caine 607 (Jason Scott Lee)* ■

SOLDIER

Quand le charismatique Kurt Russell joue les machines à tuer se retournant contre ses semblables. Quand le réalisateur généreux et esthète de EVENT HORIZON s'associe au décorateur de BLADE RUNNER pour adapter un space-western du scénariste d'IMPITOYABLE, produit par le studio d'où est sorti MAD MAX 2... Oui, on a bien du mal à garder son calme ! Ça s'appelle SOLDIER, et si par hasard la SF musclée, ingénieuse et visuellement flamboyante vous laisse de marbre, passez votre chemin...

Paul Anderson est un prototype assez unique. Voici un de ces fans de SF comme la saga des **Star Wars** en a produit des tonnes, un ex-ado qui s'est abreuvé de toutes ces bonnes choses qui ont rythmé l'âge d'or, étalé approximativement entre 1977 et 1985, le règne impérial de Lucas/Spielberg et l'avènement de la dynastie du jeu vidéo. Autant dire que s'il était né en France, cet homme lirait *Mad Movies* ! Seulement voilà, le fan a dorénavant les moyens de concrétiser ses fantasmes. En effet, le succès international de son **Mortal Kombat** a dressé l'évidence aux pontes des studios : ce réalisateur comprend les goûts de son public puisqu'il en fait tout simplement partie. On pensera ce qu'on veut de ses compétences artistiques, on est forcé de reconnaître à Anderson des qualités évidentes. Ses films sont généreux, dénués de la moindre parcelle de cynisme vis-à-vis du genre. C'est un cinéma qui cherche à bien faire, à faire plaisir, bref, un cinéma de fan. A y regarder de près d'ailleurs, et malgré son échec aussi cuisant qu'injustifié, **Event Horizon - Le Vaisseau de l'Au-delà** est bel et bien un exemple de film tout droit sorti des fantasmes lycéens post-**Alien**.

Avec **Soldier**, Paul Anderson tient peut-être l'occasion de démontrer une bonne fois pour toutes la nature de sa dévotion. Présenté comme un croisement entre **Blade Runner** et **Mad Max 2**, le projet pourrait sentir le réchauffé approximatif, mais, pour des raisons que nous verrons plus loin, la tentative de capitaliser sur ces deux classiques prend en fait une tournure autrement plus palpitante.

Nous sommes au milieu du 21ème siècle. La colonisation de l'espace a débuté alors que les bases même de la civilisation partent en ruine, traçant une voie royale à la dérive fasciste. Le monde est en proie à des conflits politiques et sociaux permanents, des micro-guerres d'une violence radicale. Embarquée dans un dangereux délire


■ *Des costumes rétro-futuristes pour des soldats surentraînés* ■


■ *Sur Acardia 234, des colons gardent l'espoir de construire un monde meilleur* ■

eugéniste, l'armée a mis au point le prototype du soldat parfait. Des enfants recueillis dès le plus jeune âge sont placés dans un environnement totalement contrôlé, conditionnés à la violence. Des démonstrations de barbarie (combats de chiens, mises à mort) les accompagnent dans leurs premiers pas. Obligés de cohabiter dans des lieux clos, sans cesse sous pression, leurs pulsions agressives commencent à s'exprimer avec férocité dès l'âge de quatre ans, les poussant à combattre entre eux. Les endurants, les violents, les moins compatissants survivent, selon les règles d'un darwinisme social dégénéré. A partir de là, ces bombes humaines, incontrôlables, sont soumises à d'intenses lavages de cerveau, en une réminiscence visuelle d'**Orange Mécanique**. Aux valeurs violentes et dominatrices, on leur rajoute le réflexe de soumission aux ordres, le désir de vaincre à tout prix, le mépris du faible et la totale absence de pitié. Arrivés à quinze ans, ces jeunes mâles sont devenus de parfaites machines à exterminer. Envoyés en première ligne des conflits, bardés de technologie de pointe, armés de fusils qui crachent du 60 coups/seconde, ils tuent sans distinction hommes, femmes, enfants sans l'ombre d'un ressentiment.

Parmi eux, Todd (Kurt Russell) fait la fierté du Capitaine Church (Gary Busey) jusqu'au jour où le Colonel Mekum (Jason Isaacs) présente à sa compagnie la nouvelle génération de soldiers. Cette lignée a fait l'objet de perfectionnements génétiques, et pour bien prouver sa supériorité, un seul de ses représentants, Caine 607 (Jason Scott Lee) se mesure simultanément aux trois meilleurs éléments de la compagnie, dont Todd. Dans un sauvage combat à mains nues, au milieu d'une pièce bardée de chaînes verticales, Caine, sans sourciller, tue net ses trois opposants. Les «carcasses» de ces soldats technologiquement dépassés sont alors rejetées à la surface d'Arcadia 234, une gigantesque planète-décharge. Des kilomètres de détritus y forment des reliefs menaçants balayés régulièrement par des vents d'une violence inouïe. Laissé pour mort, Todd erre sur Arcadia avant d'être finalement recueilli par Sandra (Connie Nielsen) et son mari Mace (Sean Pertwee). Le couple est issu d'une communauté non recensée, un groupe de colons qui tentaient ■ ■ ■

■ Todd (Kurt Russell), un homme conditionné dès sa naissance pour devenir un soldat d'élite ■

■ ■ ■ de fuir ce monde violent, et dont la navette vint malencontreusement s'écraser sur Arcadia dix ans auparavant. Cloués au sol, les colons ont bâti au milieu des détritus un village fait de bric et de broc, un microcosme démocratique prêchant la non-violence, un kibboutz idéaliste se développant à l'insu de tous. En sauvant lors d'une violente tempête la vie d'un des villageois, Todd s'attire la confiance de la communauté. Mais sa nature antisociale est un danger réel, et son conditionnement barbare court-circuite toute tentative d'humanisation. Il est banni du village. En son absence, un jeune enfant, prenant modèle sur le soldier, réussit à vaincre un dangereux serpent. Réalisant alors que la présence de Todd peut leur être d'un certain secours, les villageois le rappellent à eux. Et ils font bien, car une patrouille de sécurité les a repérés, en assassinant au passage certains d'entre eux. Il est dorénavant évident que les soldiers vont venir exterminer ce microcosme idéologiquement menaçant. Todd va devoir, à la tête d'un groupe de non-violents, affronter une section entière de supra-soldiers, la section de Caine 607.

Comme on peut le voir, les analogies littéraires sont multiples. Un peu de «Sa Majesté des Mouches», du «Meilleur des Mondes», de «Dune» (pour les Fremen). Cinématographiquement parlant, impossible d'oublier la tribu pacifiste de Pappagallo dans **Mad Max 2**. Mais le film auquel **Soldier** fait explicitement référence n'est rien moins que **Blade Runner**, dont *Warner Bros.*, qui produit **Soldier**, détient les droits (ainsi que ceux de **Mad Max 2** par ailleurs). Le génial scénariste David Webb Peoples (**Blade Runner**, **Héros Malgré Lui**, **Impitoyable**, **L'Armée des 12 Singes**) a en effet conçu **Soldier** comme se déroulant dans le même univers que celui du film de Ridley Scott. Si les soldiers sont des versions biologiques des répliquant, ils exécutent les mêmes tâches. Todd ira même jusqu'à se remémorer la bataille de Tannhauser Gate, déjà évoquée par Roy Batty/Rutger Hauer, et les yeux les plus exercés verront dans les détritus les restes d'un véhicule de police aux formes très reconnaissables.

Ni préquelle, ni séquelle, **Soldier** est décrit par Paul Anderson comme un *«sidequel»* à l'un de ses films de chevet, et c'est en fidèle éclairé qu'il a fait appel à son sublime décorateur, David L. Snyder, afin que ce dernier prolonge la cohérence visuelle de ce qu'il avait construit seize ans auparavant. Selon ses propres termes, les moyens mis en œuvre pour reconstruire la surface d'Arcadia 234 furent plutôt confortables. Sur le plateau n°16 du studio *Warner*, Snyder put ainsi entasser près de 800.000 m^3 de détritus. Des carcasses de trains, d'avions, de satellites, cumulant à une hauteur de 12 mètres, où l'on peut s'amuser à reconnaître la technologie désuète du XXème siècle.



■ Sandra (Connie Nelson), une pionnière pas insensible au charme du soldat Todd ■

Avec **Event Horizon** déjà, Anderson avait montré son attachement à la précision et à la démesure du design. **Soldier** donne libre cours à sa débauche visuelle, secondé par des artisans hors-pair et alloué d'un budget de 70 millions de dollars. Il faut bien sûr retirer de cette somme les 15 millions US qu'empoche Kurt Russell. Avec quelques rares lignes de dialogue, son salaire s'évalue à plus de 150.000 dollars par mot. Un montant plutôt coquet que l'intéressé ne considère pas comme usurpé, lui qui a passé l'année à suivre quotidiennement un entraînement militaire afin de rendre crédible l'écrasante puissance physique de son personnage. Un rôle quasi-muet dont il entend extraire toute la profondeur par un exercice intense de la gestuelle et du regard. L'ex-machine à tuer, prête à rechuter à tout moment, David Webb Peoples l'avait déjà brossée pour Clint Eastwood dans **Impitoyable**, un héritage dont le producteur Jerry Weintraub tient à se montrer digne en conférant à **Soldier** la dimension d'un véritable western spatial. Quant à l'interrogation existentielle, de **Blade Runner** à **L'Armée des 12 Singes**, elle est devenue une signature propre à son scénariste, une obsession qui ne vise jamais à l'épate. Autant d'éléments qui feront de **Soldier** tout l'inverse d'un film opportuniste, mais plutôt, tel que ces éléments l'annoncent, un des grands moments SF de l'année à venir.

Rafik DJOUMI



■ *Jason Scott Lee : ex-interprète de Bruce Lee à l'écran, il a pris du poids et du muscle pour jouer le terrifiant Caine 607* ■

De l'argent tombé du ciel et un plan simple pour se le partager... Bientôt Sam Raimi aux Oscars ?

A SIMPLE PLAN

QUAND L'AUTEUR D'EVIL DEAD ET DE MORT SUR LE GRILL S'ATTAQUE À UNE FABLE PSYCHOLOGIQUE, À L'INTERPRÉTATION COMPLEXE, LES RÉACTIONS NE SE FONT PAS ATTENDRE. POUR LES UNS, C'EST UN TRAÎTRE, UN EX-HORS-LA-LOI QUI CHERCHE À RENTRER DANS LE RANG. POUR LES AUTRES, C'EST UN SIMPLE FAISEUR QUI CHERCHE À JOUER DANS LA COUR DES GRANDS. AVEC A SIMPLE PLAN, SAM RAIMI AVAIT BEAUCOUP DE MONDE À CONVAINCRE ET BEAUCOUP DE CHOSES À PROUVER. TOUT PORTE À CROIRE QU'IL S'EN EST PLUTÔT BIEN TIRÉ... EN RESTANT JUSTE FIDÈLE À LUI-MÊME !

Pour tous ceux qui paniquent dès qu'on mélange les étiquettes des pots de confiture, le cinéma est une affaire très simple. Il y a tout simplement deux catégories, les films d'auteurs et les films commerciaux. D'un côté, Fellini et Tarkovsky, de l'autre le cinoche d'action, d'horreur et d'aventure. Quant au début des années 80, Sam Raimi, âgé d'à peine vingt ans, réalise le premier **Evil Dead**, il se situe très clairement dans la seconde catégorie, celle des remplisseurs de drive-in du samedi soir. Il a pour assistant à l'époque un certain Joel Coen. Sam, Joel et son frère Ethan partagent une certaine vision du monde, entretiennent un humour décalé, à froid, délirent sur les cartoons et développent un rapport très intellectuel avec la pop-culture américaine. Mais pour une raison qui n'appartient qu'aux faiseurs d'opinion, ces joyeux lurons vont se retrouver séparés par un véritable fossé médiatique, les frères Coen étant rapidement catapultés icônes artistiques du cinéma indépendant, tandis que Sam passera pour un gamin agréablement attardé. L'excellent **Mort sur le Grill** (dont la version complète reste toujours inédite !) ne sera vu que comme une variante slapstick de film d'horreur. Et même **Mort ou Vif**, pourtant deuxième meilleur western de la décennie après **Impitoyable**, n'arrivera pas à écorcher cette image tenace de brave gars inoffensif. Seuls peut-être quelques executives croiront voir en lui un clone de Tim Burton et lui proposeront, à la fin des années 80, un **Jack Frost** qu'il déclinera.


■ Jacob (Billy Bob Thornton), un simplet beaucoup plus complexe qu'il n'y paraît ■


■ Hank (Bill Paxton) : responsable, méfiant et particulièrement déterminé à devenir riche ■

Qu'importe s'il n'a pas la reconnaissance critique, Raimi continue son bonhomme de chemin. À la tête de sa boîte de production *Renaissance Pictures*, il découvre, admire et décide de financer John Woo pour son premier film américain **Chasse à l'Homme.** En 1994, il tombe en arrêt devant le script que l'écrivain Scott Smith a adapté de sa propre nouvelle, «A Simple Plan», et cherche à se placer comme réalisateur de choix. Mais les délais de préparation que la boîte *Savoy* lui proposent ne sont pas suffisants pour monter un projet qu'il espère ambitieux. Il laisse donc tomber l'affaire avec une certaine amertume. En effet, Sam a littéralement flashé sur cette histoire. C'est tant pis. Il ira se réconcilier avec une Sharon Stone promue productrice, qui cherche à monter **Mort ou Vif.** Durant cette période, *Savoy* va faire le tour des autres réalisateurs, refilant le bébé **Simple Plan** tantôt à Mike Nichols (**Working Girl**), tantôt à Ben Stiller (**Disjoncté**), tantôt à John Dahl (**Les Joueurs**). Rien ne sortira de ces tractations.

De son côté, depuis toujours fasciné par l'univers mythologique du duo Charles H. Schneer/Ray Harryhausen (auquel il rendait un hommage maladroit dans **Evil Dead 3**), Raimi, avec son vieil ami Robert Tapert, développe autour de cet héritage deux concepts peu communs de séries télé à la sauce héroïc-fantasy, un certain ***Hercule*** puis une certaine *Xena*, et convainc la chaîne de télé *MCA* de la viabilité de ces projets fous. Contre toute attente, les deux séries deviennent vite de véritables bombes de prime-time, propulsant Sam au premier plan, au moins d'un point de vue financier. Après tout, ce type n'est peut-être pas un demeuré, se disent les producteurs. Sentant le vent tourner en sa faveur, Sam entame alors un intense lobbying auprès du producteur de comédies à succès Scott Rudin (**Sister Act**, **Le Club des Ex**, **In and Out**, **La Famille Addams**, **Truman Show**). Cette décision, a priori étrange, a pour objet un certain script que *Paramount* a racheté à *Savoy*, et dont Scott Rudin a la charge, un script qui a pour titre **A Simple Plan.**
A Simple Plan décrit la tragique histoire de Hank Mitchell, de son frère Jacob et de son ami


■ Sarah (Bridget Fonda), une Lady Macbeth chez les péquenots ! ■

■ *Hank ira-t-il jusqu'au bout pour justifier son simple plan ?* ■

Lou. Lors d'une partie de chasse dans les alentours enneigés d'Ashenville, les trois hommes découvrent la carlingue d'un avion privé, et au milieu des décombres un sac bourré à craquer de dollars tous frais, 4,4 millions au total. Pour Lou et Jacob, c'est la panacée, *«le rêve américain dans un putain de sac de sport !»*. Et très vite, l'idée de tirer les biftons s'impose au trio. Mais Hank, le moins attardé des trois, est méfiant. Il sait que Lou et Jacob, chômeurs et poivrots invétérés, vont claquer à tout va et réveiller la suspicion locale, et donc celle des autorités. Il leur propose alors la formule suivante : il va garder l'argent bien planqué jusqu'au printemps. Si cet argent est traçable, si quoi que ce soit d'anormal se produit, il brûlera les billets. Si tout se passe bien, ils se partageront la somme et partiront chacun de leur côté vers une nouvelle vie. C'est un simple plan, bien sûr, mais un plan qui, comme on le sent venir, va pourrir l'existence des trois potes, et les pousser lentement mais sûrement vers l'irréparable.
Une jolie fable, simple, directe, et bien écrite, le matériau de base d'un film au moins remarquable. Sam Raimi est bien conscient de ce potentiel et il se sait depuis longtemps prêt à relever un tel défi. Scott Rudin en est beaucoup moins sûr. Comme il l'explique sans ménagement dans des propos rapportés par Raimi : «*Sam, tu sais que je veux travailler avec toi. Mais, sincèrement, il y a pas mal d'autres réalisateurs qui, à mon sens, sont plus qualifiés pour ce projet. Toi, tu te trouves à peu près quinzième sur la liste !*». Et le premier sur la liste de Scott Rudin s'appelle John Boorman. La pré-production est bien avancée. Le réalisateur du récent **Général** a déjà effectué l'essentiel des repérages, et assemblé un casting homogène. Dans le rôle absurde et tragique du demeuré Jacob Mitchell, il y a Billy Bob Thornton (**Un Faux Mouvement**, **U-Turn**), une figure princière à Hollywood depuis, qu'Oscar à la clé, il a écrit, réalisé et interprété le rôle titre de **Sling Blade**. Pour Hank Mitchell, plus mâture et réfléchi, Thornton retrouve son collègue d'**Un Faux Mouvement**, le sous-employé Bill Paxton (**Twister**, **Titanic**). Pour interpréter la femme de Hank, une version plouc de Lady Macbeth, Boorman fait venir la sémillante Bridget Fonda. Mais quand, suite à des différends artistiques, Boorman quitte brutalement le projet, Rudin n'a plus d'autre choix que d'accepter la proposition pressante de Raimi. Le projet est prêt à tourner, Sam a eu quelques années pour le mûrir. A Dieu va, le producteur cède. Raimi jubile.

«C*e sont des personnages que je comprends, auxquels je m'identifie»* explique le cinéaste. «*Ce ne sont pas des ordures, juste de pauvres êtres humains qui ont à vivre avec les conséquences d'une terrible décision, et qui cherchent à sortir de ce piège qui se referme lentement sur eux*». Le scénariste Scott Smith renchérit : «*Ils creusent leurs tombes, de plus en plus profondément, en essayant de cacher leur mauvaise action. Le film montre comment des gens désespérés deviennent les individus les plus dangereux qu'on puisse imaginer*». Avec un script aussi résolument orienté sur la psychologie des personnages, Raimi sait ce qu'il a à faire : «*C'est un changement de direction pour moi, car ce film ne se sert pas d'une narration par les images mais de ce que les interprètes font passer dans cette image. Je voulais que ma caméra, d'ordinaire omniprésente, soit ici quasi-invisible*». Pourtant, de l'avis des producteurs, l'expérience qu'a Sam Raimi des films d'horreur aura été un atout évident pour certaines scènes-clés, notamment la stressante exploration de la carlingue de l'avion où repose un cadavre peu ragoûtant.



■ *Sam Raimi, le chien fou reconverti en tragédien* ■

Bien qu'il ait fait l'objet d'un rapprochement évident avec le **Fargo** des frères Coen (même structure, même décor, même climat), **A Simple Plan** a su convaincre la presse américaine d'abord sceptique. Mais même en croyant le flatter, cette dernière l'assassine, à coups d'accroches du genre : «*L'auteur des **Evil Dead** s'assoit à la table des adultes !*», comme si le changement de genre garantissait à lui seul la postérité. Récemment ressorti en vidéo, **Evil Dead** s'est propulsé troisième des ventes, derrière **Titanic** et la suite de **La Belle et la Bête**. Pour un film amateur, tourné en 16mm il y a quinze ans, c'est un indice de postérité relativement fiable, non ? Mais la critique n'écoute pas même ses chouchous, les frères Coen, quand ces derniers parlent de Raimi avec l'humour qui les caractérise : «*A chaque vision, les **Evil Dead** ressemblent de plus en plus à des films ésotériques. Du cinéma pur qui les rapproche d'un Tarkovsky. Sam voulait en faire un avec juste Bruce Campbell dans une cabine. Un acteur, un décor. Très «arty» ! Et puis il a écrit cette histoire d'amour en pleine course de stock-cars, mais il la trouvait stupide. C'est pourtant ce qu'il devrait faire, des films d'art tels que «**Evil Dead et la Course de Stock-cars**» ! Sam, vous savez, c'est quelqu'un d'incompris. Lui-même ne se comprend pas*».
Beaucoup prédisent que **A Simple Plan** a toutes les chances de se retrouver en lice pour les Oscars. Si la chose se réalise, croyez-le, beaucoup considéreront qu'un auteur est né, subitement, presque par accident. Ce sont les mêmes qui, depuis des années, font semblant d'ignorer qu'un des plus grands admirateurs du premier **Evil Dead** s'appelait Federico Fellini.

■ **Rafik DJOUMI** ■

Sortie en France le 24 mars 1999.

Un duo inédit et poilant pour un buddy-movie bien dans la tradition US.

RUSH HOUR

la conquête de l'ouest

JACKIE CHAN

Au début des années 80, celui qui est déjà la star indétrônable de tout le continent asiatique cherche à percer aux Etats-Unis. Avec L'EQUIPÉE DU CANNONBALL et LE RETOUR DU CHINOIS, Jackie Chan ne réussira pas à séduire l'Amérique. Presque vingt ans plus tard, alors qu'Hollywood débauche les plus gros talents de Hong Kong, l'acteur-cascadeur-chorégraphe-réalisateur touche enfin au but : les résultats au box-office de RUSH HOUR l'imposent comme une star mondiale. Un rêve devenu réalité, au prix de quelques contorsions pour s'adapter à un tournage à l'américaine...



■ L'inspecteur Lee (Jackie Chan) en découd avec le bras droit de Juntao ■

A Hong Kong, vous travaillez comme un forcené, sept jours sur sept. Un tournage aux Etats-Unis ressemble-t-il à des vacances pour vous ?

Un peu. En Amérique, je suis vraiment traité comme une star. Le dimanche, si je n'ai pas envie de travailler, je peux profiter de la piscine, m'entretenir physiquement. Je n'ai pas autant de pression qu'à Hong Kong, car aux USA le réalisateur s'occupe de tout. Mon travail consiste juste à chorégraphier les cascades, les bagarres. Pour moi, c'est très simple de faire un film comme **Rush Hour**, c'est de l'argent facile ! A Hong Kong, je suis producteur, réalisateur, acteur et chorégraphe. Ici, il y a au moins 200 personnes qui occupent chacune une fonction particulière et qui n'en débordent pas : en gros, elles ne font pas grand-chose. J'avais ainsi à mon service un coach pour les dialogues, deux chauffeurs et deux gardes du corps. Je n'en revenais pas ! Comme j'avais beaucoup de temps libre, j'en ai profité pour avancer le scénario de mon prochain film. J'aime travailler à Hollywood, même si parfois, sur le plateau, je me sens frustré. Par pitié, arrêtez les réunions ! Les Américains adorent les réunions. Avant chaque cascade, il faut s'entretenir avec deux responsables de la compagnie d'assurance pour leur expliquer le déroulement de la scène et les convaincre qu'elle ne présente aucun danger. Des fois, ça me rend fou !

Avec l'énorme succès de *Rush Hour*, allez-vous continuer à faire des films à Hong Kong ?

Le marché asiatique est très important pour moi. **Rush Hour** a eu beaucoup de succès aux USA et ça sera sûrement la même chose dans le monde entier. Mais c'est un film destiné au marché américain et européen. En Asie, mes fans préfèrent les films de Jackie Chan traditionnels. C'est pour cette raison que je dois continuer à travailler à Hong Kong, pour tenir mon rang. Je sors prochainement un film qui s'appelle **Gorgeous** et qui n'est destiné qu'au marché asiatique. Vous le verrez certainement plus tard en vidéo.

Vous êtes toujours sous contrat avec la *Golden Harvest* ?

Je n'ai jamais vraiment eu de contrat avec la *Golden Harvest*. Il s'agit davantage d'une relation d'affaires, d'un accord. Je tiens à garder un contrôle total sur mes films pour qu'ils ne soient pas vendus n'importe où et n'importe comment. A ce niveau, la *Golden Harvest* n'est pas brillante. En Inde, les deux premiers **Police Story** ont été remontés et mis bout-à-bout afin de faire qu'un film. Ils ont même retourné des scènes dans les rues de Hong Kong. Je n'avais aucun droit sur les **Police Story** pour les empêcher d'agir ainsi. Ensuite, la *Golden Harvest* a vendu aux enchères ce remontage aux Etats-Unis. Aux enchères ! *New Line*, *Miramax* et d'autres étaient sur le coup. Je déteste voir mes films détruits ainsi.

A l'instar de beaucoup d'acteurs qui sont devenus des stars, vous considérez-vous comme un homme d'affaires ?

Je suis un très mauvais homme d'affaires, et c'est pourquoi j'ai eu du succès. Quand j'ai commencé à être très populaire en Asie, de nombreuses sociétés de production m'ont offert beaucoup d'argent pour me garder. Je n'avais qu'à dire oui et encaisser le chèque. Mais j'ai refusé. J'ai préféré travailler avec la *Golden Harvest*, car ils se concentrent sur les films plus que sur leurs stars. Ils m'offrent un salaire ridicule, mais en contre-partie, je dispose d'un budget important, environ 100 millions de dollars HK. Les autres sociétés voulaient me donner personnellement 50 millions et n'en investir que cinq dans le film. C'est tricher ! Je préfère dépenser l'argent pour le film plutôt que pour moi. Voilà pourquoi je suis le n°1 en Asie depuis vingt ans. Parce que je traite chacun de mes films comme un fils.

L'action et vous, c'est une vraie histoire d'amour ! Vous comptez persévérer dans le genre encore longtemps ?

Je pense que je ferai ce genre de films pendant encore cinq ans. J'aime l'action parce que c'est un langage universel. Quand les gens sortent de mes films, ils disent aux autres d'y aller pour voir mes combats. Mais personne ne dirait à son ami qu'il faut absolument voir Jackie Chan tomber amoureux d'une fille et l'embrasser. Les films romantiques représentent un tout petit marché, surtout en Asie. Mon prochain film racontera avant tout une histoire d'amour, mais avec beaucoup de comédie et d'action. Je me

suis rendu compte avec le succès de **Rush Hour** qu'il faut s'appuyer sur une histoire solide quand on fait de l'action. Lorsque j'ai tourné **Police Story, Contre-Attaque** ou **Jackie Chan dans le Bronx**, des films qui cartonnent du début à la fin, je ne pensais qu'au marché asiatique. Mais les Américains et les Européens n'apprécient l'action que si elle est accompagnée d'une bonne histoire.

Comment s'est passée votre collaboration avec le réalisateur, Brett Ratner ?

C'est un grand enfant plein d'énergie. Il a vu tous mes films, il sait tout de ma carrière. C'est pourquoi il me demandait toujours des conseils. Quand les réalisateurs américains ne savent pas comment réaliser une scène, ils se reposent sur les effets spéciaux. Ils ont tout oublié des méthodes traditionnelles dont je suis partisan. Ils sont autant époustouflés par ce que je peux faire artisanalement, que moi par ce qu'ils peuvent faire avec un blue screen ! Il y a plein de petites choses faciles que je peux faire sans problème. Dans **Rush Hour**, je saute sur un mur. Normalement je fais des repérages, jusqu'à ce que je trouve le mur adéquat. En Amérique, ils vous relient à des fils, devant un blue screen. C'est très frustrant. Moi, j'ai envie de m'éclater, de montrer au public ce que je peux faire.

Est-ce que vous avez un but dans votre carrière, un rêve que vous aimeriez accomplir ?

Je n'ai plus de rêves. Je veux juste continuer à faire de bons films, que je pourrai, à ma retraite, laisser en héritage aux jeunes. En ce moment, je recherche tous les films de Buster Keaton et Charlie Chaplin. Un jour, je l'espère, les jeunes chercheront à leur tour à voir tous les films de Jackie Chan. Que ça devienne une école. C'est pourquoi j'ai fait le documentaire **Jackie Chan : My Story**. Je veux que les gens connaissent l'envers du décor, ce qui se trouve derrière les films, ma personnalité. Ensuite, j'ai sorti un livre, «I Am Jackie Chan», suivi d'une vidéo, **Jackie Chan : My Stunt**, où j'apprends à réaliser des cascades à ma manière. J'aimerais aussi ouvrir une école de cascadeurs. Aujourd'hui, les cascadeurs américains ne se concentrent plus que sur les effets spéciaux. Lorsqu'un acteur chute d'une certaine hauteur, ils découpent la scène au montage. C'est trop facile, tout le monde peut le faire. Moi, je fais une seule prise... et je m'écrase. Aoutch ! C'est beaucoup plus spectaculaire. Soit je peux le faire, soit je ne peux pas, c'est tout. J'aimerais qu'on revienne aux choses les plus élémentaires du cinéma, sans trucages, et qu'on apprenne aux acteurs à se battre. Car il y a beaucoup de concurrence et un acteur médiocre disparaît rapidement des écrans. Si je suis toujours là, c'est parce que je suis capable de jouer la comédie, de me battre et de réaliser. Je peux même faire tout ça en même temps. Mes films sont de véritables «one man show». Je sais jusqu'où je peux aller, jusqu'où je peux sauter. Et je suis capable de régler et monter mes cascades moi-même. Combien de stars d'action connaissent le montage ? Aucune, à l'exception de Sylvester Stallone.



Carter (Chris Tucker) a bien du mal à «dompter» Lee : la manière forte ne suffira pas

Les producteurs ne ratent jamais une occasion de le rappeler : Jackie Chan s'accroche à Hollywood !

Pensiez-vous à vos débuts que vous alliez devenir une superstar à la Bruce Lee ?

En tant que cascadeur, je n'avais aucun avenir. J'admirais Bruce Lee, mais je n'étais qu'un cascadeur parmi tant d'autres. A l'époque, tout le monde vénérait Bruce, les cascadeurs buvaient ses paroles. Ils en perdaient leur personnalité ! J'ai pris du recul face à cette image de superstar, de «roi». Lorsque j'étais cascadeur, je ne pensais pas que je deviendrais ce que je suis aujourd'hui. J'ai beaucoup appris. Mon rêve, s'il devait m'en rester un, c'est de devenir un excellent coordinateur de cascades. Pour atteindre ce but, je travaille beaucoup, j'apprends à utiliser au mieux la caméra, les objectifs, les points de montage. Aux Etats-Unis, il y a de nombreux coordinateurs de cascades qui n'y connaissent rien. Prenez Michelle Yeoh par exemple. Comment se fait-il qu'elle soit si bonne dans **Police Story 3** et si mauvaise dans **Demain ne Meurt Jamais** ? Tout simplement parce qu'ils n'ont pas su la filmer, qu'ils n'ont pas choisi les bons angles. Il faut savoir jongler avec les plans, les axes, les points de montage, le ralenti, le rythme. L'action doit être découpée, musicale presque. Les stars du cinéma action ne savent que se battre, et encore. C'est juste violent et je déteste ça. Ça ne fait que déprécier le genre, ça le rend bête. L'action, ce n'est pas juste une grosse explosion ou une scène de pure violence. Quand j'étais jeune, c'est pourtant ce que je croyais. Puis je me suis rendu compte qu'en tant qu'acteur et réalisateur, on a une responsabilité envers le jeune public. Les gens suivent notre exemple. Si vous vous faites tatouer, tout le monde se fera le même tatouage. Si vous jetez votre mégot de cigarette d'une façon, ils vous copient. Ils apprennent à travers les films. Les personnages de cinéma sont devenus des modèles, et c'est pourquoi il faut être de bons modèles. Le cinéma est un media très puissant qui attire les enfants. C'est pour cette raison que j'ai changé d'esprit. Aujourd'hui, plus question qu'il y ait la moindre goutte de sang dans un de mes films. Je veux qu'ils soient avant tout diver-

■ ■ ■ tissants et sains. Regardez bien mes films et vous verrez que c'est vrai. Dans **Contre-Attaque** par exemple, une fille jette un journal par terre. Je ramasse le journal pour le mettre à la poubelle. Pourquoi ? Parce que je veux éduquer les enfants ! Dès que possible, dans mes films, je mets un panneau «zone non fumeur» dans le champ. Petit à petit, j'éduque.

A ce titre, il paraît que vous n'êtes pas tellement satisfait de *Crime Story*, le film le plus violent et le plus sombre de votre carrière...

C'est pour cette raison que j'ai viré le réalisateur. Dans son genre, Kirk Wong est un très bon metteur en scène. Mais un film de Jackie Chan ne doit pas être violent. L'accident de voiture, par exemple, ne me dérange pas. Mais j'avais bien dit à Kirk Wong que je refusais qu'il y ait du sexe ou des gros mots. Lorsque je suis revenu de Shangaï où je tournais **Drunken Master 2**, et que je suis arrivé dans la salle de montage de **Crime Story**, j'ai eu un choc ! Il y avait une fille qui faisait l'amour dans un ascenseur !

Mais c'est avec un autre acteur...

D'accord, mais pas dans mon film ! C'est hors de question, incompatible. Ils font ça dans l'entrée, dans le parking, sur une voiture. J'étais fou ! Kirk Wong fait ce qu'il veut avec ses films mais pas avec les miens. Je lui avais bien expliqué mes règles. Il ne les a pas suivies. Je l'ai viré. Personne ne changera des règles que j'ai mis des années et des années à instaurer. Même pas Samo Hung, que je respecte plus que tout, que je considère comme un grand frère. Pour **Mister Nice Guy**, j'ai obtenu le final cut et coupé de nombreuses scènes qui ne me plaisaient pas.

Le cinéma de Hong Kong est actuellement en déclin. Pensez-vous que cela soit dû au départ à Hollywood de personnalités comme John Woo, Chow Yun Fat, Kirk Wong et vous-même ?

Pas du tout. Ils se sont détruits tout seuls. Avant, l'industrie du cinéma hong kongais était très forte. Mais peu à peu, les producteurs ont voulu se faire de l'argent facile. Ils ont cessé de créer et se sont contentés de copier les films américains qui faisaient un tabac. Tout à coup, une dizaine de sociétés produisent la même copie. C'est pareil pour la musique : ils se contentent de pomper la pop japonaise ou américaine et ne font plus rien d'original. Avec l'arrivée de la nouvelle technologie, le câble, le satellite, les Hong Kongais se sont rendu compte que les programmes US étaient meilleurs que les nôtres. Même les séries télé, qu'ils trouvent supérieures à nos propres films. Plus personne là-bas ne croit à cette industrie. Les films de quelques-uns, comme John Woo, Wong Kar Wai ou moi-même, ont encore du crédit. Mais les autres, ils ne veulent même pas en entendre parler. Il y a pourtant plein de mauvais films dans le cinéma américain, seulement ils n'arrivent pas jusqu'à nous. A Hong Kong, on ne voit que le haut du panier, comme **Terminator** ou **Titanic**, si bien que le public hong kongais s'extasie devant le cinéma américain. La même chose s'est produite aux Etats-Unis avec les films de Hong Kong. Au début, ils ont choisi de distribuer uniquement les chefs-d'œuvre. Les spectateurs américains se sont donc dit que le cinéma de Hong Kong était le meilleur. Mais aujourd'hui, on voit apparaître tous les déchets !

Il reste toujours la *Golden Harvest*, Tsui Hark...

La *Golden Harvest* est en équilibre précaire et la *Shaw Brothers* a totalement disparu. Tsui Hark, lui, ne travaille pas uniquement pour Hong Kong. C'est un moment terrible, un des pires que notre industrie ait connus. On produisait des films pour le cinéma et soudain, la vidéo est apparue et a tué le cinéma. Tout le monde s'est mis à faire des films uniquement destinés au marché de la vidéo. Aujourd'hui, avec l'arrivée du VCD, puis du DVD, c'est la video qui en prend un coup. Sans parler des films pirates, très courants à Hong Kong, qui tuent tous les autres supports. La plupart des vidéo-clubs de Hong Kong ferment les uns après les autres. C'est une réaction en chaîne qui fait que tout s'est écroulé. Les gens comme John Woo, Chow Yun Fat ou moi-même avons de la chance de pouvoir tourner parallèlement à Hollywood. Mais lorsque nous voyons ce qui se passe à Hong Kong, ça nous attriste. C'est pour cette raison que je continue à faire des films là-bas. Je me sers de ma notoriété pour essayer de relancer l'industrie cinématographique. A chaque fois que je rencontre John ou Chow, je les supplie de retourner à Hong Kong pour faire ne serait-ce qu'un autre film. Mais ils n'en ont aucune envie. Rien que d'en parler, ça m'énerve !

■ Propos recueillis par **Damien GRANGER** et traduits par **Sandra VO-ANH** ■



■ *James Carter se fait passer pour un truand pour confondre un trafiquant d'armes (Chris Penn)* ■

« La rencontre entre la plus grande gueule de l'Ouest et les poings les plus rapides de l'Est» clame fièrement la pub de **Rush Hour**. A savoir Chris Tucker, le Speedy Gonzales de la tchatche, et Jackie Chan, la version kung-fu de Buster Keaton. Le premier est James Carter, un officier casse-cou et arrogant de la police de Los Angeles. Plus personne ne veut faire équipe avec lui, ni participer aux magouilles qui lui permettent de résoudre ses enquêtes. Le second est l'inspecteur Lee, un flic intègre, un des meilleurs de la police royale de Hong Kong. Son sens du devoir et sa parfaite maîtrise des arts-martiaux lui permettent de démanteler toutes les organisations criminelles. Ils se rencontrent lorsque Soo Yung (Julia Hsu), la fille de Han (Tzi Ma), le consul de Chine aux Etats-Unis, est enlevée par les hommes de main de Juntao, un dangereux criminel qui a jadis abattu le coéquipier de Lee. Pour le FBI, Lee est un intrus qu'il faut tenir à l'écart de l'affaire. L'indésirable Carter est alors employé pour l'empêcher de fourrer son nez là où il ne faut pas. Même s'il espère impressionner le FBI, Carter se rend compte qu'il est pratiquement impossible de se débarrasser de Lee, fermement décidé à sauver la vie de Soo Yung, son ancienne élève et meilleure amie.

CUL ET CHEMISE

Rush Hour tient ses promesses, même s'il ne va jamais au-delà. Il suit à l'ingrédient près la recette du buddy-movie, avec un Chris Tucker plus proche du Eddy Murphy de **48 Heures** que du Danny Glover de **L'Arme Fatale** : drôle par moments, il est aussi mortel qu'une kalachnikov, débitant trente vannes à la seconde. Face à la personnalité envahissante de Chris Tucker, Jackie Chan joue le rôle du faire-valoir. Un Jackie Chan en vacances, bien moins intrépide qu'à Hong Kong, comme dépossédé de ses moyens. Pas question qu'il se batte perché sur des échelles comme dans **Contre-Attaque** ou qu'il passe sous un aéroglisseur à la manière de **Rumble in the Bronx**. Au mieux, il enchaîne quelques kicks et exécute plusieurs pirouettes, assure le strict minimum de ses talents après les avoir ouvertement exposés dans une scène d'ouverture époustouflante où il manque de se faire écrabouiller par plusieurs containers. La scène est tournée à Hong Kong, et ça se sent. Car l'action de **Rush Hour** est ensuite beaucoup moins rythmée et enlevée. D'ailleurs, Brett Ratner étale ses références, exclusivement américaines, et montre un désir évident de se concentrer sur ses acteurs, un duo dynamique et divertissant. Une chose de sûre : le film de Brett Ratner ne ressemble pas aux festivals d'explosions bruyantes de Jerry Bruckheimer ni aux productions décalées de Joel Silver. Il trouve sa voie dans un mode mineur. Mais comparé à **L'Arme Fatale 4**, un autre buddy-movie avec une star de Hong Kong à son bord, il remplit largement son contrat.

■ D.G. ■

Metropolitan Filmexport présente Jackie Chan et Chris Tucker dans une production **New Line** *RUSH HOUR* (USA - 1998) avec Tom Wilkinson - Elizabeth Peña - Tzi Ma - Soo Yung - Chris Penn - Ken Leung **photographie de** Adam Greenberg **musique de** Lalo Schifrin **scénario de** Jim Kouf & Ross Lamanna **produit par** Roger Birnbaum - Arthur Sarkissian - Jonathan Glickman **réalisé par** Brett Ratner

27 janvier 1999 — 1 h 40

la relève

CHRIS TUCKER

Le survolté Chris Tucker est en train de s'imposer comme le successeur d'Eddy Murphy. Après une carrière d'artiste de cabaret, il se lance dans le cinéma et alterne performances comiques et dramatiques : militant dans PANTHER, dealer sans ambition dans FRIDAY, vétéran du Vietnam perturbé et camé dans GÉNÉRATION SACRIFIÉE, petit criminel dans JACKIE BROWN. Mais c'est son rôle d'animateur radio ultra-speedé dans LE 5ème ELÉMENT de Luc Besson qui le révèle au grand public. Avec RUSH HOUR, la surprise de la rentrée au box-office américain, il attire sur lui les regards de toute la crème hollywoodienne.

Depuis *Le Cinquième Elément*, vous êtes la nouvelle coqueluche d'Hollywood. Ça a changé votre vie ?

Tout s'est passé tellement vite que je ne me suis rendu compte de rien. Mais il faut maintenant que je continue à m'améliorer, que j'évite les erreurs de parcours. C'est pour cette raison que j'ai décidé de produire **Argent Comptant**, pour pouvoir m'investir au niveau de l'écriture et peaufiner mon personnage. Car à Hollywood, on a vite fait de vous oublier. Si vous faites un film qui se plante au box-office, les gens font alors mine de ne jamais vous avoir rencontré. Par contre, si votre film fait un carton, ils vont vous courir après et essaieront de vous mettre le grappin dessus par tous les moyens. C'est pour cette raison qu'il faut prendre son temps, s'assurer de miser sur le bon film.

Pour vous, le comique était une vocation ?

Quand j'étais jeune, j'étais toujours le clown de service, chez moi, au lycée. Rapidement, je me suis retrouvé sur scène à raconter des blagues sur le lycée devant 3.000 personnes. A chaque représentation, les gens riaient aux éclats et j'ai décidé que c'était ce que j'allais faire de ma vie. Dès que j'ai eu mon diplôme de fin d'études, je suis parti faire le tour des cabarets d'Atlanta pendant un an et demi. Puis je suis allé en Californie pour faire du cinéma. J'ai toujours été fasciné par les salles de cinéma, les films, le pop-corn. Et les acteurs comiques de la trempe de Richard Pryor et Eddie Murphy, qui ont élevé la comédie à un niveau supérieur.

Qu'est-ce qui vous a poussé à faire *Rush Hour* ?

Suite au succès d'**Argent Comptant**, New Line désirait faire un autre film avec moi. Ils venaient juste d'acheter un scénario auquel Jackie Chan devait collaborer. Ce n'était pas tant l'histoire qui m'intéressait que le fait de pouvoir travailler avec Jackie. Je l'admire depuis des années. Ensemble, nous pourrions faire quelque chose d'original, de frais, de marrant. Et je savais que les spectateurs allaient aimer notre association. Le duo que nous formons est parfaitement équilibré : Jackie s'occupe des arts martiaux, de l'action, et je représente l'élément comique. C'est un cocktail détonnant et très drôle.

Votre personnage recherche la gloire, met tout en œuvre pour attirer l'attention. C'est assez ironique compte-tenu du succès remporté par le film...

Je voulais que mon personnage soit ambitieux, qu'il poursuive un but bien précis. Ce qu'il cherche se trouve sous son nez mais il ne s'en rend pas compte. C'est une sorte d'outsider de la police de Los Angeles, qui résout les enquêtes à sa manière. Au début du film, il croit que devenir un agent du FBI va faire de lui un homme heureux et accompli. Petit à petit, le personnage interprété par Jackie lui fait découvrir le sens du respect, de l'honneur ; la véritable gloire se trouve ailleurs. Il prend alors conscience qu'il n'a pas besoin de faire partie du bureau pour être un agent hors pair, qu'à force de s'être persuadé qu'il était le meilleur, il l'était vraiment devenu.

N'avez-vous pas eu peur que *Rush Hour* ne marche pas ? Après tout, *Un Tueur pour Cible*, qui mettait en vedette Chow Yun Fat, une autre star de Hong Kong, s'est ramassé au box-office...

Non, pas vraiment. J'ai des fans fidèles et je savais qu'ils adoreraient me voir jouer avec Jackie Chan. Par ailleurs, je sais aussi que les fans de Jackie Chan aux Etats-Unis lui sont également très fidèles. Chow Yun Fat n'est pas Jackie Chan, et **Un Tueur pour Cible** n'est pas une comédie. Je ne dis pas que c'est un mauvais film mais **Rush Hour** est différent, aborde le genre sous un autre angle, en associant comédie et action. Des films comme **Un Tueur pour Cible** ou **L'Arme Fatale 4** fonctionnent bien plus sur l'action, le côté humoristique étant gratuit. Dans **Rush Hour**, la comédie découle des situations, des personnages. Il y a donc une harmonie entre tous les éléments du film.

■ Propos recueillis par **Damien GRANGER** et traduits par **Sandra VO-ANH** ■



■ *Indésirable dans la police de Los Angeles, James Carter rêve de rejoindre le FBI* ■

BRETT RATNER

A l'école du buddy-movie 100% yankee

Brett Ratner a toujours été passionné par le cinéma. D'ailleurs, selon lui, s'il n'avait pas été réalisateur, il travaillerait aujourd'hui chez McDo. Tout jeune déjà, il réalise une multitude de courts métrages avant de devenir le plus jeune diplômé de la Tisch School of Arts de New York grâce à son court de fin d'études, WHATEVER HAPPENED TO MASON REESE, financé par AMBLIN ENTERTAINMENT, la compagnie de Steven Spielberg. Alors qu'il est à New York, il rencontre Russell Simmons, le président de DEF JAM RECORDS, qui lui confie la réalisation de nombreux clips de Public Enemy. Rapidement, il devient un des réalisateurs les plus réputés dans ce secteur, dirigeant plus de cent vidéos pour des artistes tels que D'Angelo, Wu-Tang Clan, Mary J. Blige. Son œuvre, récompensée par de nombreux Awards, lui permet de réaliser son premier long, ARGENT COMPTANT. Avec les 140 millions de dollars amassés au box-office américain par RUSH HOUR, Brett Ratner est devenu le nouveau chouchou d'un Hollywood toujours en quête de cinéastes «pop-corn» qui rapportent gros.


Entre le détective Carter et l'inspecteur Lee, les armes sont parfois un très bon moyen de communiquer

Comment vous êtes-vous retrouvé aux commandes d'*Argent Comptant* ?

Chris Tucker m'a recommandé aux producteurs, qui ne me connaissaient qu'en tant que réalisateur de clips. J'ai rencontré Chris par le biais de mon ami Russell Simmons, le président de *Def Jam Records*. Chris était alors le meilleur élément du *Def Jam Comedy Show* et je l'ai dirigé dans le clip d'Heavy D, «**Nothin' But Love**». Au début, je n'avais pas du tout envie de réaliser des clips, car je pensais que cette profession était dénigrée par les réalisateurs de longs métrages. Mais j'ai été obligé de commencer par là. Puis des réalisateurs talentueux comme David Fincher et Michael Bay sont passés de l'autre côté de la barrière et ont permis aux clipeurs d'être reconnus par Hollywood. Depuis le succès de **Seven** et **Bad Boys**, les mentalités ont changé. Aujourd'hui, les producteurs sont conscients qu'un réalisateur de clips est apte à diriger un long métrage sans aucune difficulté. C'est ce qui m'a permis de faire **Argent Comptant** et **Rush Hour**.

A votre niveau, y-a-t-il eu des différences entre *Argent Comptant* et *Rush Hour* ?

Au départ, un autre réalisateur était attaché à **Argent Comptant**, mais il a été viré deux semaines avant les premières prises de vues. Quand je suis arrivé sur le film, je n'avais rien préparé. Par contre, je me suis occupé de tout sur **Rush Hour** : les costumes, les voitures... J'avais mon mot à dire sur chaque détail, j'ai eu l'opportunité de choisir les 250 techniciens qui allaient collaborer avec moi. Même si je me suis impliqué autant que possible sur **Argent Comptant**, **Rush Hour** est un film beaucoup plus personnel.

Est-ce plus difficile de réaliser un clip qu'un long métrage ?

Tous dépend des clips. Ceux pour le Wu-Tang Clan (1) par exemple, ont été bien plus difficiles à réaliser que mes deux longs métrages réunis ! Chaque membre du Wu-Tang équivaut à dix Chris Tucker. Quand ils sont ensemble, je ne vous raconte pas. Ils sont tous très dynamiques, hystériques même, et ont chacun une personnalité très forte. C'est de la folie ! Faire un film demande plus de temps, mais c'est aussi beaucoup plus gratifiant. Les clips vous permettent surtout d'expérimenter. En faisant des films, j'ai appris à raconter une histoire. C'est très important. Vous pouvez toujours faire un beau film visuellement, mais si vous négligez le scénario et les personnages, le public ne vous suit pas. Ça ne vous est jamais arrivé de voir un film et de l'oublier immédiatement après ? C'est précisément ce que j'essaie d'éviter. Ma plus grande satisfaction est de m'asseoir parmi le public et de l'entendre rire aux éclats.

Comment s'est passée votre collaboration avec Jackie Chan ?

C'était fantastique. Il faisait déjà des films que je n'étais même pas né ! Il était donc très coopératif, comprenait facilement les problèmes auxquels je pouvais me heurter. J'avais un peu peur qu'il joue à la star, qu'il veuille se diriger lui-même, mais tout s'est très bien passé, car j'ai su imposer mon propre point de vue dès le départ. Si je lui avais demandé son avis, il en aurait sûrement profité pour prendre le contrôle, pensant que je manquais d'assurance. En plus, pour ce film, ce ne sont pas tant les grosses scènes d'action qui comptent. Mes films préférés sont **Midnight Run**, **Le Flic de Beverly Hills** et **48 Heures**, où les personnages priment sur les poursuites en voitures et les explosions. J'ai donc surtout travaillé l'alchimie entre Chris Tucker et Jackie Chan.

***Rush Hour* compte tout de même quelques péripéties. Jackie Chan aime prendre des initiatives, contrôler les scènes d'action, les cascades...**

Tous les acteurs ont besoin d'être dirigés, même Jackie Chan. Un acteur n'est pas constamment sur le plateau, et ne sait donc pas ce qui s'est fait pendant son absence. Il ne s'occupe pas non plus des repérages et ne sait pas pourquoi


L'inspecteur Lee maîtrise des agents du FBI récalcitrants


Carter et Lee : même en pleine baston, ils trouvent le temps de faire les guignols

tel décor a été choisi plutôt que tel autre. Il y a plein de petits détails qui aident un acteur. Si je dis juste «Allez-y», ils peuvent interpréter la scène de mille manières différentes. Je pense qu'il n'y a pas une bonne ou une mauvaise manière de jouer une scène, mais il faut savoir faire un choix. Le réalisateur est là pour faire ces choix. Vous voyez parfois des films qui sont complètement fluctuants, qui n'ont aucun sens. Je dois toujours rester concentré sur ce que j'ai en tête : sur la mesure, l'énergie, le jeu des acteurs. C'est ce qui permet qu'une scène soit en adéquation avec une autre.

Avec un sujet comme celui de *Rush Hour*, vous n'aviez pas peur de refaire *L'Arme Fatale* ou *48 Heures* ?

Les scènes de **Rush Hour**, vous les avez déjà vues mille fois. Ce qui rend le film différent, c'est avant tout l'association Jackie Chan/Chris Tucker, totalement inédite. Dans ce genre de film, le buddy-movie, ce n'est pas l'action qui rafle la mise, mais les acteurs. Généralement, dans le buddy-movie, il y a deux stars entourées d'une flopée de mauvais acteurs. Pour ma part, j'ai essayé que les rôles secondaires soient aussi bons, pour que leur jeu soit d'autant plus mis en valeur. Je pense que c'est la raison pour laquelle **Rush Hour** fonctionne si bien.

Vous citez beaucoup de films américains en référence, mais aucun en provenance de Hong Kong...

J'ai vu tous les films de Jackie Chan. J'ai repris quelques éléments, de toutes petites choses que j'avais déjà vues dans ses films, mais j'ai avant tout essayé de donner ma propre vision. Je ne voulais en aucun cas faire un film qui ressemblerait aux leurs. Personnellement, je ne peux pas regarder un film de Hong Kong en entier. J'accélère toujours jusqu'aux scènes d'action. Avec **Rush Hour**, j'ai essayé de faire un film qui séduirait la plus large partie du public, quelque soit sa culture. Je pense que c'est ce qui fait défaut à **Un Tueur pour Cible**, qui à force de vouloir ressembler aux films de Hong Kong n'en est qu'une pâle copie. Ça ne sert à rien d'essayer de les copier, on en est incapable à Hollywood. Je ne saurai jamais faire ça.

Pensez-vous que Jackie Chan a appris quelque chose en travaillant aux Etats-Unis ?

Je crois qu'il s'est rendu compte qu'en matière de cascades, la méthode américaine est plus sécurisante. A Hong Kong, s'il fait une mauvaise chute d'un immeuble, il y reste. Ils n'utilisent aucune protection. En Amérique, il se sent frustré parce que chaque cascade est précédée de longues discussions avec l'équipe, les producteurs. Mais tant mieux, parce que s'il lui arrive quoi que ce soit, je suis cuit : les fans du monde entier de Jackie Chan voudraient ma peau ! Je dois donc m'assurer que toutes les mesures de sécurité ont été prises. Prenez la scène d'ouverture de **Rush Hour** par exemple : chez nous, on utilise des containers en caoutchouc et on crée un effet réaliste grâce à la bande son, au moment du mixage. Nous avons tourné cette scène à Hong Kong et Jackie Chan a utilisé de vrais containers. Au moment de s'enfuir, il a glissé et est tombé en arrière. Les deux containers qui se percutent sont passés à un millimètre de son crâne ! Quand il s'est relevé, il tremblait et m'a confié qu'il avait eu une peur bleue. Mourir pour une pareille cascade aurait été trop stupide. Mais il a voulu la faire à sa manière en très peu de temps. Je crois qu'il a voulu frimer, me montrer de quoi il était capable. Il m'a ensuite avoué qu'il se sentait plus en sécurité sur un tournage américain. Je crois que c'est ce qu'il a appris.

A-t-il été difficile de trouver l'équilibre entre l'humour et l'action ?

Assez, oui. Mais j'ai traité chaque scène comme un petit film, pour qu'elle se suffise à elle-même, avec un début, un milieu et une fin. C'est une méthode payante. J'ai également fait en sorte, pour que la comédie soit plus efficace, qu'elle soit basée sur la réalité. Prenez le méchant de **48 Heures**, il est très réaliste, au point qu'il devient vraiment menaçant. Pareil pour Chris Tucker et Jackie Chan, ils sont forcément meilleurs face à un bon personnage de méchant, interprété par un bon acteur.

D'après vous, à quoi tient l'énorme succès de *Rush Hour* au box-office américain ?

Le public a aimé **Argent Comptant** et nous a fait confiance pour **Rush Hour**. Dans **Argent Comptant**, Chris jouait un gars de la rue, un petit voyou magouilleur, du genre de ceux que les gens voient à la télé tous les jours, et dont ils ont peur. Nous, nous avons voulu faire ce qu'avait réussi en son temps Eddy Murphy : mettre un voyou du bon côté de la loi. On l'a associé à un flic, et on a enlevé tous les jurons, les «mother fucker», si bien que **Rush Hour** est devenu un film familial. Aujourd'hui, les adolescents n'ont rien à faire, sinon aller au cinéma. Ils traînent dans les centres commerciaux, et finissent dans les salles. Ils voient **Rush Hour** quatre ou cinq fois ! **Argent Comptant** a été classé «R» aux Etats-Unis. Pour **Rush Hour**, nous avons voulu faire un film qui serait également accessible aux enfants, qui puisse toucher à la fois les jeunes et les plus vieux.



Au terme d'une longue poursuite, Carter retrouve Soo Yung (Julia Hsu) lors d'un final explosif

Vous comptez persister dans la comédie d'action ou vous souhaitez changer de registre ?

Si tout se passe bien, mon prochain film sera le remake de **Meurtre d'un Bookmaker Chinois** de John Cassavetes. Son fils Nick en a écrit l'adaptation. C'est un film dramatique qui me permettra de déployer tous mes talents de réalisateur, plus encore que sur **Argent Comptant** et **Rush Hour**. Je m'occupe actuellement du casting. Je suis donc en négociations avec Warren Beatty et Robert De Niro, mes deux acteurs préférés, comme tous ceux de l'ancienne école.

Propos recueillis par **Damien GRANGER** et traduits par **Sandra VO-ANH**

(1) Collectif de rappeurs particulièrement cinglés et ingérables, qui a explosé les charts en 1995/1996.

Le héros d'INDEPENDENCE DAY et MEN IN BLACK recherché mort ou vif dans un thriller explosif.



■ Robert Dean (Will Smith), un avocat promis à une brillante carrière, avant qu'une cassette vidéo ne vienne en faire l'homme le plus épié des Etats-Unis ■

ENNEMI D'ÉTAT

la parano tranquille

TONY SCOTT

Dans l'absolu, Tony Scott n'a plus besoin de travailler sur des projets aussi énormes qu'ENNEMI D'ETAT. Avec son frère Ridley, il a fondé une compagnie de production de films publicitaires florissante qui les met largement à l'abri du besoin, et est en contrat pour plusieurs années avec la richissime chaîne câblée SHOWTIME pour produire des séries télé. Il a déjà réalisé quelques-uns des plus gros succès du cinéma américain (TOP GUN, LE FLIC DE BEVERLY HILLS 2) et même quelques titres aujourd'hui vénérés par toute une génération de cinéphiles (TRUE ROMANCE, LE DERNIER SAMARITAIN). Bref, il n'a plus rien à prouver. Mais il adore ce genre de défi. Production gigantesque, ENNEMI D'ETAT est un film de genre dans un genre qui n'existe pratiquement plus : l'espionnage. En dirigeant des séquences d'action d'une ampleur hallucinante, il s'impose un défi presque insurmontable dont il ne se sort finalement pas si mal.



■ *Tony Scott, en grande discussion avec sa star Will Smith* ■



■ *Une course-poursuite haletante dans un tunnel, avec Dean dans une tenue pas vraiment adéquate* ■

Etes-vous d'accord si on vous dit qu'*Ennemi d'Etat* est une version hi-tech de *Conversations Secrètes* ?

Tout à fait. Cela me fait même plaisir. Mon film est une version contemporaine de celui de Coppola. Bien sûr, il est loin de n'être que ça, mais j'aurais tort de nier les ressemblances. Il y a pire référence. Une chose est sûre, le message est le même. La morale de **Conversations Secrètes** pouvait se résumer par : «Le problème ne vient pas de l'espionnage mais plutôt des gens qui espionnent». Je dis à peu près la même chose dans **Ennemi d'Etat**. D'ailleurs, avant que vous ne me posiez la question, oui, la séquence du square dans mon film est la même que celle du parc dans **Conversations Secrètes**. J'y vois un vrai hommage à Coppola. Sa scène est presque parfaite, difficile de faire mieux. Si vous donnez votre propre interprétation d'une histoire et si vous respectez totalement l'œuvre originale, je ne vois pas où est le problème. J'avais fait à peu près la même chose avec **True Romance**, qui était un hommage à **La Balade Sauvage** de Terence Malick. Sauf que dans le cas d'**Ennemi d'Etat**, tout a tellement changé au niveau de la surveillance que seul le thème pouvait être le même. Aujourd'hui, nous sommes continuellement filmés, observés, écoutés. Des satellites invisibles nous photographient à 200 km au-dessus de nos têtes avec des objectifs tellement perfectionnés qu'ils sont capables de détecter le moindre grain de beauté sur votre visage. Les réseaux de téléphone sont continuellement surveillés. Il suffit que vous parliez d'«Allah», du «président» ou de «conspiration», des mots-clés, pour qu'un magnétophone se déclenche automatiquement et enregistre votre conversations. Et je ne vous parle même pas des E-mails ou des fax qui circulent sur les réseaux et peuvent être interceptés à tout moment. Tout ce que vous voyez dans le film est vrai. Nous ne nous sommes autorisé qu'un tout petit écart. Il paraît qu'il est impossible d'enregistrer des images mobiles à 200 km d'altitude. Mais, en même temps, je tiens cette info directement de la CIA. Donc, pas sûr qu'elle soit tout à fait véridique ! De toute façon, cette liberté nous a permis de rendre les scènes de surveillance beaucoup plus cinématographiques.

D'habitude, les films d'espionnage prennent leur temps pour créer une atmosphère paranoïaque autour des héros. Chez vous, tout va à 100 à l'heure...

Même si je suis un grand amateur de films d'espionnage, je dois vous avouer que j'en avais un peu assez de leur atmosphère lourde et de leur découpage très lent de l'action. Avec Ennemi d'Etat, je voulais faire tout le contraire. Mon défi était de créer un sentiment de danger en injectant une énorme énergie à chaque scène et en gardant toujours un rythme trépidant. Je tenais à cette déferlante d'images qui s'entrechoquent ultra-rapidement : cela traduit parfaitement le vertige du personnage de Will Smith face à la machination dont ■ ■ ■

■ ■ ■ il est victime. Je me suis notamment servi d'un effet piqué dans une pub pour *Polaroïd*. Un hélicoptère survole la ville doté d'une caméra à déroulement rapide. Puis les rushes sont encore accélérés et retouchés digitalement. L'effet est saisissant. Comme c'est mon neveu qui a réalisé cette pub pour la boîte de production que nous possédons avec Ridley, ce n'est pas vraiment du vol, ça reste une affaire de famille ! Autre façon d'insérer un rythme mouvementé : jouer avec le recadrage des images, utiliser le cadre dans le cadre — les écrans vidéo, les lunettes d'observation..., comme un plan de référence au montage. Cela donne une impression de tournis. Au bout du compte, on ne sait plus qui observe qui.

Autre gros changement par rapport aux films d'espionnage classiques : vos espions. Ils sont très différents de ceux qu'on a l'habitude de voir...

Pour mes recherches sur le film, je suis allé me promener dans les locaux de la CIA. Je peux vous dire que cela n'a rien à voir avec tout ce que vous pouvez imaginer. A l'heure du déjeuner, on dirait le campus de l'UCLA. Le monde a changé. La CIA aussi. L'agence ne fonctionne plus que par ordinateur. La surveillance est passée à l'ère du «tout électronique». Fini les costumes sombres et les flingues à la ceinture. Les nouveaux espions sont des gamins aux cheveux peinturlurés, aux jeans trop grands et aux oreilles percées, qui observent le monde assis sur la pelouse de Langley *(siège de la CIA, NDLR)*, un ordinateur portable sur les genoux. J'ai trouvé ce changement fascinant et je tenais absolument à le montrer dans mon film.

***Ennemi d'Etat* change complètement de rythme dans sa deuxième partie...**

Exact. Il m'était impossible de continuer à cette vitesse. D'abord pour des raisons scénaristiques évidentes : entre le moment où le personnage subit et celui où il agit, il était nécessaire d'aménager un temps de réflexion. Et puis surtout, je ne voulais pas larguer le public. En allant trop vite, je risquais d'envoyer trop d'informations sans que personne n'ait le temps de les digérer. Je crois que c'est en ce sens qu'**Ennemi d'Etat** dépasse son statut de film pop-corn. S'il n'avait été que cela, je ne me serais pas permis de casser ce rythme trépidant pour permettre à **Ennemi d'Etat** de devenir un film différent, peut-être plus réfléchi. Je considère que le public est assez intelligent pour comprendre cela.

Diriez-vous qu'*Ennemi d'Etat* obéit au style «Bruckheimer» ?

Je dirais plutôt qu'il obéit au style «Scott/Bruckheimer». Avec Jerry, nous avons déjà fait cinq films ensemble. Ça représente dix ans de ma vie. Notre relation fonctionne d'une étrange façon. Avec mes films, j'ai toujours tendance à noircir les traits, à aller vers ce qu'il y a de plus sombre. Jerry allège tout ça. Il me retient avant que je ne fasse sombrer le film dans les ténèbres. Il sait quand il y a matière à argumenter sur un plan ou une scène. Les discussions sont âpres et acharnées, mais nous trouvons toujours un compromis qui nous satisfait tous les deux. Je crois que cela aboutit à un ton parfait pour chacun des films que nous avons faits ensemble. Je suis notamment très fier d'**USS Alabama** et d'**Ennemi d'Etat** parce que ce sont des films de genre intelligents où les personnages ont toujours plus d'importance que les événements eux-mêmes.

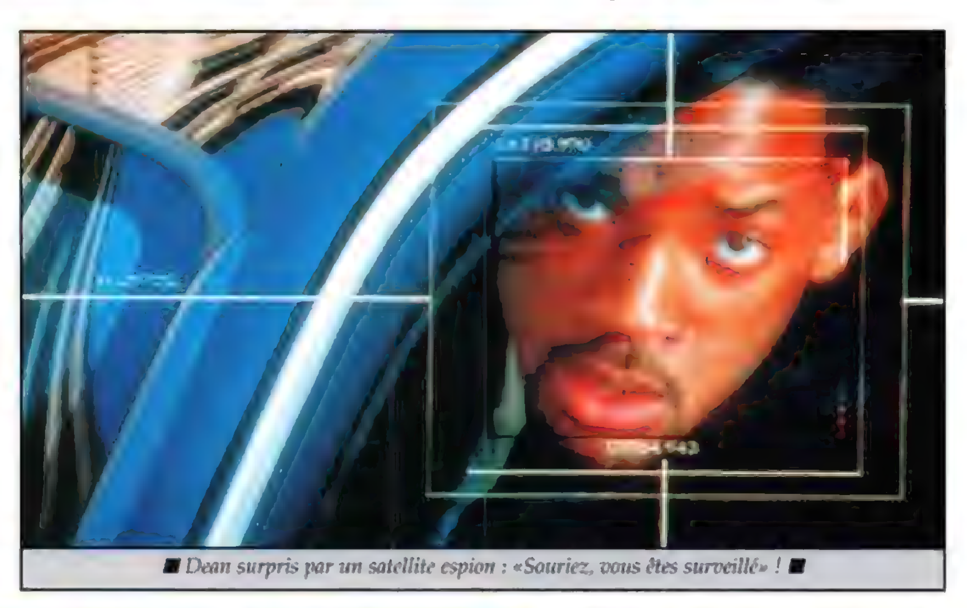
Il semble que vous ayez pris un grand plaisir à mettre en scène la séquence de fusillade finale...

Et comment ! Inutile de vous mentir, cette scène ressemble beaucoup à celle de **True Romance**. Mais dans **True Romance**, elle ne dure que quelques dizaines de secondes. Ici, elle s'étend sur presque cinq minutes. Quel pied ! Je peux donc affirmer que cette fusillade provient directement de la frustration ressentie lors du tournage de **True Romance**.

Faut-il être paranoïaque pour réaliser *Ennemi d'Etat* ?

Pas plus qu'il ne faut être pilote de chasse pour réaliser **Top Gun**. En ce qui me concerne, la paranoïa est bien le dernier de mes soucis. De toute façon, nous sommes observés, alors autant ne pas s'en préoccuper. Ma femme est persuadée que notre téléphone a été placé sur écoute. Vous savez quoi, elle a sans doute raison, mais je m'en fous ! Si ça les amuse d'écouter mes conversations, qu'ils ne se gênent pas. Moi, je m'occupe uniquement de mon travail, de ma famille, de mes amis. Le reste a peu d'importance. Ma seule peur, c'est d'arriver à un moment dans ma vie où je ne pourrai plus donner le meilleur de moi-même, de ne plus exceller dans ce que je fais de mieux, c'est-à-dire réaliser des films.

■ Propos recueillis et traduits par **Alex BENJAMIN** ■



■ *Dean surpris par un satellite espion : «Souriez, vous êtes surveillé» !* ■

SOUS HAUTE SURVEILLANCE

Faute avouée... est à moitié pardonnée. Ce que déclarent Jerry Bruckheimer et Tony Scott dans ces pages peut paraître hallucinant : Oui, nous avons pompé, pardons, rendu hommage au **Conversations Secrètes** de Francis Coppola, mais ce n'est pas grave puisque le public d'aujourd'hui est trop jeune pour connaître un film vieux de 25 ans ! Un discours étonnant, mais de plus en plus courant à Hollywood. Et ce n'est pas la version rajeunie et colorisée de **Psychose** façon Gus Van Sant, où chaque scène est la copie conforme de celle tournée par Hitchcock dans l'original, qui démentira les dires de Scott/Bruckheimer. Le pire de tout, c'est qu'ils ont sans doute raison. Et dans ce cas-là, après tout, pourquoi pas ? D'ailleurs, Coppola n'a pas hurlé au plagiat. Gene Hackman semble ravi de reprendre un rôle quasi-identique à celui qu'il tenait dans **Conversations Secrètes**, et dans l'ensemble, **Ennemi d'Etat** ne souffre pas trop de la comparaison. Certes, le film de Coppola réfléchissait les peurs d'une société qui tombait des nues après l'affaire du Watergate, tandis que Tony Scott se contente de surfer sur la vague paranoïaque initiée par *X-Files*, pour en faire le simple moteur dramatique de son gros blockbuster.

Pour Robert Dean (Will Smith), tout va bien. Une brillante carrière d'avocat, une jolie épouse, une belle voiture... Sa rencontre avec un ancien ami va tout remettre en cause. Daniel Zavitz (Jason Lee), a moins de chance. Son passe-temps favori consiste à filmer à l'aide d'une petite caméra les canards dans les parcs publics de la ville (oui, bon...). Malheureusement, il se retrouve un jour avec les images de l'assassinat d'un gouverneur. Le meurtrier n'est autre que Tom Reynolds, un membre corrompu de la NSA, l'agence de renseignement la plus puissante du monde. Zavitch tente d'échapper à la meute d'espions qui s'est illico mise à ses trousses, et lorsqu'il croise par hasard Robert Dean, il lui glisse dans la poche et à son insu la cassette compromettante. La NSA s'aperçoit du changement de propriétaire, liquide Zavitch et cherche à récupérer son bien. La vie de notre héros devient alors un véritable enfer. Tous les satellites en orbite autour de la planète sont braqués sur lui. Constamment observé, il perd son travail, son argent, sa femme et manque de mourir. Pour contre-attaquer, il est contraint de prendre le maquis et de demander de l'aide à un ancien des Services Secrets interprété par Gene Hackman.
La première partie d'**Ennemi d'Etat** ressemble à une sorte de pot-pourri de toutes les nouvelles technologies digitales au service de l'observation, agrémenté de scènes d'action incroyables pendant lesquelles Will Smith se fait courser un peu partout dans la ville. La palme à la séquence du tunnel, poursuite haletante dirigée à un rythme fou par un Tony Scott déchaîné. Mais c'est surtout dans la deuxième partie que le film prend de l'ampleur. D'abord, Gene Hackman apparaît, et ça, ça ne fait jamais de mal. Ensuite, Tony Scott concentre l'intrigue (jusque là typique du blockbuster) sur la relation entre Smith, héros malgré lui, et Hackman, vieux parano cynique et désenchanté. Un peu d'humanité dans un monde de haute technologie, voilà une bifurcation aussi inattendue que bienvenue qui inscrit **Ennemi d'Etat** dans un registre plus classique auquel le réalisateur nous avait peu habitués jusqu'ici. En somme, une bonne surprise et la confirmation que depuis une dizaine d'années, Tony Scott essaie de faire du cinéma, alors que son surdoué de frangin a jeté l'éponge.

■ **Alex BENJAMIN** ■

Gaumont Buena Vista International présente Will Smith dans une production **Jerry Bruckheimer/Scott Free Productions** *ENNEMI D'ÉTAT (ENEMY OF THE STATE* - USA - 1998) avec Gene Hackman - Jon Voight - Lisa Bonet - Regina King - Loren Dean - Barry Pepper **photographie de** Dan Mindel **musique de** Trevor Rabin & Harry Gregson-Williams **scénario de** David Marconi **produit par** Jerry Bruckheimer **réalisé par** Tony Scott
6 janvier 1999 **2 h 13**

le système «anti-bides»

Jerry BRUCKHEIMER

Jerry Bruckheimer est un personnage insaisissable. Il dit aimer le cinéma intelligent mais produit ARMAGEDDON ! Il apparait comme l'archétype même du «player» hollywoodien sans cœur et sans pitié, et pourtant, il a la réputation d'être l'un des producteurs les plus honnêtes du milieu et celle d'un homme fidèle en amitié. Son ancien partenaire, Don Simpson, a failli l'entrainer dans une énorme faillite. Pourtant, cinq ans après la mort de celui-ci, Bruckheimer n'a pas changé le nom de sa société, qui continue donc de s'appeler Simpson/Bruckheimer. Jerry Bruckheimer requin d'Hollywood ou cinéphile coulé dans le système ? Difficile à dire de prime abord. Nous avons essayé de gratter un peu la surface pour voir ce qui se cache dans la tête d'un des hommes les plus puissants d'Hollywood. Pas facile tant Bruckheimer semble habitué au maniement de la langue de bois...

Pensez-vous que le succès considérable que rencontrent vos films impose aux autres producteurs une certaine façon de faire des films d'action à gros budget ?

Il m'est assez difficile de répondre à cette question, parce que cela voudrait dire que je rabaisse mes films au rang de produits calibrés que l'on peut facilement copier. Cela va sans doute vous étonner, mais je ne vois pas du tout les choses ainsi. J'aime tous mes films. Ce sont mes bébés. J'en prends soin et je travaille énormément dessus pour qu'ils soient les meilleurs possible. J'ai un rapport vraiment affectif avec chacun d'entre eux. Du coup, j'ai toujours un peu tendance à les mettre au-dessus de la concurrence. Maintenant, sont-ils objectivement meilleurs que les autres ? Ce n'est pas vraiment à moi de le dire. Une chose est sûre : ils rapportent plus d'argent.

Cela veut-il dire que le public est friand du «style Bruckheimer» ?

Je ne sais pas. Vous devriez peut-être demander ça aux gens dans les files d'attente devant les cinémas. Encore une fois, si nous devons croire les chiffres... Mais en fait, je ne sais même pas si le «style Bruckheimer» existe. Il est vrai que je fais les choses d'une certaine façon, qui m'est propre, mais de là à parler de style... Disons plutôt une certaine exigence. J'essaie de faire en sorte que ce soient des films intelligents, ou du moins qui ne se moquent jamais du spectateur. J'embauche toujours les meilleurs. Le meilleur directeur photo, le meilleur musicien, le meilleur directeur artistique... Cela coûte cher, mais si vous voulez le talent, il faut aligner les billets. En réunissant les meilleurs, je suis en mesure de donner le look et la dimension nécessaires à chaque projet. Parce qu'il ne faut pas se leurrer, nous faisons du cinéma et cela veut dire que la forme est primordiale. Je veux que mes films stimulent les sens visuel et auditif des spectateurs. Le spectacle doit être total.

Préféreriez-vous sortir un bon film qui ne marche pas très bien ou un navet qui cartonne au box-office ?

De par la nature des films que je produis, je ne me pose pas la question de cette façon. Mes films coûtent cher, très cher. Je ne joue donc pas seulement avec mon argent, mais aussi avec celui d'investisseurs qui ne voient que l'aspect financier de l'affaire. Et je n'aime pas vraiment planter ceux qui m'ont fait confiance. Bien au contraire, je préfère leur montrer ma reconnaissance en leur faisant gagner le plus d'argent possible. Ce n'est pas un hasard si l'industrie dans laquelle je travaille s'appelle «show business». Mon boulot consiste à faire en sorte que ces deux mots tiennent ensemble. Je dois m'arranger pour que mon film plaise au plus grand nombre de gens de façon à récolter le maximum d'argent. Et je ne peux pas faire n'importe quoi. Le public est loin d'être idiot. Il faut donc atteindre une qualité maximale pour que ça marche. Vu l'ampleur de mes productions, je n'ai aucun droit à l'erreur. Avec des films à petit ou moyen budget le risque est quasi nul. Si le film ne marche pas en salles, le producteur retrouvera sa mise sur les autres marchés, que ce soit la vidéo, les ventes à l'étranger, le DVD, le câble, les chaînes hertziennes... Bref, plus la production est petite, plus on est sûr de revoir son l'argent. Mais avec des films comme les miens, je n'ai aucune alternative : je dois gagner sur tous les tableaux. Les sommes engagées sont gigantesques. Il faut donc que les retours soient du même niveau.



■ Jerry Bruckheimer : l'assurance de celui qui n'a pas encore connu l'échec ■

Vu l'énormité de vos budgets, je suppose donc que vous devez y réfléchir à deux fois avant de vous engager sur un projet...

Pas tellement en fait. Je sais assez vite si le scénario que je suis en train de lire vaut la peine de se lancer. Je me pose en fait une question très simple : «Est-ce que j'aurais envie d'aller voir ce film ?». Vous savez, je suis un véritable cinéphage. Dès que j'ai deux heures devant moi, je fonce au multiplexe du coin et je m'engouffre de la pelloche. Je regarde les films comme tout le monde, les yeux absorbés par l'écran et la main dans le paquet de pop-corn. Quand je vais au cinéma, je veux m'amuser, m'évader, me laisser emporter par une histoire. Comme tout le monde. Alors, quand je découvre cela dans un projet, je fonce, avec l'espoir que je ne serai pas le seul à être séduit, que le public suivra. Jusque là, je ne me suis pas trop trompé. Touchons du bois pour que ça dure.

Quel genre d'influence avez-vous sur la fabrication même du film ?

Mon nom est le premier à apparaître au générique, avant même le titre du film. Il me paraît donc normal d'assumer le film dans son intégralité et de superviser tous les aspects de la production. Le réalisateur est une sorte de général qui contrôle ses troupes pour faire en sorte que tout se passe bien sur le terrain. Personnellement, j'assure le rôle d'état major. Je supervise tout pour être sûr que le réalisateur puisse travailler dans les meilleures conditions, pour que personne ne passe à côté de quoi que ce soit. Je dois redoubler de vigilance pour que tout soit parfait, dans les moindres détails. Et ce aussi bien au niveau de la réalisation que du casting, de la musique ou du scénario. Nous avons un groupe de scénaristes qui travaillent désormais avec nous. Des gens aussi compétents que Robert Towne, Erin Sorkin, J.J. Abrams et Jonathan Hensleigh. Ce sont les plus brillants d'Hollywood.

Pourtant, au générique d'*Ennemi d'Etat*, seul David Marconi est crédité pour le scénario ?

Cela ne veut pas dire qu'il a tout fait tout seul. David a accouché de l'histoire de départ et a continué de travailler sur le scénario pendant trois ou quatre ans. Ensuite, Erin Sorkin est arrivé et s'est penché sur le script. Puis Robert Towne et Tony Gilmore nous ont successivement donné un coup de main sur une des versions. Enfin, Henry Bean a apporté la touche finale et a travaillé sur les réécritures quotidiennes pendant le tournage du film. En fait, la décision du crédit final ne revient pas au producteur mais à la Writer's Guild *(syndicat des scénaristes, NDLR)*. Si cela n'avait tenu qu'à moi, ils seraient tous au générique.

Votre première collaboration avec Tony Scott date de 1985 avec *Top Gun*. *Ennemi d'Etat* est votre cinquième film ensemble. Comptez-vous travailler avec lui encore longtemps ?

Aussi longtemps qu'il le voudra. Sur un plateau, Tony est impérial. Il dirige son petit monde avec précision, calme, intelligence et talent. Et je trouve que son niveau augmente de film en film. Il commençait pourtant très, très haut avec **Top Gun**. Et, ce qui ne gâche rien, Tony est un type bien. Il a le cœur sur la main. Nous sommes de très bons amis.

***Ennemi d'Etat* est très inspiré par *Conversations Secrètes*. Les analogies entre les deux films ne vous dérangent-elles pas ?**

Le public aujourd'hui est bien trop jeune pour se souvenir de Conversations Secrètes. Mais évidemment que notre source d'inspiration première était le film de Coppola, c'est totalement conscient et assumé. Nous avons même mis dans **Ennemi d'Etat** des références directes à **Conversations Secrètes**. Par exemple, nous avons accroché à un mur une photo de Gene Hackman provenant du film de Coppola. Tony a bourré **Ennemi d'Etat** d'hommages de ce genre, destinés à titiller la curiosité du spectateur cinéphile. Conversations Secrètes est une œuvre brillante et magnifiquement dirigée. Je ne vois personnellement aucun problème à se plonger dans les films d'hier pour trouver des idées qui serviront aux films de demain.

La paranoïa est-elle dure à vendre ?

Nous allons voir très vite. Le marketing du film a entièrement été basé sur le poids des stars et le sujet parano. Ce serait mentir de dire qu'**Ennemi d'Etat** parle d'autre chose. Si le film fonctionne bien dans l'imaginaire du public, chaque spectateur lèvera la tête en sortant de la salle, se demandant si une caméra n'est pas en train de le filmer à 70 km au-dessus de sa tête. Mais le plus effrayant dans l'histoire, c'est que tout ce que nous montrons dans le film est technologiquement réalisable. Nous sommes même en-deçà de la réalité puisque la technologie dont nous parlons dans le film est déjà obsolète, elle a entre cinq et dix ans d'âge. Aujourd'hui, l'espionnage est possible à partir de presque rien. Par exemple, le téléphone portable qui est tant à la mode, est un instrument de rêve pour toutes les sociétés d'espionnage. Il suffit d'un minuscule bidouillage pour transformer cet objet si pratique en un microphone qui transmet vos conversations n'importe où dans le monde.

Est-ce qu'un espion pourrait faire carrière à Hollywood ?

Pas vraiment. Les secrets bien gardés se font de plus en plus rares ici. Chaque fois que j'appelle un agent pour connaître la disponibilité d'un acteur ou d'un scénariste, tous ceux qui travaillent avec lui sont au courant. Et ça se répercute d'E-mail en E-mail dans toutes les agences artistiques du coin. Le lendemain, la nouvelle est en première page de Variety. Donc si vous avez un ami espion, conseillez-lui une autre carrière que le show business !

■ Propos recueillis et traduits
par **Alex BENJAMIN** ■

Deuxième essai mais pas plus de réussite pour l'association Tsui Hark/Van Damme. Au contraire...

PIÈGE À HONG KONG

Difforme, hirsute, accessoirement idiot mais aussi furieusement stimulant, PIÈGE À HONG KONG prolonge l'association Jean-Claude Van Damme/Tsui Hark amorcée avec DOUBLE TEAM. Deux exemples de contre-cinéma, deux monuments du Bis qui ont réussi à se mettre tout le monde à dos, du public rétrécissant de la star belge aux admirateurs dubitatifs du maître hong kongais, en passant par les financiers d'Hollywood !

Tsui Hark et Jean-Claude Van Damme sont dans une impasse. Certains diront qu'ils l'ont bien cherché, qu'ils se sont fait du tort mutuellement. L'un en opérant un débarquement américain pour ravir à Luis Llosa (**L'Expert**, **Anaconda**) le titre peu envié de «Roi du Bis» à Hollywood. Et l'autre en étant là, simplement. Parce que, bien sûr, l'un est un génie et l'autre un rigolo. Mais ce serait nier le fait que Hark est, par essence, un cinéaste Bis travaillant sur le passé culturel chinois (la série des **Il Etait une fois en Chine**, **Histoires de Fantômes Chinois**...), et Van Damme la seule action-star à s'être bougé les fesses pour dénicher des réalisateurs à même de faire rebondir sa carrière (son triptyque hong kongais : John Woo, Ringo Lam, Tsui Hark). La grande question qui s'imposait à tous étant de savoir ce que Tsui Hark, sublime illustrateur de l'héroïsme, comptait faire de Van Damme à l'écran. Leur rencontre était donc, sinon engageante, en tout cas propre à faire avancer les choses, à modifier considérablement le visage du cinéma d'action américain. Et, effectivement, **Double Team** ne ressemblait à rien de ce qu'on pouvait voir dans le genre : une sorte de bric-à-brac formel et narratif accumulant les idées de mise en scène sans en mener une seule à bien ; un «ride» exaltant, constamment déroutant pour qui ne demande qu'à échapper à l'étouffant formatage hollywoodien. LA question primordiale, elle, demeurait sans réponse et devenait même infondée, Hark s'étant peu inquiété de filmer sa vedette. Seule certitude à ce stade de «l'aventure», l'expérience ne méritait pas vraiment d'être renouvelée. Pourtant, à peine un an plus tard, Van Damme et Hark rempilent à la surprise générale pour une comédie d'action tournée à Hong Kong à la veille de la rétrocession de la colonie britannique à la Chine. Un film produit par Hark lui-même avec une équipe entièrement hong kongaise. Un projet commun de plus (de trop ?) qui n'est pas loin de les avoir tous deux conduits à leur perte.

Derrière un titre bêtement traduit se cache **Knock Off**, que l'on pourrait traduire par «contrefaçon». Et même si l'intrigue du film demeure inracontable, on peut raisonnablement affirmer qu'il en est ici question. En vrac : Van Damme est Marcus Ray, représentant à Hong Kong de la marque de jeans V-Six. Aux côtés de son collaborateur Tommy Hendricks (Rob Schneider), un agent spécial infiltré, il découvre l'existence d'une nouvelle arme terroriste prête à être mise sur le marché par la mafia russe. Ce sont ces micro-bombes que Marcus, Tommy et Karen Leigh (Lela Rochon), directrice des ventes de V-Six, relient à une affaire de contrefaçon de jeans qui touche leur boîte. La menace terroriste se précise : il s'agit de faire exploser les mini-bombes disséminées un peu partout, dans des appareils électroménagers destinés à l'exportation comme dans les boutons de braguette des faux V-Six. A mi-parcours, la moitié du casting retourne sa veste, tout le monde appartenant plus ou moins à la CIA. A Marcus d'empêcher l'inéluctable, alors que le compte à rebours annonçant le retour de Hong Kong dans le giron chinois touche à sa fin.
Si vous ajoutez à ce foutoir les présences de Paul Sorvino en patron de la CIA, de Michael Fitzgerald Wong (**Final Option**) et Carman Lee (**Lifeline**) en agents spéciaux (eux aussi !), vous comprendrez que l'histoire de **Piège à Hong Kong** est... incompréhensible ! Beaucoup trop de personnages pour un scénario de Steven E de Souza, une ex-star des années 80 (on lui doit les scripts de **48 Heures**, **Commando** et **Piège de Cristal**) dont le dernier titre de gloire est **Streetfighter** (en tant que réalisateur). Sa présence au générique est pour beaucoup signe de dégénérescence pour Tsui Hark, qui achève là son périple hollywoodien avec l'un des derniers scribouillards du métier. Il n'empêche que le réalisateur de **The Blade** joue le jeu sinistre de son scénariste, troquant la flamboyance de son style pour une mise en scène épileptique qui le conduit à vive allure jusqu'au générique de fin. Une œuvre de vulgarisation quasi-surréaliste, tant et si bien que chaque idée de mise en scène (et Dieu sait qu'il y en a) termine systématique au broyeur visuel. Assister alors à une folle course en pousse-pousse dans les rues de Hong Kong, entrecoupée de gros plans de l'intérieur des pompes de Van Damme, caviardée de faux raccords et éclairée de manière dégueulasse, procure un plaisir identique à celui éprouvé à la vision d'un Wong Jim (**Niki Larson**, **L'Arna-**



■ *Tommy Hendricks (Rob Schneider) et Marcus Ray (Van Damme) : vendeurs de jeans et kickboxers !* ■

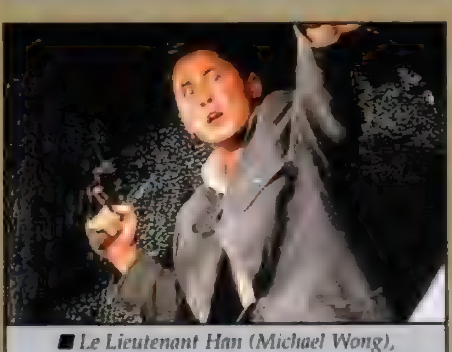
■ *Un «kick» qui a rendu célèbre Jean-Claude Van Damme dans le monde entier, avant que Tsui Hark ne le renvoie à l'anonymat* ■

queur de Hong Kong). **Knock Off**, ou quand le spectacle est moins à l'écran que dans la tête de celui qui filme. L'on devine sans mal le réalisateur constamment harcelé par une envie nouvelle, et décidant de la satisfaire dans l'instant, sans se soucier de l'inclure dans un quelconque projet de cinéma. **Piège à Hong Kong** regorge de trouvailles, d'innovations techniques et visuelles (la caméra «infiltre» des appareils électroniques, des boîtes de conserve... et des chaussures donc) souvent mortes-nées, telles qu'on peut en trouver dans un film d'étudiant en effervescence mais en panne de grand penseur.

Et Van Damme dans tout ça ? Accusant gravement le coup de ses déboires personnels, on le voit à l'écran tenter de préserver ce qui lui reste de crédibilité, voire de dignité. Au moment du tournage, Jean-Claude est au centre d'une authentique cabale juridique l'opposant à son ex-femme Darcy LaPier et passe, d'après Lela Rochon, plusieurs nuits sans dormir à discuter par téléphone avec ses avocats. Professionnellement anéanti par les bides successifs de **Mort Subite**, **Le Grand Tournoi**, **Risque Maximum** et **Double Team**, Van Damme a vécu ces trois dernières années le nez dans la coke et la tête épinglée à la une des tabloïds (baston dans un bar, violentes disputes conjugales...). Et de tout ça, il reste des traces dans **Piège à Hong Kong**. S'il s'essaie avec un franc succès aux rites de la comédie cantonnaise (notamment lors d'une scène d'interrogatoire hilarante), s'il s'avère être un combattant émérite quand survient la bordélique scène finale, l'acteur laisse à voir sur son visage la fatigue qui l'accable : œil torve, corps gonflé, teint fiévreux...
C'est d'autant moins facile pour lui que Tsui Hark l'utilise comme un semi-bouffon rigolard qui, pour sa première apparition, ré-interprète avec entrain un tube cantonnais qui passe à la radio. Un nouveau registre pour l'acteur qui arbore d'affreuses chemises à fleurs et des bas de survêtement moulants. Innocent, comme ignorant de la mauvaise blague qui lui est faite, Van Damme va jusqu'à se faire fouetter l'arrière-train avec une anguille, avant d'imiter le cheval avec sa bouche : ses plus fervents détracteurs ne tarderont pas à considérer la «scène» comme un morceau d'anthologie. Paradoxalement, le kickboxer sort grandi d'une telle entreprise d'humiliation. Une telle abnégation ne pouvait que le rendre sympathique.



■ *Karen Leigh (Lela Rochon), vendeuse de jeans et flingueuse* ■



■ *Le Lieutenant Han (Michael Wong), agent de la CIA (ou vendeur de jeans ?)* ■

Avec ses 35 millions de dollars de budget et ses sept millions récoltés au box-office américain, **Piège à Hong Kong** confirme la mauvaise opération que fut **Double Team** (qui n'est même pas rentré dans ses frais après une exploitation mondiale). Distributeur des deux films, la *Columbia* promet qu'on ne l'y reprendra plus. Jean-Claude Van Damme se retrouve donc sans distributeur pour **Legionnaire** de Peter McDonald, et le film **Inferno** qu'il est en train d'achever sous la direction de John G. Avildsen (**Rocky**, **Karaté Kid**) n'est pas plus sûr de trouver preneur. Quant à Tsui Hark, l'homme de **The Lovers** (!), ses deux expériences américaines, plus l'échec de sa version animée d'**Histoires de Fantômes Chinois**, semblent avoir eu raison de lui. Sa maison de production, *Film Workshop*, est à l'agonie, et le projet de donner une suite à **The Blade** définitivement abandonné. Pour Tsui Hark, le rideau se ferme également avec la *Golden Harvest*, qui lui intente un procès pour dépassement de budget sur la série des **Il Etait une Fois en Chine**. Si l'histoire est triste, obligeant Tsui Hark comme Van Damme à une remise en question radicale, elle est aussi riche d'enseignements, et aura au moins permis à ces deux OVNIs filmiques que sont **Double Team** et **Piège à Hong Kong** d'exister.

■ **Benjamin ROZOVAS** ■

Columbia TriStar Films présente Jean-Claude Van Damme dans une production **Film Workshop/Val d'oro Entertainment** *PIÈGE À HONG KONG* (*KNOCK OFF* - USA/Hong Kong - 1998) avec Rob Schneider - Lela Rochon - Michael Fitzgerald Wong - Paul Sorvino - Glen Chin - Carman Lee **photographie de** Arthur Wong **musique de** Ron & Russell Mael **scénario de** Steven E. de Souza **produit par** Nansun Shi **réalisé par** Tsui Hark

30 décembre 1998 **1 h 31**

UN ÉLÈVE DOUÉ

été de corruption

Silence radio du côté de Bryan Singer depuis USUAL SUSPECTS, le moins attendu des succès de 1995. Pendant ces trois années, il préparait l'adaptation du plus ambigu des récits de Stephen King, une histoire dégraissée de tout surnaturel, mais terriblement effrayante. Plus flippante qu'un retour de l'au-delà ou que la possession d'une belle carrosserie : la rencontre d'un adolescent américain a priori bien lisse et d'un ex-nazi...

Une fois déjà, en 1988, le vénéneux récit de Stephen King à la base d'**Un Elève Doué** fit l'objet d'une adaptation. D'un film-fantôme, d'une production plantée au terme de dix semaines de tournage. Versant casting, le film en rade mettait en scène le jeune Ricky Schroder, surtout connu pour avoir été l'espiègle héros de la série ***Ricky ou la Vraie Vie***, et Nicol Williamson, le Merlin l'Enchanteur du **Excalibur** de John Boorman. A ce dernier d'interpréter un rôle de nazi que refusa un Sir John Gielgud guère enclin à revêtir l'uniforme allemand qu'il avait déjà endossé dans la mini-série ***War and Remembrance***. Les noms de James Mason, Paul Scofield et Alec Guiness furent également évoqués. C'est aujourd'hui Ian McKellen, révélé au grand public par son flamboyant rôle de Richard III dans le film éponyme, qui campe Kurt Dussander. «*Nous lui avons fait une petite bedaine et un dos légèrement voûté, qui sont caractéristiques de son âge*», explique Bryan Singer. «*Le maquillage passe inaperçu, les cheveux sont teints en gris. Le reste tient essentiellement au talent de l'acteur. Ian McKellen a non seulement travaillé les attitudes de son personnage, mais surtout son accent. Dussander est censé avoir appris l'anglais sur le tard, à son arrivée en Amérique, et possède donc une diction particulière. Pour aider Ian à trouver celle-ci, nous avons engagé Tim Monich, qui est assurément l'un de nos meilleurs «dialogues coaches». Il a fait une transposition phonétique si précise du script qu'elle aurait permis à n'importe quel profane de passer pour un Allemand de pure souche*». Et le plus shakespearien des acteurs britanniques de donner le change.

Produit par un abonné à Stephen King, Richard Kobritz (**Les Vampires de Salem, Christine**), l'adaptation inachevée mobilisait James Bridges (**Le Syndrome Chinois, Urban Cowboy** avec Travolta), illustrateur d'un script fort sombre, fort délicat à porter à l'écran. Trop ambiguë, la première version du scénario, signée B.J. Nelson, fut écartée. Aux frères Jim & Ken Wheat (**La Mouche 2**, la suite des **Oiseaux**) de revoir la copie. Une opération «adoucissement» qui ne déplut pas à Stephen King. «*J'ai visionné un bout-à-bout des séquences tournées de cet **Apt Pupil***» se souvient le romancier, généralement pas tendre sur les adaptations de ses livres, «*et c'était sacrément bon !*». Mais les qualités en question ne suffirent pas à convaincre de nouveaux bailleurs de fonds d'injecter quelques millions de dollars dans le projet moribond. Les premiers, en faillite, abandonnèrent le navire. Et cet **Elève Doué** coula corps et bien.



■ Todd Bowden (Brad Renfro), un ado qui va jusqu'au bout de ses recherches sur l'Holocauste ■

Libérée de l'épave du film avorté de James Bridges, la nouvelle de Stephen King attend une dizaine d'années un cinéaste motivé par sa dangereuse adaptation. Un cinéaste apte à manier l'ambiguïté, à distiller des émotions ambivalentes, contradictoires. Qui mieux que Bryan Singer pouvait s'y coller ? «*La nouvelle de Stephen King, dont je suis un grand admirateur, n'était pas des plus faciles à traiter. Elle couvre quatre années de la vie de son protagoniste principal, Todd Bowden, et montre son évolution sous l'influence d'un vieux nazi. De plus, la dernière partie de l'histoire se résume à une succession quelque peu répétitive de crimes. Cela constitue un matériau littéraire captivant et terrifiant, mais si on le mettait tel quel en images, on tomberait inévitablement dans le cinéma de genre. Et il me semble douteux de se livrer à un tel exercice avec pour toile de fond l'Holocauste*». Cependant, le réalisateur cède au film de genre au moins dans une scène. Celle où, sous la douche, Todd Bowden visualise quelques victimes décharnées des chambres à gaz. Quelques instants extraits d'un **Zombie** façon George Romero.

Naturellement, les obsessions de Bryan Singer rejoignent le thème développé par Stephen King dans la nouvelle à l'origine d'**Un Elève Doué**. Dès son premier film, l'inédit **Public Access** en 1993, Bryan Singer se focalise sur la personnalité d'un animateur de radio locale prompt à semer une méchante zizanie autour de lui. Deux ans plus tard, via le Keyser Söse de **Usual Suspects**, il remet ça, satisfait de montrer que le Mal, à force de ruses machiavéliques et de faux-semblants, peut triompher. «*Je suis fasciné par le jeu de la vérité et des apparences, le secret*» confirme le cinéaste. «*Kurt Dussander, le nazi d'**Un Elève Doué**, pourrait être un Keyser Söse plus âgé, mais les atrocités qu'il a commises font de Söse un boy-scout*». Car Kurt Dussander porta du temps de sa jeunesse l'uniforme noir des Waffen SS, troupe d'élite de tueurs assermentés au régime



■ Dussander et Todd : des discussions levant le voile sur les horreurs du passé ■

■ *Arthur Denker (Ian McKellen), un papy discret qui fut autrefois Kurt Dussander, nazi convaincu et directeur du camp de Patin* ■

nazi. Un loup parmi les loups, coupable d'atrocités pendant l'Holocauste. Fiché criminel de guerre pour avoir été directeur du camp d'extermination de Patin, Kurt Dussander parvient à passer entre les mailles des filets tendus depuis la fin de la Deuxième Guerre Mondiale. Si bien que, sous l'identité du retraité Arthur Denker, il vit paisiblement dans une banlieue de Californie. Du moins jusqu'au jour où un adolescent opiniâtre découvre sa véritable identité.

Agé de seulement seize ans, Todd Bowden (excellent Brad Renfro, le gosse du **Client**) ne dénonce pas Kurt Dussander. D'autres intentions germent dans son esprit. Il réunit suffisamment de preuves pour asservir l'ancien SS, le contraindre à raconter dans le détail les horreurs du passé. Alibi de départ : une semaine de cours consacrés à l'Holocauste par le professeur de sociologie du gamin. Progressivement, au fil d'abominables histoires, Todd Bowden déteint sur Kurt Dussander. Il ne contente plus de s informer, il fait du vieil alcoolique sa chose, une marionnette qu'il pousse à revêtir l'uniforme SS, à marcher au pas de l'oie, à faire le salut hitlérien... D'humiliantes contraintes. De bourreau, Kurt Dussander devient victime pitoyable. Avant de se ressaisir, de prendre le tortionnaire en culottes courtes à son propre piège, de le manipuler à son tour.

«A travers le jeu du chat et de la souris que se livrent Todd et Dussander, le spectateur est amené à ressentir des émotions contradictoires. Mais chaque fois qu'il éprouve de la pitié pour le vieil homme, un détail vient lui rappeler qu'il s'agit bel et bien d'un monstre» soutient Bryan Singer, très habile dans l'art de la manipulation, dans la peinture de rapports extrêmement complexes et en perpétuelle mutation. *«Le film décrit le conditionnement idéologique d'un esprit jeune et vulnérable qui va apprendre la haine et être finalement conduit à tuer, exactement comme le furent des centaines de milliers de jeunes en Allemagne».* **Un Elève Doué** raconte, en résumé, une corruption, la contamination morale d'un innocent. Celle de la cellule saine Todd Bowden par le virus Kurt Dussander. *«Le jeune est sous l'emprise d'une fascination. Il a été bouleversé par une période de notre Histoire, mais d'une manière bien particulière. Toutefois, à l'inverse des néo-nazis, ce n'est pas un raciste. Todd n'éprouve aucune colère contre qui que ce soit ; ses démons sont très profondément enfouis en lui, et il faut donc le choc de la réalité pour les réveiller».* La bête sort de son antre. Todd Bowden écrase, avec un ballon de basket, un pigeon blessé. Un acte gratuit. Et le même Todd Bowden de faire chanter son conseiller pédagogique (l'un des «**Friends**» de la télévision, David Schwimmer, à contre-emploi) pour qu'il ne cafte pas. Un silence contre un autre. *«Je ne pouvais pas conclure le film sur un happy-end. J'ai juste cherché à le terminer sur une note ironique et troublante»* lance Singer. Ce qui dégraisse **Un Elève Doué** de toute poche de manichéisme. Ce qui lui fait aussi affirmer que le Mal absolu n'est pas l'apanage des nazis sur le retour, qu'un adolescent fort «normal» au demeurant peut en être le porteur à visage d'ange.



■ *Dussander, dans une démonstration de cruauté faite à son «élève doué»* ■

Bizarrement, la presse américaine, généralement prompte à attaquer le politiquement incorrect, épargna **Un Elève Doué**. Sur ce plan du moins, préférant ergoter dans un autre registre. Sur le procès intenté par six figurants de la séquence de la douche à Bryan Singer et à ses proches, dénoncés comme *«des homosexuels notoires et des pédophiles».* Motif : l'assistant du cinéaste les aurait obligés à se dévêtir sous peine de figurer ensuite sur une liste noire des comédiens à boycotter. Une affaire qui situe le lamentable niveau du débat suscité par un film qui méritait des échanges verbaux d'une autre teneur !

■ **Cyrille GIRAUD** ■

Columbia/TriStar présente Ian McKellen & Brad Renfro dans une production **Phoenix Pictures/Bad Hat Harry** ***UN ÉLEVE DOUÉ*** (***APT PUPIL*** - USA - 1997) avec Bruce Davison - Elias Koteas - Joe Morton - Jan Triska - Heather McComb - David Schwimmer **photographie de** Newton Thomas Sigel **musique de** John Ottman **scénario de** Brandon Boyce d'après une nouvelle de Stephen King **produit par** Jane Hamsher - Don Murphy - Bryan Singer **réalisé par** Bryan Singer

20 janvier 1998 **1 h 51**



PREDATOR

LE DERNIER SAMARITAIN

L'ARME FATALE

LAST ACTION HERO

L'ARME FATALE 2

SHANE BLACK

Rencontre avec un scénariste star de l'action

Vous pensiez que Mel Gibson ou Bruce Willis interprétaient des personnages fictifs ? Pourtant, au dernier festival de Deauville, on pouvait croiser Shane Black. En jeans et baskets, draguant une plantureuse étudiante dans un cocktail-party huppé, nous le retrouvions le lendemain, dans le hall luxueux du Royal, la gueule de bois et les pieds sur la table. Le suicidaire décontracté de L'ARME FATALE, c'est lui ! Le dépressif au verbe qui assassine du DERNIER SAMARITAIN, c'est lui ! Absent de la liste officielle des invités, il était là, en toute humilité, pour donner une conférence aux élèves de la FEMIS. Car en plus d'être un cas, Shane Black est aussi l'un des scénaristes les plus talentueux (et les mieux payés) au monde, le père créateur des action-heroes qui ont défini le cinéma de genre de ces dix dernières années. Ben oui. Tout simplement...

AU REVOIR À JAMAIS

Que faisiez-vous avant d'être scénariste ?

J'étais à l'université de UCLA. En sortant de là, j'ai tout de suite pu travailler dans une boîte d'informatique. J'étais standardiste. On m'appelait pour un problème, je prenais note et contactais le réparateur. En attendant près du téléphone, j'avais tout le loisir de réfléchir à différentes histoires. Un an plus tard, j'avais pris la décision d'écrire. Mes parents n'y croyaient pas du tout mais se sont montrés compréhensifs. Ils se sont décidés à payer la moitié de mon loyer en se disant : «Bah ! Au bout de six mois, il redescendra sur Terre en réalisant qu'il n'est pas fait pour ça, et il deviendra le businessman qu'il est amené à devenir. Laissons-le découvrir ça par lui-même». Bien sûr, j'étais plutôt fier le jour où j'ai vendu **L'Arme Fatale** à la *Warner*.

C'était le premier de vos scripts ?

Non, j'en avais écrit un autre que je n'ai pas vraiment essayé de vendre. Ça s'appelait **Shadow Company**, une histoire de fantômes issus de la guerre du Vietnam. C'est un événement qui me fascinait à l'époque. Il s'agissait de soldats portés disparus qui, quinze ans après le conflit, étaient localisés dans un temple en pleine jungle, totalement momifiés. Ramenés au pays pour être enterrés, ils revenaient à la vie. Persuadés d'être toujours en guerre, ils commençaient à tuer les Américains qui les entouraient. C'était une sorte de parabole sur la manière dont le conflit hantait la mémoire du pays, mâtinée d'une traditionnelle histoire de zombis. Personne ne semblait vraiment décidé à monter ce projet, bien qu'on m'ait complimenté sur la qualité de l'écriture. A un moment, John Carpenter s'est intéressé au concept. Il voulait le faire pour dix-sept millions de dollars mais le studio n'était prêt à en lâcher que dix. Ce script m'a surtout permis de rencontrer différentes personnes que j'ai retrouvées lorsque je tentais de vendre **L'Arme Fatale**. Je continue à penser que **Shadow Company** était une bonne idée de script.

Ça fait penser à *Nightcrawlers*, l'épisode que William Friedkin a réalisé pour la série *La Cinquième Dimension*.

Oui, c'est intéressant car c'est fait exactement sur le ton de **Shadow Company**. J'avais déjà lu la nouvelle d'où est tiré cet épisode. C'était tout ce que j'aimais et que je désirais faire. Je trouvais dommage que personne ne tente de l'adapter en film. Par contre, le script

■ ■ ■ de **L'Arme Fatale**, bien qu'étant une expérience intéressante, n'a pas été vraiment exaltant. On considère qu'à partir du moment où vous gagnez beaucoup d'argent, votre carrière est sur la bonne voie. Vous êtes heureux et vous faites le nécessaire pour gagner encore plus. Ça n'est pas le cas. Pour ma part, je préférerais de loin être un réalisateur plutôt qu'un scénariste, parce que je déteste écrire. Ça prend trop de temps, c'est une véritable torture mentale, jour après jour. Tel que vous me voyez, je suis en train de préparer un nouveau script. Je sais qu'il me faut l'écrire. Ça me travaille, ça me torture, et j'espère que l'atmosphère du festival de Deauville y amènera quelque chose.

Avant la sortie de *L'Arme Fatale*, vous faites un détour par *Predator*.

Le script de **Predator** est entièrement de John et Jim Thomas (**Ultime Décision**). Je n'étais que consultant. Il est probable qu'ils m'aient amené sur le projet en vue de le faire ré-écrire, comme une couverture, une sécurité, mais en définitive, ces types étant à mes yeux talentueux, ils se sont contentés de me faire jouer l'un des rôles. Je me suis bien amusé. Basiquement, ce script est un vrai slasher à la **Vendredi 13**...

Dans le générique de fin de *Predator*, on vous voit lire la bédé «Sergent Rock». Il a été question que vous l'adaptiez pour MacTiernan, non ?

Pas exactement. John voulait monter ce projet depuis un moment et il était question que Larry Gordon le produise avec Joel Silver. Ils avaient commandé un traitement à David Peoples (**Blade Runner**, **Impitoyable**). Pour ma part, je me contentais de jeter un coup d'œil dessus de temps à autre, mais sans plus. Ce qu'il leur a rendu était très bon. Mais le rôle principal devait échouer à Arnold Schwarzenegger. Quand Arnold a refusé, tout s'est écroulé. Par la suite, il a été question de Bruce Willis. Larry et Joel se sont disputés à ce sujet et ça a été la fin de leur vieille amitié. **Sergent Rock** ne s'est jamais fait. Ça reste pourtant une bonne idée. Bruce aurait été parfait.

Principalement, qu'est-ce qui vous nourrit pendant l'écriture ? Des livres, des bédés, de la musique ?

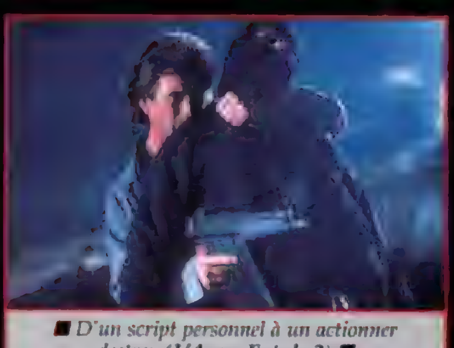
J'avais l'habitude de lire beaucoup de bédés mais ça n'est plus le cas. Je ne les trouve plus aussi intéressantes. J'essaie de lire pas mal de livres, j'ai un plaisir coupable à m'abreuver de thrillers judiciaires à la John Grisham. Je suis accro à la littérature de gare. J'ai bien essayé de lire du John Updike, du John Irving ou même du Steinbeck, mais je finis toujours sur les histoires policières d'Ed McBain. En ce moment, je suis les shows télé ***Law and Order***, ainsi que ***Buffy contre les Vampires***. J'envisage d'ailleurs de me bourrer la gueule en compagnie de Buffy au prochain Halloween ! Sinon, je lis du William Goldman (**Marathon Man**), écrivain et scénariste qui a une énorme influence sur moi. J'essaie de mettre à jour sa technique d'écriture. Mes scripts se situent à la frontière qui sépare Goldman de Walter Hill. Ian Fleming est une autre influence majeure, non pas à cause des films de **James Bond** mais des livres qui les ont inspirés. J'ai un faible pour les histoires dures et réalistes, même si elles démarrent sur une base très comic-book. J'aime que leur traitement soit réaliste, à la manière d'un Frank Miller par exemple. Quand j'ai appris qu'ils allaient faire un **Batman**, j'attendais vraiment l'adaptation de «Dark Knight».



■ ***Monster Squad*** : *une incursion dans le fantastique pour un spécialiste du film d'action* ■



■ *Martin Riggs (Mel Gibson) : la tentation suicidaire des débuts (**L'Arme Fatale**)* ■



■ *D'un script personnel à un actionner destroy (**L'Arme Fatale 2**)* ■

Quand *Monster Squad* a-t-il été écrit ?

Cinq mois après **L'Arme Fatale**. J'aimais bien ce script, mais quelque chose n'a pas tourné rond dans la manière de monter le film. Le scénario faisait cent vingt-cinq pages et le réalisateur Fred Dekker, un gars très chouette, m'a dit qu'ils n'avaient pas l'argent suffisant pour tout filmer. Ils ont donc réduit le script de trente pages. Quand vous faites cela, il ne vous reste plus qu'un squelette avec deux-trois scènes valables. Ils ont aussi changé les dialogues sans me consulter. Dans un sens, je suis content que le film n'ait quasiment pas eu de spectateurs, ça a limité les dégâts. Pourtant, même en l'état, **Monster Squad** plaît aux enfants. Dekker a retiré quelques dures leçons de cette expérience. Il monte un projet en ce moment et je pense que nous serons amenés à retravailler ensemble, car c'est un type brillant.

Vous aussi avez dû retirer une dure leçon de ce film. Une frustration.

La vraie frustration est arrivée quelques semaines plus tard avec **L'Arme Fatale 2**. J'avais été engagé mais je ne tenais pas à faire une simple «séquelle». Le premier film s'achevait sur une fin relativement fermée. J'ai cherché à écrire le second épisode en faisant en sorte qu'il constitue une suite logique comme si, rétrospectivement, le premier n'était pas terminé. En gros, l'histoire de Riggs est celle d'un désaxé, quelqu'un de mort sur le plan moral et sur le point de mourir physiquement. C'est une créature à la Frankenstein. Lorsque cette créature est recueillie par une famille banlieusarde, elle réapprend à vivre. Dans cette seconde partie, un événement ré-



■ ***Predator*** : *quelques retouches de Shane Black et surtout la rencontre avec John MacTiernan* ■



■ *Dutch Schaefer (Arnold Schwarzenegger) : l'autre bête de guerre de **Predator*** ■

veillait en elle ses anciens démons et la poussait à commettre un sacrifice pour cette famille qui l'avait presque sauvée. En toute logique, elle était donc condamnée à mourir. De toute façon, ce n'était plus qu'un être en sursis. Et le fait qu'il ait, pendant une infime partie de son existence, redécouvert la vie, le préparait à mourir en paix. J'adorais la scène de sa mort, elle était amenée d'une façon très particulière, très intense, et je suis persuadé qu'elle avait le potentiel pour faire pleurer un public venu au départ voir un film d'action. Quand ils ont lu ça, les gens du studio m'ont tout simplement répondu : «Mais si vous faites ça, on n'aura jamais de numéro 3 !». Je leur ai répondu qu'il ne pouvait pas y en avoir. C'était le maximum qu'ils pouvaient tirer de cette histoire, en tout cas avec moi. De plus, Richard Donner aimait bien le script mais il tenait à faire une comédie. Il trouvait ça trop noir, déprimant. Lui, il voulait les Trois Stooges. Changer complètement la fin et transformer mon script en comédie, je ne pouvais pas. J'ai donc quitté le projet. Ils ont fini par n'utiliser qu'un peu moins de la moitié de ce que j'avais écrit. Ils ont rajouté ce troisième larron, interprété par Joe Pesci, pour avoir leurs Trois Stooges. Le personnage de Leo Getz était déjà dans mon script... mais le temps d'une seule scène ! Ça a été une expérience douloureuse. J'étais terrifié par mon incapacité à satisfaire le studio, à ne pas pouvoir faire ce qu'ils me demandaient. Pour correspondre à leurs attentes, je me voyais obligé de devenir une pute, qui empoche l'argent et passe illico derrière la machine à écrire.

Que s'est-il passé après *L'Arme Fatale 2* ?

Juste après ça, j'ai cassé avec ma petite amie. Pendant un an, j'étais dans la plus totale déprime. J'avais cette tendance à... *(long silence)*... Vous savez, c'est probablement pour ça que je choisis d'écrire sur le Vietnam ou sur des gars qui se plantent un flingue dans la bouche. C'est quelque chose avec lequel je suis familier, prendre une arme, la pointer sur ma tempe... J'en étais à un tel point, de ne plus écrire durant cette période, d'avoir rompu avec cette femme que je désirais épouser... Je suis allé voir mes amis, mes relations, en leur expliquant qu'il fallait qu'on arrête de se voir. Ils réussissaient tellement bien dans leur carrière que c'était dur pour moi d'avoir à porter mon échec. Ils ne pouvaient tout simplement plus me supporter. Pourtant, je reviens toujours à l'écriture. C'est comme si c'était la seule chose qui pouvait me sauver. Même si ça n'est pas brillant. Ça permet de refaire le point. Peu importe que vous soyez terrifié ou en colère, votre cerveau attend un déclic et ce déclic survient souvent quand vous tombez sur une histoire. Peut-être qu'à ce moment, votre esprit trouve cette histoire plus intéressante que vos peurs. Dieu merci, je ne bois et je ne fume pas, auquel cas je serais fini depuis un moment. Bref, c'est dans cet état d'esprit qu'en 1989, je me suis retrouvé à écrire **Le Dernier Samaritain**. Le film était relativement bien fait. J'aime beaucoup la première partie. Mais il y a deux points vraiment problématiques. En premier lieu, il s'agit d'un homme amoureux de sa femme. Pétri de honte, il se punit en se laissant constamment écraser, car il croit qu'il ne mérite aucun bonheur. C'est un loser typique. Sur ce point, le studio a déclaré que Bruce Willis avait déjà des rapports de ce genre avec sa femme dans **Piège de Cristal**. Du coup, alors qu'il s'agissait d'un problème de couple, ils ont fait en sorte, en plein milieu du film, que ça dérive en problème père-fille. La relation avec sa femme m'importait plus, vous pensez bien. Mais il n'en reste plus rien. En deuxième point, il y a la fin. Celle que j'ai imaginée se passait dans une petite pièce. Willis y entrait, se retrouvait face à son ennemi et lui écrabouillait les os. C'était violent, noir. Là aussi, ils ont tout changé : un stade de foot, des hélicoptères, des explosions, des chevaux au galop... Ils voulaient transformer un simple thriller en quelque chose d'énorme. C'est en partie de ma faute car je me suis laissé entraîner. J'ai réécrit ce qu'il fallait selon leurs directives. Je déteste ces compromis. La leçon que j'en ai retirée, c'est que tout cet étalage à la fin ne fait que rendre le film plus mauvais. Pour le studio le mot d'ordre était «action-action-action», mais en terme d'action, la meilleure séquence du **Dernier Samaritain** reste celle près de la piscine aux murs blancs. Willis se fait tabasser et il dit à son agresseur «Si tu me touches encore, je te tue.» Et c'est contre toute attente ce qu'il fait. Il n'a jamais été question de voitures volant dans les airs et partant en flammes.

> L'AMANT : *«C'était un accident !»* - LE MARI : *«Bien sûr. Tu te baladais la bite à l'air, t'as glissé et t'es dans tombé en plein dans ma femme : "Oups ! Désolé ! Ce que je peux être maladroit !"»*
> LE DERNIER SAMARITAIN

Néanmoins c'est le premier film où l'on sent vraiment la prédominance de votre style. A l'époque de *Reservoir Dogs*, Tarantino ne tarissait pas d'éloges sur ce film. Vous ne pensez pas qu'il vous doive beaucoup ?

Non. Franchement, je ne crois pas qu'il ait appris quoi que ce soit de moi. Il a son style. J'essaie d'écrire des choses qui se distinguent des autres, tout simplement. J'aime les films qui sont faits pour un public adulte. ■ ■ ■



■ *Joe Hallenbeck (Bruce Willis), héros en danger du* **Dernier Samaritain**. *A l'époque, Shane Black avait touché presque 1.750.000 dollars pour le script : un record !* ■

■■■ En termes d'action ou d'aventure, les studios veulent donner la becquée à des gamins. Mais un gamin ne comprendrait rien à **Hors d'Atteinte** ou **Pulp Fiction**, et tant mieux. Un postulat de bédé idiote, faite avec sérieux, comme si l'on voulait décrocher l'Oscar, finit toujours par donner vie à son sujet.

C'est pourtant vous, bien avant Tarantino, qui avez inauguré cet aspect de premier et second degré étroitement liés. L'amour du cinéma de genre, mais en même temps une certaine distance par rapport à son fonctionnement, une sorte d'intellectualisation de la pop-culture américaine. Ceci devient d'ailleurs le sujet même de votre script suivant, *Last Action Hero*.

C'est gentil de me le faire remarquer bien que je ne sois pas entièrement d'accord. La seule chose en laquelle je continue à croire fermement, c'est que lorsque vous écrivez une aventure, ça aura trop souvent l'air d'un simple épisode. Si vous voulez faire un film d'action ou d'aventure vraiment hors du commun, vous devez y inclure ce qui résume le genre, le rendre le plus complet possible. **Les Aventuriers de l'Arche Perdue** en est le plus bel exemple. Ça se donne les allures d'un simple épisode de sérial, alors qu'en réalité c'est un manifeste du film d'aventure. Chaque fois que vous prenez une image, un personnage, vous devez réfléchir à ça : «Est-ce que ça va s'intégrer dans un tout, me donner une vue d'ensemble ?» **L'Arme Fatale 4** n'est qu'un épisode de plus. Les méchants sont des Chinois, la prochaine fois ce sera la mafia russe. A aucun moment vous n'avez l'impression que cette histoire DEVAIT être racontée. Au cinéma, il est important que le public pense être témoin de ce qui est arrivé de plus important dans la vie du héros. C'est la raison pour laquelle vous choisissez de commencer l'histoire à un moment plutôt qu'un autre. Si vous devez faire une séquelle, débrouillez-vous au moins pour qu'elle apparaisse comme encore plus importante que le plus important.



■ *Slater et Danny (Austin O'Brien), un gamin à l'intérêt tout relatif selon Shane Black.* ■

■ *Jack Slater (Schwarzie), un héros de cinéma découvrant une douloureuse réalité dans* **Last Action Hero** ■

Il y a une théorie qui voudrait que *Last Action Hero* soit un pont thématique entre *Die Hard* et *Die Hard 3*, ce qui en ferait le seul, l'unique *Die Hard 2*.

Si tel est le cas, c'est du fait de John MacTiernan uniquement. Ses films tiennent sur sa seule vision. Pour moi, **Last Action Hero** demeure une mauvaise expérience, un film où j'ai dû commencer à écrire des scènes d'action avant même de construire les personnages. Nous avons reçu ce script écrit par deux gamins, Zach Penn et Adam Leff, à propos d'un gosse qui rencontrait son héros de l'écran. Bien qu'ils n'aimaient pas tant le script, les studios étaient raide dingues du concept. Je suis arrivé sur le projet avec David Arnott. Nous avons donc gardé la base mais en changeant quasiment tout le reste. Au final, je pense que nous avions fini par pondre quelque chose d'assez bon. Ça avait beau être un film de Schwarzie, c'était plutôt vif et cru. Pour le studio, le film était censé s'adresser aux mômes. Ils voulaient que tout le monde vienne le voir, les parents, les grands-parents, les marmots. C'est devenu crétin. Quand j'ai découvert le film, ils avaient fait disparaître tous les gags.

Pourtant... *«Léo le Prout a rendu son dernier gaz»*...

Oui, bon, il en reste un peu mais franchement, on l'avait blindé. Il y en avait dans tous les coins. Et puis il y a ce môme qui passe la moitié du film à sourire. A la première projection, j'étais terriblement gêné. D'habitude, j'aime au moins la moitié du film sur lequel j'ai travaillé. Sur **Last Action Hero**, ça représente tout au plus 20%.

La présentation des personnages, entre de sales appartements et des commissariats délabrés, n'est pourtant pas chose commune dans un blockbuster de l'été.

On a insisté là-dessus mais c'était déjà quelque chose que les jeunes Zach et Adam avaient décrit. Sinon, oui, il reste des choses intéressantes, notamment quand ils reviennent dans la réalité et que les repères sont brisés, que les voitures n'explosent pas quand on leur tire dessus. Arnold est un gars ouvert, et le fait qu'il joue face à lui-même, à plusieurs niveaux, me plaisait énormément. La scène dans son appartement est intéressante. On le voit devant une armoire remplie des mêmes costumes, puis il fait cette déclaration où il avoue détester sa condition de héros. Cette scène posait problème. Elle créait une troisième réalité. Elle a fini par être réduite, ainsi que

> **LE BAD-GUY** (s'adressant au héros de douze ans) : *«Je dois te prévenir, petit, que j'ai déjà tué des gens plus futés et plus jeunes que toi.»*
>
> LAST ACTION HERO

tout ce qui s'y rapportait. Tout le monde a travaillé sur ce script, cinq interventions différentes et une sixième non retenue. Voilà un bon moyen de jeter l'argent par les fenêtres. Mais il y avait un tel potentiel dans ce film, de quoi amuser, faire réfléchir, émouvoir. En définitive, c'est un film d'images et de concepts mais il n'est pas drôle, il ne vous implique pas émotionnellement. John MacTiernan est quelqu'un de brillant, et j'insiste là-dessus, je tiens à déclarer publiquement que c'est un réalisateur exceptionnel, mais j'avoue que dans ce cas, je crois que son intellectualisme avait quelque chose de déplacé. Mais la plus grosse erreur, celle sur laquelle la responsabilité de tous est engagée, c'est d'avoir essayé d'en faire un énorme succès. Avant même que l'histoire soit écrite, on entendait déjà: «200 millions. Il rapportera au moins 200 millions !». On ne planifie pas un méga-succès, on ne peut que se crever à faire un bon film et compter sur la chance. Dès le début, ils étaient tant obsédés par l'idée de plaire qu'ils ont fini par ne plaire à personne.

Vous avez souvent joué au script-doctor ?

Juste sur **Last Action Hero**, mais j'ai réalisé que je n'étais pas là pour des améliorations. Ils me voulaient pour le transformer en hit. Comme si je savais écrire un hit ! J'étais entouré de personnes me serinant de faire ceci ou cela. OK, je le faisais, mais au bout de trois mois, ça devient insupportable. Mon boulot ne consiste pas à modifier une scène toutes les dix secondes parce que quelqu'un a trouvé l'idée géniale qui en ferait un hit. Je leur ai dit : «Aucun d'entre vous ne sait ce qui fait d'un film un succès. Vous ne pouvez pas le prédire mais vous vous plaisez à le croire. Et maintenant, vous me donnez des leçons sur comment faire un hit ?! Pourquoi m'avez-vous engagé ? Si c'est vous les scénaristes, venez vous asseoir devant le clavier et écrivez !». C'était terriblement frustrant. Je ne veux plus faire ça.

Ils vous demandent. Ils vous paient très bien. Mais au final, ils vous disent ce que vous ne devez pas faire.

Je n'ai jamais compris ce qui les poussait à dépenser autant d'argent pour un script qu'ils modifient du tout au tout. Mais il faut savoir qu'un réalisateur se contrefiche de connaître le coût d'un script. S'il veut tout changer, on change. A Hollywood, c'est le réalisateur qui a la plus grosse bite et on fait ce qu'il demande. Ça ne relève plus du film, c'est de la politique. Le studio veut être bien avec lui. Pour le satisfaire, ils n'hésiteront pas à contrarier le scénariste.

Mais vous pouvez la jouer vicieux, balancer différents niveaux de lecture.

Oui, peut-être. D'autres le font mieux que moi. Regardez **Butch Cassidy et le Kid** par William Goldman. C'est meilleur que tout ce que j'ai pu faire, plus innovant. Les Steven Zallian (**La Liste de Schindler**), les Robert Towne (**Chinatown**). Ces gars sont les vrais mavericks. Je regarde ce qu'ils font comme si j'étais encore à l'école. J'ai mon style, j'ai ma voix, mais j'essaie toujours d'apprendre de ces gars. Moi, je suis invisible, je veux juste que mes scènes fonctionnent et existent. Le scénariste n'est pas une star. Si j'arrive à faire en sorte que les gens tournent la page pour voir ce qui suit, alors je suis heureux car telle est ma raison d'être.



■ *Ripper (Tom Nooman), le terrifiant vilain de* **Last Action Hero** ■

Venons-en à *Au Revoir à Jamais*, qui, à mon sens, est le film où votre style ressort le mieux. Ça a été une bonne expérience ?

Plutôt. Je n'aime pas ce que sont devenues les vingt dernières minutes mais là encore, je ne dois m'en prendre qu'à moi-même. En essayant d'en faire quelque chose d'énorme, nous avons perdu le sens du thriller. Dans l'ensemble, c'était un scénario astucieux mais il a fini en mastodonte dénué de sens dramatique. Dans la fin que j'avais écrite, la jeune fille est sur le pont, en train d'essayer de réveiller Charlie. Elle accepte cette dernière comme étant sa mère. En réponse à la brutalité que Charlie lui avait infligé plus tôt, la jeune fille se met à la brutaliser à son tour afin de la réveiller, l'obliger à se battre. Dans le film, c'est à peine effleuré et puis bing ! bom !, il y a tout qui se met à exploser aux alentours.

Vous pensez que le public est prêt à voir un gros film d'action qui ne se termine pas par un gigantesque climax ?

L'essentiel est de résoudre l'histoire. Vous n'êtes pas forcé de faire exploser un pont pour cela. Je me souviens d'une discussion avec John Carpenter où l'on se disait que, sans argent, il suffisait d'avoir une pièce toute blanche avec une table blanche, une chaise blanche, et deux personnes face-à-face. C'est ce qui se passe entre ces deux personnes qui est réel, terrifiant. Si le public est absorbé par l'antagonisme mis en place, alors vous avez votre scène. Vous pouvez aussi décider de balancer quinze millions de dollars pour faire exploser le parc Disneyland, mais vous ne ferez que faire bailler les gens, car il n'y a rien de tendu, de sexuel, de viscéral. Mon problème n'est pas l'action, c'est qu'il y en ait à un point tel que les gens se marrent. Quand Charlie saute par la fenêtre et traverse la glace, ça me va. C'est fun, ça bouge, c'est juste une péripétie. Par contre, l'accident d'auto au début est violent, surprenant, étrange. Il vous implique dans le récit. Au final grandiloquent, le public semble s'amuser mais il rit de ce qu'il voit. C'est supposé être sérieux ! Je ■ ■ ■

■ ■ ■ risque de décevoir vos lecteurs, mais ce que j'apprécie le moins dans les films d'action que je vois sont justement ces scènes d'action finales. Dans un film comme **L'Arme Fatale**, c'est ce moment crucial où les deux protagonistes sont face-à-face, se regardent dans les yeux, qui m'intéresse. Qui a parlé d'explosions ? Il y a de l'émotion, de la colère, de la rage. Voyez **L'Inspecteur Harry**, le meilleur film d'action jamais fait. Après une foultitude de séquences d'action, comment le film se termine-t-il ? Une réplique et un coup de feu. Avec une intonation dans la réplique qui est déjà le coup de feu en soi : «Do you feel lucky... punk ?!». Il jette son badge dans la rivière et s'en va. The End. Voilà ce à quoi je veux parvenir. En faisant **Dirty Harry** aujourd'hui, ils vous rajouteraient une scène de poursuite sur une montagne russe, l'inspecteur lèverait son ennemi dans les airs, le jetterait d'une tour et le mec, en hurlant, irait s'empaler quelque part.

L'héritage d'Hitchcock.

Hitchcock voulait que ses fins se déroulent dans des lieux où l'on ne devrait pas être. Les films d'Hitchcock sont des «thrillers», et les lieux étaient choisis pour leur «thrill». **French Connection** est un film d'action, avec la plus belle poursuite en voitures jamais faite. Est-ce que c'est la fin ? Non, la fin, c'est un moment purement existentiel où les protagonistes se tirent dessus dans le noir. Puis il y a **L'Exorciste**, mon film préféré. Pour tout climax, un type saute par la fenêtre. Et ça vous tétanise ! Ça vous colle à votre fauteuil ! Surtout ne nous rajoutez pas un Diable en images de synthèse qui défonce la maison avec la fille qui lui tournoie autour. Ne regardez pas les spectateurs de haut quand vous tentez de leur faire plaisir, ou ils en sortiront avec la phrase typique : «Entertainment ! No Brain Fun !».

Pour en revenir à *Au Revoir à Jamais*, le film est bourré de trouvailles surprenantes. Charlie regardant sa fille par la lunette de son fusil, les chanteurs de Noël sous la menace d'un flingue, et cet étonnant baiser entre Samuel L. Jackson et Geena Davis. Je ne trouve aucun équivalent, dans un film de major, où un baiser entre un Noir et une Blanche soit aussi peu polémique, aussi naturel et dénué de provocation. J'admire la façon avec laquelle les dialogues préparent à cet instant.

En effet, lorsque cela survient, cet état de fait n'a plus la moindre importance. Deux personnes se parlent. Point. Un jour viendra, vous discuterez avec quelqu'un dans la rue. Quelques jours plus tard, on vous demandera si cette personne était noire ou blanche et vous devrez vous concentrer pour vous en souvenir. C'est en tout cas ce que je crois et ça représente beaucoup de savoir que des millions de personnes vont voir et ressentir la même chose. Jusqu'à cette scène de baiser, le film pourrait tendre vers du Hitchcock. Après cela, c'est du Joel Silver.

Quel genre de relations avez-vous avec Silver ?

(rires) Joel est hilarant. J'adore passer du temps avec lui. C'est un type qui rend les choses épicées. Il peut être extrêmement vulgaire, en colère et soudain absolument charmant. Il est honnête et conscient d'être un manipulateur. En sa compagnie, vous n'avez pas le temps de vous ennuyer. A l'époque où il nous embarquait dans sa limousine pour aller voir des films, c'était un véritable rollercoaster. Et bien que je puisse être en colère après lui autant qu'il puisse l'être après moi, je dois reconnaître que je me suis vraiment bien marré en sa compagnie. Beaucoup des personnes qui l'ont interviewé n'ont pas aimé sa manière d'être, ont déformé ses propos. Quand vous êtes sur le devant de la scène, tout



■ *Charlie Baltimore (Geena Davis) : le charme d'**Au Revoir à Jamais*** ■

LE MARI : *«Alice, je t'en prie. Ton chien Alice ! Lui et mon appétit sont incompatibles.»* - LA FEMME : *«Qu'est-ce qu'il t'a fait le chien ?»* - [illegible] : *«Très simple. Cela fait trois heures qu'il se lèche le cul. Reconnais qu'une heure lui suffirait amplement. Et je pense que quelle que soit la chose qu'il essaie de déloger, celle-ci est soit partie pour de bon, soit destinée à rester !»*

AU REVOIR À JAMAIS

le monde est persuadé de savoir ce que vous voulez, ce que vous cherchez à faire. «Oh vous êtes un de ces adorateurs du gros cinéma d'action» - «Non» - «Mais pourtant vous avez écrit ce truc» - «C'était une erreur». On continue à me féliciter pour le script de **L'Arme Fatale 3** que je n'ai pas écrit. Je déteste **L'Arme Fatale 3**.

Tout cela doit vous inciter à faire des choses plus personnelles, non ?

Oui. Je finis un projet pour l'American Film Institute, une sorte d'exercice qui ne sortira pas en salles, mais qui fera le tour des festivals. Sinon, je tente de terminer un script que j'irai présenter au réalisateur-producteur James L. Brooks, qui est pour moi une sorte de mentor. J'ai tenu un petit rôle pour lui dans **Pour le Meilleur et pour le Pire**. Il m'importe de réaliser un film afin d'avoir l'expérience d'un vrai contrôle créatif. J'essaierai de tenir le budget sous la barre des dix millions de dollars. A ce tarif, vous pouvez taper dans le bizarre, l'inattendu, sans qu'on vienne mettre son nez dans vos affaires. James est au courant et l'idée lui plaît. Il attend de voir le script. Je travaille dessus, c'est très dur. Ce n'est pas un film d'action. Il s'agit de deux enfants grandissant dans le Mid-West qui ont des tas de notions sur ce qu'ils seront adultes. Le film les suit dans leur existence et décrit ce que la vie leur apporte, les obligeant à se remémorer leurs rêves d'enfance afin de mieux tenir le coup face aux déceptions qu'ils affrontent. C'est un film sur la déception, la désillusion, la foi, toutes ces choses.

Ça fait deux fois qu'on me parle d'un projet sur ce thème en interview

C'est un thème universel. J'arrive à l'âge où ces questions se posent inévitablement. Enfant, je me voyais tellement «so much», je pensais à ce monde vaste des adultes où tout est possible. Et je réalise ce qu'il en est réellement. Je fais des allers-retours constants entre mes rêves passés et mon état présent. Le script est le témoin direct de ces états d'âme, de ces combats.

De quels réalisateurs vous sentez-vous proche ?

Richard Donner. Il a quelque chose de direct dans sa manière de placer l'action. Je n'apprécie pas trop qu'on cherche à distraire le spectateur avec la caméra. J'aime les choses expérimentales, faites d'une manière plus discrète, un peu comme chez les frères Coen. Si je devais ne choisir qu'un cinéaste avec lequel je rêve de pouvoir m'identifier, ce serait sans aucun doute William Friedkin. Je passe ma journée devant **Le Convoi de la Peur**, **L'Exorciste**, **French Connection**. Et j'essaie de comprendre.



■ Propos recueillis et traduits par **Rafik DJOUMI** ■



■ *Charlie et Mitch Henessey (Samuel L. Jackson) : un duo drôle, touchant et explosif* ■



■ ***Au Revoir à Jamais* : quand** *Shane Black accommode le film d'action à la sauce féminine...* ■

Incroyable mais vrai ! Une saga réaliste dans l'univers carcéral produite par la TV américaine !

■ *Ryan O'Reilly (Dean Winters), un dur de dur, l'un des grands prédateurs du pénitencier* ■



Dès le 9 décembre, tous les mercredis à 22 h 15, la chaîne câblée Série Club programme en version originale une série unique dans les annales. La première saga carcérale de l'histoire de la télévision américaine. Une série qui n'obéit à aucun des codes en vigueur, qui démolit les tabous et montre la réalité pénitentiaire telle qu'elle est. Sans manichéisme. Une série à l'initiative du cinéaste Barry Levinson et de Tony Fontana, les créateurs de Homicide...

Malgré les apparences, *Oz* n'a rien d'un conte de fée, d'une adaptation des romans de L. Frank Baum. Pourquoi ce titre alors ? Pour brocarder la zone expérimentale du pénitencier d'Osawald, Emerald City qui, comme la cité imaginaire d'émeraude au-delà de l'arc-en-ciel, possède des murs de verre. De ces murs qui ne dissimulent rien de l'intimité des prisonniers, qui donnent à ce pénitencier à l'intérieur d'un autre pénitencier des allures d'aquarium. Et les détenus de ressembler à des poissons pris dans la nasse. Pourquoi Oz dans un pays dont le système carcéral compte parmi les plus durs du monde ? Parce qu'un fonctionnaire, le psychologue Tim McManus, veut à tout prix ré-insérer les pires criminels du continent nord-américain. Chacun est plus ou moins forcé d'intégrer l'une des communautés de Oz. Il y a les Latinos, les Mafieux d'origine sicilienne, les Blacks et parmi eux les intégristes musulmans, les aryens, quelques Irlandais volages... Une cohabitation proche de la poudrière. McManus les trie sur le volet, pioche ses pensionnaires dans la partie «classique» d'Emerald City dont le directeur, Leo Glynn, appartient à la vieille école. A Oz, les matons se promènent au milieu des taulards. A Oz, les visites conjugales sont permises après examen du dossier. A Oz, toutes les expériences sont tentées. Mais Oz n'a rien d'un paradis, d'une prison trois étoiles. Ici, les mentalités de tous évoluent nettement moins vite que les initiatives prises dans un but humanitaire.

Ses personnages, détenus comme surveillants, *Oz* les aborde avec la même équité, le même sens des valeurs. «*Le pire des prisonniers peut manifester des émotions humaines et le comportement des gardiens peut déraper vers la violence gratuite*» explique Tony Fontana, l'initiateur principal d'*Oz*. Scénariste solo des deux premières saisons, Fontana compte parmi les hommes de télévision les plus créatifs des Etats-Unis. Avant *Oz*, il le démontre à travers deux autres séries couvertes de lauriers, l'inédite ***St Elsewhere*** (***Urgences*** et ***Chicago Hope*** avant la lettre), et le policier ***Homicide*** qui atteint actuellement sa sixième saison. Deux fictions de la même teneur qu'*Oz* : une réalité perçue sans concession, sans l'adoucissant tant utilisé par la télé. «*Je nourrissais depuis longtemps déjà ce projet. Je voulais placer des gens ordinaires dans des situations extraordinaires. Les prisonniers d'Emerald City sont des gens comme nous, et rencontrent d'ailleurs les mêmes problèmes : vieillissement, maladie, sexualité, racisme, violence*».

Et Tony Fontana de souligner que le pénitencier de verre ne constitue qu'un microcosme des vicissitudes d'une société américaine pluriethnique et férocement inégalitaire. A raison de huit fois 52 minutes au compteur de la première saison, cela saute aux yeux. Grâce notamment à de prodigieux comédiens. Pratiquement tous puisés dans le vivier d'***Homicide***. Pratiquement tous inconnus, à l'exception du boss de la prison Ernie Hudson (andouille de **SOS Fantômes** et flic de **The Crow**). Pas de stars au générique, donc. Seulement des interprètes dévoués qui rentrent intimement dans la peau de leur personnage. Des personnages que Tony Fontana met en avant ou garde en réserve selon les épisodes. Des personnages qu'il renouvelle même au cours de la première saison. La troisième est actuellement en tournage dans un ancien entrepôt de Manhattan aménagé en intérieur de pénitencier. Aucun doute que d'autres suivront. Car Tony Fontana, malgré les restrictions imposées par le cadre, affirme qu'il pourrait en écrire un millier.


■ *Sœur Peter Marie (Rita Moreno), une religieuse anti-conformiste et douée d'humour* ■

GUIDE DES ÉPISODES, PREMIÈRE SAISON

1 - ROUTINE CARCÉRALE (The Routine)

Bienvenue à Oz, authentique prison dans la prison. Prison de verre dans une prison de béton dont Tim McManus est le Dr. Mabuse mâtiné d'un réformateur façon Brubaker. Bienvenue à Tobias Beecher, avocat incarcéré pour avoir tué une gamine alors qu'il conduisait ivre mort. Le grand patron local de la Confrérie Aryenne, Vern Schillinger, le soustrait à l'emprise du Black Adebisi. Il en fait sa chose, sa propriété exclusive. La preuve : Schillinger tatoue une croix gammée sur les fesses de Beecher. Bienvenue à Kareem Saïd, prêcheur musulman, «*prisonnier politique*» selon ses propres dires. Bienvenue à Ryan O'Reilly, fripouille d'origine irlandaise. A Oz, il renoue avec Dino Ortolani, le mafioso qui l'a laissé pour mort. Un cas cet Ortolani. Ingérable, même pour le parrain Nino Schibetta. Il cogne dur, s'attendrit un temps sur un malade du sida au stade terminal dont il a la charge à l'infirmerie. Mais O'Reilly est du genre rancunier. Du genre à commanditer un assassinat, celui d'un locataire du mitard. A Oz, Beecher, Kareem Saïd et les autres débarquent au moment où les autorités décrètent l'interdiction de fumer. Ce qui déclenche une émeute au réfectoire. «*A Oz, la vie est dure pour les durs*» avertit d'emblée Augustus Hill, le philosophe-guide de cet enfer. Un détenu parmi les autres, cloué dans un fauteuil roulant, ténor du pamphlet incendiaire. «*Le système pénal, c'est le système pénis*» raille-t-il. Arguments à l'appui...

La réalisatrice de la comédie **I Like it like that**, Darnell Martin, ouvre **Oz** et donne le ton. Un ton qui tranche avec tout ce que la télévision américaine avait jusqu'alors généré. Un ton sec comme un coup de trique, imposé par des séquences rapides, une violence prête à jaillir à chaque instant. Comme la vapeur comprimée sous le couvercle d'une cocotte-minute sous pression. D'où un climat d'incertitude, de soudaines flambées de brutalité que le plan d'avant ne laissait pas supposer. Ce qui n'empêche pas un certain humour dans les dialogues. Lorsque, par exemple, le Don Corleone du secteur, Schibetta, dit du serial-killer cannibale Groves : «*De mon temps, on les tuait pour le business. On les bouffait pas*». Dans **Oz**, le crime se cuisine à toutes les sauces.

2 - VISITE CONJUGALE (Conjugal Visits & Otherwise)

Le big boss d'Emerald City, Leo Glynn, met son enquêteur à l'œuvre pour coincer l'assassin de Dino Ortolani. Ce meurtrier, Schibetta le recherche lui aussi. Lorsqu'il le trouve, il demande à ses hommes de lui ■ ■ ■



■ ■ ■ concocter une fin atroce. Mais la victime n'est qu'un bouc-émissaire désigné par O'Reilly et Jefferson Keane pour protéger le vrai coupable. Beecher obtient quelques heures de visite conjugale sur les conseils de la «matonne» Anne Whittlesey. Un échantillon d'existence arraché au passé autant qu'une épreuve. Jefferson Keane veut, lui aussi, goûter au bonheur conjugal. Il lui faut pour ça se marier. Ce que refuse Leo Glynn en dépit du plaidoyer de Tim McManus. Cette autorisation, Kareem Saïd la marchande. Une faveur contre une autre. Emu, Schillinger parle de ses deux fils qui l'idolâtrent, car papa facho a été jusqu'au bout de ses idéaux. O'Reilly manœuvre intelligemment. Le gouverneur Delvin encourage l'Etat à voter une coupe de trois millions dans le budget pénitentiaire. Ce qui entraînera la suppression des visites conjugales. Psychologue d'Emerald City, Sœur Peter Marie reçoit, à peine l'annonce achevée, une avalanche de demandes galantes.

Visite Conjugale enfonce le clou : *Oz* est bien une série d'exception. A l'instar d'***Urgences***, ***X-Files***, ***Friends***, ***Homicide***, ***Ally McBeal*** et d'une demi-douzaine d'autres, elle contribue à redorer le blason d'un media salement oxydé par le politiquement correct et la standardisation à outrance. La réalisation de cet épisode incombe à l'Allemand Uli Edel dont les grandes réussites (**Moi, Christiane F.** et **Dernière Sortie pour Brooklyn**) ne versent pas dans les concessions commerciales. Idem pour ce **Visite Conjugale**, segment puissant et impitoyable d'une saga pénitentiaire qui ne l'est pas moins.

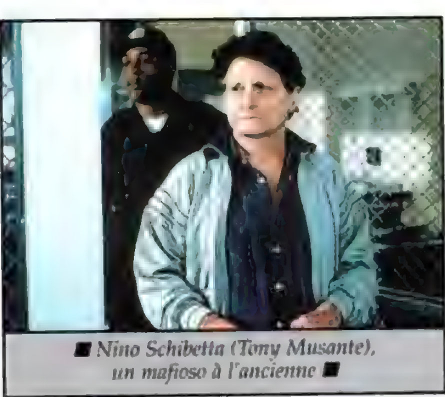
3 - IN EXCELSIS DEO (God's Chillin)

Trois meurtres en trois semaines, ça fait beaucoup, même pour Emerald City. Echaudé, le Gouverneur James Delvin menace de faire intervenir le FBI. Ce qu'il fera finalement, non sans avoir fait valoir ses droits au terme d'une pompeuse métaphore sur la hiérarchie des Dieux de l'Olympe. Lui serait Zeus, les autres des divinités subalternes. Pendant ce temps, la fièvre monte entre les murs du pénitencier de verre. Surtout que la bite du dernier macchabée en date est découverte dans une boîte ! Arrive un nouveau détenu, un gamin de seize ans condamné à vingt ans de trou. Le serial-killer Groves passe à la confesse : il note que la libation du sang du Christ colle avec ses propres préceptes philosophiques. Ryan O'Reilly demande à Tobias Beecher d'examiner son cas dans le but de le faire sortir. Le même Tobias Beecher commence à marquer des velléités d'indépendance vis-à-vis de son «protecteur», lequel le somme de lui lécher les pompes. De plus en plus mal dans sa peau, surpris en train de se masturber au téléphone, le coriace Jefferson Keane se convertit à l'Islam. Rebaptisé Tizi Ouzou, il tombe dans un piège tendu par un surveillant aux petits soins d'O'Reilly. Ce qui le pousse au meurtre d'un autre taulard latino dans l'axe d'une caméra vidéo...

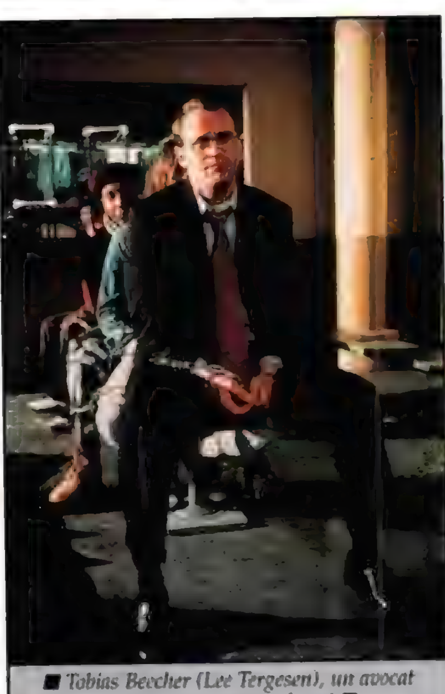
Dans ce troisième opus, l'un des meilleurs, la série met la pédale douce sur les provocations systématiques, sur les agressions visuelles. Signe de maturité. Ce qui ne lui enlève rien, au contraire. Son réalisateur, Jean de Segonzac, est un collaborateur de longue date de Barry Levinson dont il est chef opérateur sur la série ***Homicide***, puis sur de nombreux épisodes d'***Oz***. Dans **In Excelsis Deo**, le téléaste surdoué se concentre sur les rapports des détenus avec la religion. Dans leur argot, Dieu devient «*le grand farceur*», «*un putain de dur qui tient le monde par les couil les*». Les voix sacrées d'une chorale religieuse se font entendre lorsqu'un prisonnier latino, Miguel Alvarez, assiste à la venue au monde de son bébé. Une naissance trait d'union entre deux épisodes.

4 - PEINE CAPITALE (Capital P.)

La nouvelle tombe : Jefferson Keane est condamné à mort par injection. Ce qu'il accepte sans broncher, conscient que son exécution stoppera l'engrenage de la vengeance et des représailles. Criant à l'injustice, Tobias Beecher s'acharne à le sauver en prouvant qu'il s'agit d'un coup monté. Mission aussi impossible que dangereuse. Sœur Peter Marie ne peut cautionner la sentence et se joint aux manifestants groupés devant les portes du pénitencier. Leo Glynn doit la suspendre de ses fonctions. Provisoirement du moins. Dans le couloir de la mort, Jefferson Keane sauve sa sœur gravement malade en lui faisant don d'un rein. Un sacrifice dérisoire dans ces circonstances. Anéanti, Alvarez se raccroche tant qu'il peut à la religion pour accepter la perte inéluctable de son bébé sous respiration artificielle. Il se mutile. Déçu que sa petite amie, le Dr. Gloria Nathan, assiste à l'exécution de Keane pour «raisons professionnelles», Tim McManus épanche son ressentiment dans les bras de la surveillante Diane Whittlesey, une esseulée. Voisin de Keane dans le Couloir de la Mort, Richard l'Italien avoue pas moins de 39 assassinats à l'aube de passer de vie à trépas, espérant ainsi reporter de plusieurs années son départ pour l'au-delà.



■ *Nino Schibetta (Tony Musante), un mafioso à l'ancienne* ■



■ *Tobias Beecher (Lee Tergesen), un avocat arracé à son univers feutré* ■



■ *Dans **Plan B**, le meurtre d'un gardien entraîne une répression ultra-brutale* ■

Avec pour vedette invitée Eric Roberts dans le rôle, à la fois sarcastique et pathétique, de Richard l'Italien, **Peine Capitale** est l'épisode le plus intimiste de la première saison. Mis en images par Darnell Martin, il cause résignation, rédemption et sacrifice. Non sans humour. Essentiellement via le clip noir & blanc de l'exécution manquée, sur la chaise électrique, du vétéran des prisonniers d'Emerald City. Sauvé par une providentielle panne d'électricité. Ironiquement, le miraculé sous-entend qu'il pourrait l'avoir déclenchée. La peine de mort, Augustus Hill la stigmatise en une déclaration juste et lapidaire : «*Le gouvernement a le droit suprême. Celui de nous tuer*». Une petite phrase qui en dit fort long.

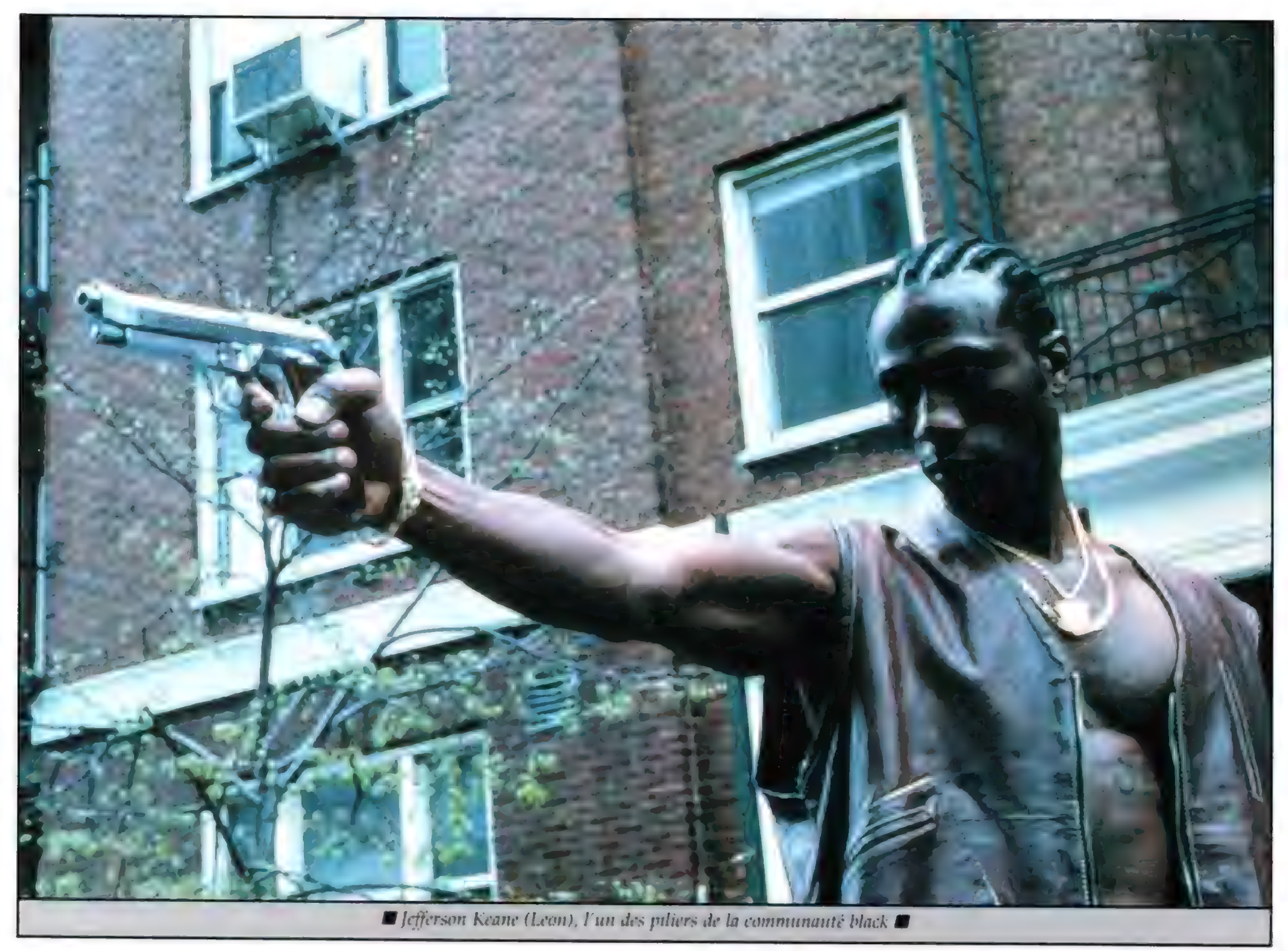
5 - VIVRE SAINEMENT (Straight Life)

Les «nichons», drogue dans l'argot des taulards, font des ravages à Emerald City. Au point que l'administration pénitentiaire s'en émeut. Au point qu'un flic infiltre les prisonniers. Il est retrouvé «suicidé», pendu. Impossible d'endiguer le trafic car l'imagination des trafiquants échappe à tous les contrôles. Nico Schibetta transmet notamment la dope dans des chaussettes Versace, Groves s'intéresse à la philatélie parce que les timbres lui permettent de lécher du LSD liquide. Tel autre trimballe plus banalement la came par voie intestinale, après l'avoir soustraite aux couches de son bébé... Beecher sombre un peu plus tous les jours dans l'héroïne, approvisionné qu'il est par O'Reilly. O'Reilly qui collabore avec Schibetta afin de coincer son propre passeur, le maton Michael Healy, une enflure de toute manière. De son côté la gardienne Diane Whittlesey accepte la proposition de Scott Ross, un détenu qu'elle connaissait vaguement à l'extérieur : introduire quotidiennement une cartouche de paquets de cigarettes dans la forteresse.

Autant **In Excelsis Deo** et **Peine Capitale** sont des épisodes «religieux», autant **Vivre Sainement** s'oriente défonce. Trip que la mise en scène de Leslie Libman et Larry Williams (mari et femme, réalisateurs d'un très réputé téléfilm *HBO* sur l'attentat du World Trade Center) saisit à grand renforts d'effets sonores et visuels comme lorsque Augustus Hill prêche depuis des environnements psychédéliques. «*Ecoute Amérique. Tu ne te débarrasseras jamais de la drogue sans soigner la souffrance*» épingle-t-il. Une parenthèse dans une intrigue ultra-dense, touffue, diantrement efficace. *Oz* est une série qui «meuble» chaque instant, qui consacre du temps à chacun de ses protagonistes. A ce titre, la présence de Diane Whittlessey (divine Edie Falco) se fait toujours plus poignante. Toujours plus adaptée à la réalité pénitentiaire de l'autre côté de la barrière. Dans le camp des garde-chiournes.

6 - À TA SANTÉ (To your Health)

Le problème du troisième âge se pose d'autant plus sérieusement à Emerald City que le vétéran Rob Rebadow échoue à l'infirmerie à la suite d'une agression. A la suite du vol d'un colis postal par le plus jeune détenu du pénitencier. Quelques jours plus tard, Rebadow essaie de s'évader. Une tentative misérable qui se solde par un retour à la case départ. Souffrant d'hypertension à la suite d'un infarctus, Kareem Saïd flirte avec la Grande Faucheuse. Mais ce n'est pas son compagnon de cellule, le nouvel arrivant Husseini, qui va tirer la sonnette d'alarme : il l'abandonne à son sort, sûr qu'Allah l'a ainsi voulu. Ce qui, aussi, arrange ses affaires. Des ennuis de santé, mentale cette fois, pour Ricardo Alvarez frappé par la maladie d'Alzheimer. La sénilité totale en somme. Les problèmes de Schibetta se situent au niveau du ventre. Et pour cause : il a avalé du verre pilé mélangé à ses aliments par O'Reilly et Adebisi, soudain ligués contre son étouffante autorité de vieux parrain. Le serial-killer Groves morfle à cause d'une carie. Mais le dentiste, sachant que le patient a dévoré ses parents, hésite à lui mettre le moindre doigt dans la bouche. Quant à Schillinger, il pourrait perdre un œil. Entiè-



■ *Jefferson Keane (Leon), l'un des piliers de la communauté black* ■

rement de sa faute : il n'aurait pas dû pousser Heecher à bout en l'obligeant à porter le t-shirt préféré des hommes du Ku Klux Klan. Shooté à mort, Heecher voit rouge. Il jette une chaise dans la baie vitrée de la cellule qu'il partage avec le néo-nazi. Un excès de violence qu'explique une enfilade d'épreuves : la confrontation au parloir avec la mère de sa victime, le fait de s'être travesti en femme pour pousser la chansonnette au Oz Variety Show. Plus qu'un homme de son gabarit ne peut subir. Augustus Hill ne résiste pas longtemps à la tentation d'une bonne défonce. Deux ans d'abstinence menacée. La faute à Jackson Vahue, vaniteuse superstar du basket fraîchement envoyée à Oz. Douze ans pour viol...

Cet épisode aborde les problèmes de santé en milieu carcéral et, plus épineux encore, le troisième âge. Ce qui pousse Sœur Peter Marie à accuser la société américaine de murmurer à l'oreille de ses vieillards «dépêchez-vous de mourir». Alan Taylor (l'excellente comédie policière **Les Amateurs**) relaie le pamphlet par une mise en images percutante, tranchant net avec le ton plus pondéré, plus posé d'épisodes comme **In Excelsis Deo**. Un traitement adapté. Dans le rôle de Ricardo Alvarez se distingue, méconnaissable, Tomas Milian, longtemps vedette du western et du polar italien et depuis une quinzaine d'années très opérationnel à Hollywood (**J.F.K., Havana, Nails**).

7 - PLAN B

Mauvais plan pour Huseni Mershah qui se voit bien à la tête d'une guerre sainte à Emerald City : Kareem Saïd survit à son infarctus. Condamné à l'isolement, ignoré et méprisé par ses anciens frères, Huseni est transféré. Puis «suicidé». McManus et Gynn établissent une nouvelle règle : l'interdiction de marquer de manière ostensible une appartenance religieuse au sein de la prison. Kareem Saïd calme le jeu. Les prisonniers endurent une discipline de plus en plus sévère. Une fouille dans les règles, puis un passage à tabac collectif. La conséquence d'une initiative malheureuse de Groves. Groves se met en tête de tuer Gynn. Il échoue, mais bute tout de même le gardien Smith. Condamné à mort, le détenu cannibale choisit, entre plusieurs possibilités de mourir, le peloton d'exécution. Du jamais vu depuis 1872. Dans le couloir de la mort, il reçoit la visite de la mère de sa victime. Une vraie sainte. A force d'ingurgiter du verre pilé, Schibetta connaît de sérieux ennuis de santé. Il saigne de partout. Un jeune prodige du violoncelle se fait la main deux heures par jour au réfectoire. Ce qui plaît à Augustus Hill et déplaît à Vahue qui met son instrument en pièces. Beecher sort du mitard, Schillinger de l'hôpital. Borgne. Le premier, totalement transformé, achève le travail. A son ancien tortionnaire, il réserve une punition d'une bestialité qui laisse O'Reilly et les autres pantois Un fauve est né.

Un épisode impressionnant. Le plus dur de la première saison. Celui dont les dernières images secouent par leur violence et leur audace graphique. Limite traumatisant. Darnell Martin s'affirme comme une réalisatrice totalement en phase avec la série, apte à traiter des thèmes les plus délicats sans détourner le regard de la caméra. Il y a beaucoup à attendre d'elle, tant à la télévision qu'au cinéma. Plus encore que dans les autres épisodes, le monde carcéral apparaît comme une arène où, seule la raison du plus fort (du plus salaud, du plus cruel) l'emporte. Un impitoyable réquisitoire.

8 - PARTIE DE DAMES (A GAME OF CHECKERS)

A l'image de Beecher, Schillinger se métamorphose. Dans l'autre sens. Le bourreau nazi se confie à l'Aumônier et à McManus, parle de ses gamins, de sa haine de la drogue. Il renonce à faire payer à Beecher le prix d'un de ses yeux. Ce qui lui vaut le mépris distant des autres détenus. Beecher, quant à lui, le provoque. Et en reste là. McManus découvre la contrebande de cigarettes qu'organise Scott Ross avec la complicité de Diane Whittlesey. A la suite d'une banale dispute entre deux prisonniers jouant aux dames, la mutinerie latente éclate. Tabassage en règle des gardiens. Whittlesey échappe au viol, deux matons sont sérieusement blessés, le père Mukada rossé comme les autres... Armé d'un flingue, Kareem Saïd semble prendre le contrôle de la révolte, mais doit composer avec O'Reilly, Ross, Alvarez, et Adebisi, le maillon faible de la chaîne, défoncé à en perdre le sens des réalités. Schillinger, conscient de l'impasse, s'efface. Beecher pète les plombs. Contre l'avis de Leo Glynn, le gouverneur Delvin refuse de négocier. Il n'a en tête que de mater les «animaux», histoire de se racheter une conduite auprès des électeurs, au lendemain de sa mise en examen pour corruption. McManus joue les médiateurs, échange sa personne contre deux otages. A Kareem Saïd, il raconte un souvenir d'enfance. A la veille de son dixième anniversaire, il a été témoin de la révolte d'Attica et de l'absurdité criminelle de l'assaut contre le pénitencier : 9 gardiens et 34 prisonniers tués. Saïd refuse d'abdiquer. Pour lui, cette mutinerie est synonyme de soulèvement social des opprimés contre les nantis...

La première saison s'achève en beauté. Façon de parler car Jean de Segonzac filme la révolte des détenus avec une bouleversante puissance. Sans chichi mélodramatique. Sans complaisance non plus. Comme s'il s'agissait d'un documentaire, décrivant la violence des prisonniers comme celle, encore plus stupide, des forces de l'ordre. Exaltés par la situation, deux membres de la Garde Nationale menottent le violoncelliste inerte, gravement blessé au ventre. Une des images les plus fortes de **Partie de Dames**, épisode qui se clôt sur des points de suspension. La suggestion laisse supposer que Delvin fera payer aux mutins le prix fort. Par une terrible répression.

■ Cyrille GIRAUD ■

Les indiscrétions de CHOUMCHOUM

John Choumchoum Jr. est tombé dans une poubelle quand il était petit. Depuis, il ne fait rien qu'à les fouiller. Gare !

■ *«Je me vois comme le Mohammed Ali du monde cinématographique»* annonce le réalisateur Tony Kaye, qui vient d'engager des poursuites contre *New Line*. La firme lui a en effet retiré le contrôle de son premier film, **American History X**, considérant qu'une année pour délivrer un final cut, ça faisait long. Un chef-d'œuvre, à n'en pas douter, car déjà avant de réaliser quoi que ce soit, en 1983, Kaye avait fait publier dans un journal la citation suivante : *«Tony Kaye est le réalisateur anglais le plus important depuis Alfred Hitchcock»*.
Aujourd'hui, pour contrer *New Line*, il fait publier dans *Variety* et *Hollywood Reporter* un comparatif de son génie avec John Lennon ou Edmund Burke, et mène ses négociations juridiques entouré d'un prêtre, d'un rabbin et d'un moine tibétain. A la presse qui lui demande de s'expliquer sur ces rumeurs de mégalomanie, il cloue le bec en annonçant : *«Minute après minute, je me considère comme le plus grand réalisateur vivant, meilleur que Stanley Kubrick»*. On attend donc de voir ce premier choc artistique, dont il n'aura même pas assuré le montage.

■ Pour préparer la sortie de **Star Wars episode 1 : The Phantom Menace**, George Lucas s'est aussi pris pour Kubrick. A l'instar du réalisateur de **2001**, il a envoyé ses techniciens visiter tout le parc de salles afin de sélectionner les plus performantes. La *Fox* négociait déjà le tirage des cinq à six mille copies quand Lucas est venu leur montrer fièrement sa liste de 250 salles, les seules à même de pouvoir diffuser son chef-d'œuvre dans les meilleures conditions ! Les pontes de la *Fox* ont d'abord songé à lui payer un séjour dans un institut psychiatrique agréé THX, mais ils se sont finalement résolu à négocier. On atteint pour le moment (difficilement) les 2.000 salles. Il fallait s'en douter. Le message anti-impérialiste de **Star Wars** avait déjà quelque chose d'étrange. Maintenant, Lucas veut créer les files d'attente les plus longues du monde. Pas de doute, c'est bien lui le dernier agent soviétique en activité !



■ *George Lucas travaille déjà sur les Mako-moulages de l'épisode 2 !* ■



■ Dans la catégorie «Racisme À Temps Partiel», le marketing de la RATP a pondu pour l'ouverture de la ligne 14 une campagne de pub un chouïa stéréotypée (oh, si peu). Cette nouvelle ligne relie le centre de la capitale avec le [illegible], autrement dit le Chinatown parisien. D'où cette [illegible] démente qui [illegible] la [illegible] asiatique en lui balançant, même pas à [illegible] : «Vous, les Chinois, vous vous ressemblez [illegible] nombre et vous faites tous du kung-fu». Bravo [illegible] ! Une autre affiche, plus insidieuse celle-là, montrait les jambes de Godzilla qui enjambaient la Seine. Les plus perspicaces auront noté que le quartier qui [illegible] la jambe droite de la bestiole n'est autre que celui [illegible] des hommes d'affaires japonais. [illegible], il faut reconnaître aussi aux publicitaires une bonne connaissance de la ville.

■ Jean-Claude Van Damme vient de gagner le procès qui l'opposait à l'artiste martial Frank Dux. Ce dernier lui réclamait 1,5 millions de dollars pour lui avoir piqué l'idée (géniale !) du script du **Grand Tournoi**. Un postulat aussi révolutionnaire se doit en effet d'être payé à son bon prix, et quels que soient les torts des parties en présence, cela méritait des explications. On est juste un tantinet déçu que le règlement de compte ne se soit pas déroulé dans une arène grillagée.

■ On a taillé un sale costard à la pauvre Drew Barrymore, en la faisant passer d'abord pour une délinquante, puis pour une fofolle cumulant les gaffes. Pourtant la jeune fille sait apprécier les choses simples. En montant dans la range-rover qui devait la mener sur le plateau de son nouveau film **Never Been Kissed**, elle prit le temps d'admirer la beauté du cuir, la tenue du véhicule, et même de s'émerveiller devant la ressemblance étonnante de son chauffeur avec le mari d'Oprah Winfrey. C'était bien lui, et Mr Winfrey demanda poliment à la jeune femme de descendre de sa voiture, ce qu'elle fit en s'excusant. N'est-elle point charmante ?

■ Sean Penn tournait dans le nouveau film de Woody Allen et faisait savoir qu'il n'appréciait que très moyennement les méthodes du cinéaste. Puis, sans prévenir, il disparut un beau jour pour ne plus revenir. Les producteurs firent alors savoir que si la vedette ne revenait pas sur le plateau, le tournage s'arrêterait et Sean Penn devrait rembourser l'intégralité du budget du film inachevé. Pour gagner du temps, l'agent de la star ne trouva rien d'autre que d'envoyer un mot d'excuse à la production qui expliquait que son protégé était malade. On espère qu'un gentil camarade lui fera rattraper les cours qu'il a manqués. Pauvre petit !

■ On trouvait étonnant qu'à 25 ans, Michael J. Fox puisse interpréter des adolescents aussi convaincants. Tout le monde était bien d'accord, ce type ne faisait pas son âge. Vraiment pas, assurément, puisqu'à 37 ans, la vedette de la série télé ***Spin City*** vient d'annoncer que depuis sept ans, elle est atteinte de la maladie de Parkinson. Rappelons que ce mal, terriblement douloureux, atteint généralement les personnes âgées. Y'a pas de quoi rigoler, mais comme je suis un être sans coeur, je recommande à Michael de se méfier d'un autre mal terrible, la mort subite du nouveau-né.

■ Cela fera bientôt treize ans que les première pages d'*Impact* vous annoncent tous les deux mois et vaillamment les films à venir. Pourtant, certains projets excitants tardent à se concrétiser, témoin ces quelques news :

- *«Waouh ! Le nouveau film de Roland Joffé est un super film d'action se déroulant dans la jungle. Son titre :* ***The Mission****». Impact n°2*
- *«George Miller (celui de* ***Mad Max****) vient de finir* ***L'Histoire Sans Fin n°2****». Impact n°29.*
- *«Distribution princière pour le prochain Ron Howard,* ***Backdraft****... l'histoire de deux frères de combat». Impact n°29*
- *«Après le tonitruant* ***Silverado****, Lawrence Kasdan revient au western avec* ***Grand Canyon****». Impact n°32*
- *«Après* ***Le Festin Nu****, David Cronenberg s'attelle à un projet plus primesautier, plus rigolo,* ***Mr Butterfly****, adaptation d'un classique de la comédie souvent présenté à Broadway». Impact n°36*
- *«Dans* ***The Negociator****, Samuel Jackson est inculpé de meurtre par Sabian (Kevin Spacey). Désespéré, il prend un bus en otage pour se rendre compte qu'un de ses passagers n'est autre que Sabian». Impact n°73*

Le lecteur qui trouvera la plus belle perle dans les anciens numéros gagnera le droit de nettoyer la vitrine de la rédaction, qui en a bien besoin.

Voilà, c'est fini Madame, vous pouvez rendre *Impact* à votre fiston.

■ **John CHOUMCHOUM Jr** ■

OUVREZ-LA !

sexe... ou religion ?

Super, mon cinéaste préféré sort un nouveau film et *Impact*, l'une de mes revues préférées (l'autre étant ma bible, *Mad Movies*), en parle. Alors moi, j'achète le numéro en question avec Nicolas Cage et Zorro en couv' et ayant avisé l'article sur **Snake Eyes**, je me jette dessus. Ouille ! Mille fois ouille ! J'ai tellement eu de mal à me relever que j'ai cru que j'allais y rester. On croirait un étudiant en philo qui a trop lu Freud, un de ces frustrés qui voient du cul partout. Bah alors, Vincent, qu'est-ce qui t'a pris ? Même si dans le fond certaines scènes cautionnent ton interprétation (la vue subjective de la rousse par Sinise, la scène finale), ce n'est que ton interprétation et tu ne peux l'imposer.
Snake Eyes est le film d'un De Palma à son apogée, l'osmose parfaite entre **Blow Out** et **Body Double** : une maîtrise insensée de la caméra, un jeu d'acteur extraordinaire (Cage transperce l'écran de part en part, Sinise joue tout en finesse et en retenue). Certes, le scénario est un brin décevant mais le film en lui-même est époustouflant de par son introduction et dans ses thèmes (voyeurisme et manipulation).
Snake Eyes est le **Blow Out** des années 90, l'un parlant de manipulation par l'image et l'autre par le son. De Palma est bien vivant. Alors que certains l'avaient enterré après **Mission : Impossible** (où, c'est vrai, il est inexistant), le réalisateur renaît de ses cendres tel le Phoenix (et Cage dans le film) pour nous sortir un film magistral. Il est vrai que tout De Palma est sujet aux interprétations. Alors puisque tu tiens tant à l'interpréter, fais-le sous un angle religieux : et si De Palma était Dieu et nous observait de son petit nuage ?

Geoffroy Lagrange

*Bon, si je comprends bien, tu veux que j'interprète **Snake Eyes** sous un angle religieux, alléluia, mais surtout pas sexuel, ouh la la ! Dis, qui est le frustré ? Réduire De Palma aux mouvements de caméra et à la seule thématique de la manipulation (ou du double), c'est paraphraser platement le cinéma qu'il s'applique à faire depuis 1974 et **Phantom of the Paradise**, tu sais, le film avec des écrans de contrôle partout, des meurtres en direct, des scènes de voyeurisme et plein de manipulation dedans (un peu comme **Snake Eyes**, quoi). Ça fait longtemps qu'on se fout des thèmes premiers de De Palma, qui lui permettent surtout de construire sa dramaturgie et de faire son cinéma. C'est dans les variations que De Palma propose autour de ces thèmes rabâchés, que ses films sont en tous points passionnants. Bon, voilà, tu as juste réussi à m'énerver, c'est toujours pareil avec De Palma, qu'on soit d'accord ou pas d'accord, on arrive toujours à se fâcher !*



■ *Banderas en pleine action, à moins que ce ne soit sa doublure...* ■

le vengeur masqué

Cher Rafik, quoi, comment, que lis-je ? Tu as aimé **Le Masque de Zorro** ? Franchement, commencer une interview par «votre film est chef-d'œuvre», ça fait légèrement lèche-cul. Pourtant, j'ai été impressionné par les réponses et la franchise de Martin Campbell envers Robert Rodriguez (mon maître). Rafik as-tu bien vu cette scène au début où les deux gosses se tapent les avant-bras façon rappeurs amerloques, pour montrer leur reconnaissance envers leur sauveur (pitoyable), ou cette scène où Don Diego de la Vega engueule Zorro car ce vilain a fait des graffitis sur un arbre (j'ai hâte de voir le film en VO : «Zorro, stop your fucking tags !»), ou encore toutes ces acrobaties inutiles qu'effectue ce talentueux cascadeur. Dans la salle, j'avais envie de crier «9.7, 9.8, 9.8, 9.7, 9.8, 9.7» pour récompenser le gymnaste à l'écran. D'ailleurs, si Campbell filme de loin les scènes d'action, c'est sûrement pour ne pas montrer la silhouette du cascadeur, chose qui ne se faisait pas avant car les acteurs étaient eux-mêmes des maîtres d'armes. Bon, et puis évidemment, un scénario ultra-prévisible, Banderas qui n'évolue guère dans sa carrière puisqu'il fait la même chose que dans **Assassins**, c'est-à-dire remplacer un acteur qui vieillit. La question que l'on se pose est : qui remplacera Banderas à 50 ans ?

Don Tassy de la Vega

Elmore qui ?

En ce qui concerne **Hors d'Atteinte** et Elmore Leonard, il serait bon de ne pas se référer systématiquement à **Get Shorty** et **Jackie Brown**. En effet, ce grand de la littérature américaine moderne n'est pas seulement à l'origine de ces deux films, comme pourrait le laisser croire votre article. Né en 1925, de père irlandais et de mère alsacienne (eh oui !), Leonard est bien sûr un grand du roman noir, mais aussi un spécialiste de l'ouest américain, très respecté dans son pays pour ses romans et nouvelles «western» qui comptent parmi les classiques du genre. Et puis surtout, ses histoires sont régulièrement adaptées au cinéma, et ce depuis plus de quarante ans. **3 Heures 10 pour Yuma** de Delmer Daves et **L'Homme de l'Arizona** de Budd Boetticher, c'est lui. L'excellent **Paiement Cash** de John Frankenheimer, c'est encore lui. **Hombre** avec Paul Newman ou le méconnu **Valdez**, western antiraciste avec Burt Lancaster, toujours ce bon vieux Elmore. Sans oublier **La Guerre des Bootleggers**, **Confessions Criminelles**, ou encore **Joe Kidd**, **Mister Majestik** et **Stick le Justicier de Miami**, ces derniers d'après des scénarios originaux. Plus quelques inédits et autres téléfilms. Ça fait une belle filmo, non ? Alors attention aux références.

C. Thyemar

*On avait pourtant bien dit à Rafik qu'Elmore Leonard avait fait quelques trucs avant **Get Shorty**, mais il n'a pas voulu nous croire. Déjà, le temps que ça a pris pour qu'il comprenne que Mozart avait fait la BO d'**Amadeus**, d'accord, mais aussi des concertos et des opéras bien avant, je te raconte pas. M'enfin bon, personne n'est parfait. Moi, je croyais que **Les Sept Samouraïs**, c'était le remake des **Sept Mercenaires**. En plus, y'en a marre que Rafik et moi, on fait rien qu'à se faire engueuler dans ce numéro. Tapez sur Granger, un peu. Après tout, c'est le rédac chef !*

V.G.

LES JOUEURS

Le film de John Dahl se présente avant tout comme une incursion réaliste dans le milieu du poker. Tellement réaliste que le spectateur sera rapidement lésé concernant ce qui se passe sur les tables et autour du pot. Evident qu'à moins d'être un as du poker (et encore !), des subtilités nous échappent. Mais, comme on le comprend vite, ce n'est pas tant le jeu qui intéresse John Dahl que ce qu'il provoque. Le comportement des joueurs est alors finement analysé, dans des parties filmées comme des duels, où tout est affaire de concentration, de défiance et de déduction. Ainsi, les joueurs calculent, par élimination des cartes déjà utilisées, quel peut être le jeu de l'adversaire. Ils devinent, grâce à des tics nerveux, si celui-ci est en mauvaise posture ou non, ou s'il bluffe tout simplement. Le tout étant d'anticiper les coups que l'adversaire veut placer, bien avant que ceux-ci n'apparaissent sur le tapis. On pense alors, dans ces affrontements — dont la mise en scène arrive impeccablement à retranscrire toute la tension — davantage aux échecs qu'à un quelconque jeu de cartes. Et après tout, qu'importe qu'on ne comprenne pas tout des règles si l'on en devine aussi parfaitement les enjeux.
La scène d'ouverture, où un Russe surnommé KGB (John Malkovich) remporte en une partie tout l'argent du héros Mike Mc Dermott (Matt Damon), donne le ton. Les protagonistes du film de Dahl ne jouent pas : ils gagnent leur vie. Désespéré, Mike s'éloigne des clubs pour se concentrer sur ses études de droit. Mais Mike est un joueur, il a ça dans le sang. Lorsque son meilleur ami Worms (Edward Norton) sort de taule, criblé de vieilles dettes de poker, Mike replonge illico pour l'aider, au désespoir de sa fiancée (Gretchen Mol)...
Le manque évident d'originalité et de rebondissements dans le scénario nous ferait presque trouver le film ennuyeux et insipide si les scènes de poker, magistrales, ne venaient pas agréablement le ponctuer. Dans ces moments d'affrontement, les isolant pour un temps de la maladresse du scénario, les acteurs jubilent. L'importance donnée à ces parties de cartes et aux talents du casting n'empêche pas **Les Joueurs** d'être très maîtrisé dans sa forme. Les situations dans lesquelles se retrouvent les personnages, une fois habités par le démon du jeu, sont anthologiques. La mise en scène, très inventive, retranscrit parfaitement leur communication par les cartes. L'ambiance du film, sombre comme les aime le réalisateur de **Red Rock West** et **Last Seduction**, est très réussie. Cela suffit amplement à faire oublier son récent **Mémoires Suspectes**, incursion ratée dans le thriller fantastique.

■ Erich VOGEL ■

Bac Films présente Matt Damon & Edward Norton dans une production **Miramax Films/Spanky Pictures** *LES JOUEURS (ROUNDERS* - USA - 1998) avec John Turturro - Famke Janssen - Gretchen Mol - John Malkovich - Martin Landau **photographie de** Jean-Yves Escoffier **musique de** Christopher Young **scénario de** David Levien & Brian Koppelman **produit par** Joel Stillerman & Ted Demme **réalisé par** John Dahl

6 janvier 1999 — **2 h**



■ Matt Damon & Edward Norton ■

Interview : John DAHL

Découvert en 1989 avec KILL ME AGAIN, son premier film réunissant Val Kilmer et son épouse Joanne, John Dahl connaît cinq ans plus tard un succès public et critique inattendu avec LAST SEDUCTION, qui révèle Linda Fiorentino dans un rôle de garce ultime. Spécialiste du film noir, il prépare actuellement, toujours pour Miramax, BLACKOUT, l'histoire d'un évadé de prison amnésique qui ne se rappelle plus où il a planqué son butin !

Comment le scénario des *Joueurs* est-il arrivé jusqu'à vous ?

En fait, *Miramax* était propriétaire du scénario et ils m'ont rapidement proposé de le réaliser. J'ai alors décidé de ne voir aucun autre film sur le poker car je trouvais l'histoire suffisamment intéressante pour me fixer dessus. Pour ma part, je ne suis pas un fanatique des casinos ou des clubs de jeu. J'estime prendre suffisamment de risques et de paris en travaillant dans le cinéma ! La première fois que j'ai vraiment joué et misé, c'était à Reno dans le Nevada, et je me souviens avoir été très impressionné. Il y avait là beaucoup de gens au bout du rouleau, en fin de parcours, espérant que la chance viendrait et changerait leur vie. Tous les sentiments que provoque le poker, comme le stress par exemple, sont parfaits pour créer de la tension au cinéma. Dans de nombreux films, les westerns notamment, le héros gagne la partie avec une suite royale ou d'autres combinaisons qui n'arrivent dans le jeu qu'une fois sur un million ! J'aimais la façon beaucoup plus réaliste dont le scénario des **Joueurs** présentait les parties de cartes. Je voulais donc donner à la mise en scène une simplicité, une neutralité, permettant de rendre compte des parties de poker avec une authenticité absolue.

Comment s'est effectué le casting ?

Miramax allait sortir **Will Hunting** en salle, et a proposé le scénario à Matt Damon, qui fut très intéressé. Personne ne se doutait à l'époque que le film allait connaître un tel succès. J'étais pour ma part très intéressé d'avoir comme comédien principal un acteur peu connu sur lequel personne n'avait d'idée préconçue à l'époque. J'ai été très surpris, deux semaines après le début du tournage, que Matt devienne aussi rapidement, avec le succès de **Will Hunting**, une star internationale. J'ai eu beaucoup de chance avec le casting. Malkovich est un grand acteur, tellement exubérant qu'il en devient génial. Matt m'a dit qu'il était terrifié dans la dernière scène par son personnage, tellement il était authentique et fort. Quand un acteur utilise un accent comme le fait John dans le film, il ne peut rien laisser à l'improvisation.



■ Matt Damon ■

Les acteurs se sont-ils préparés eux-mêmes pour les scènes de poker ?

Matt a passé presque deux mois avant le tournage dans les clubs de poker, pour apprendre le jeu. Il y a perdu pas mal d'argent ! Puis, pour que toute l'équipe se familiarise, on jouait au moins une fois par semaine dans les bureaux de la production, avec des mises extrêmement basses. Les scénaristes, qui ont eux énormément pratiqué, gagnaient d'ailleurs coup sur coup. Nous avions aussi constamment des conseillers techniques sur le plateau. Pour Edward Norton, qui travaillait en parallèle sur un autre film à Los Angeles, il était davantage question qu'il sache parfaitement manipuler les cartes que de savoir jouer. Il a pris plusieurs cours avec un professeur.



■ John Malkovich ■

Il y a toujours dans vos films des personnages condamnés par leur destin...

Ce que l'on appelle le destin, c'est quelque chose que l'on a inconsciemment créé en faisant des choix. On ne récolte que ce qu'on a semé, rien ne nous arrive jamais vraiment par hasard. De toute façon, sans travail acharné, rien n'arrive réellement. Nous sommes tous maîtres de notre destin. Ainsi, mes personnages essaient toujours de garder leur libre arbitre, mais sont souvent pris dans une mécanique qui leur échappe.

Vous êtes un des piliers du film noir contemporain : vos films veulent-ils innover dans le genre ?

Le film noir est un genre indissociable du cinéma. On n'a jamais arrêté de le renouveler. Demandez à un cinéphile quels sont ses films préférés, il vous citera forcément quelques films noirs. C'est un genre qui plaît à tout le monde. Mon film noir préféré est **Sunset Boulevard** de Billy Wilder. Je sais qu'il n'est pas considéré par tous comme faisant partie du genre, mais il y dedans une ambiance très sombre et intéressante. Quant à moi, je me qualifierais de réalisateur «néo-noir».

■ Propos recueillis et traduits par **Erich VOGEL** ■

ARNAQUES, CRIMES ET BOTANIQUE

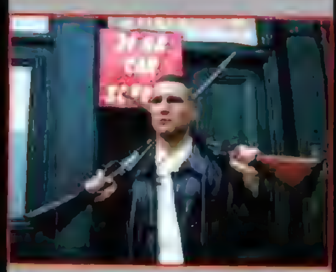
Des joueurs de poker truqueurs, une dette de jeu énorme, un délai minimum pour rembourser, des gangsters plus ou moins affranchis, des fusils de collection valant une fortune et changeant de main, des cultivateurs de marijuana très attachés à leur récolte... Si **Arnaques, Crimes et Botanique** a une qualité, c'est bien celle de construire un Londres alternatif à celui de Ken Loach, débarrassé de toute considération sociale et solidement ancré dans le genre. Ici, les entrées d'appartement sont protégées par des grilles verrouillées, les salles de jeu sous le contrôle de caméras espionnes, les gunfights opposent une mitrailleuse lourde à un fusil à plombs, et voir le client d'un bar transformé en torche humaine est chose courante ! Autant dire que Guy Ritchie, dont c'est le premier film, prend un malin plaisir à organiser ce chassé-croisé plein de rebondissements entre des petits truands pour la plupart savoureux.

On sent chez le réalisateur l'envie sincère de faire un film qui plaise au public, et si cela fonctionne effectivement, il est quand même dommage qu'**Arnaques...** n'ait d'autre enjeu que celui de réserver toutes les cinq minutes une surprise scénaristique au spectateur. Dès que Guy Ritchie essaie de faire du «cinéma» (effets de style, scènes musicales, tentative de faire ressentir quelque chose...), son film s'écroule et se raccroche illico à son histoire, bien écrite dans l'enchaînement des événements mais totalement vide de sens. Formellement atroce (avec notamment une photo marron très moche), **Arnaques...** se situe dans le genre à l'intersection du Tarantino de **Reservoir Dogs** et des frères Coen de **The Big Lebowski** : du talent, un peu de frime, de l'humour, et beaucoup d'énergie pour ne rien dire.

■ **Vincent GUIGNEBERT** ■

Polygram Film Distribution présente Nick Moran & Jason Flemyng dans une production **Steve Tisch Company / SKA Productions** *ARNAQUES, CRIMES ET BOTANIQUE (LOCK, STOCK AND TWO SMOKING BARRELS* - GB - 1998) avec Dexter Fketcher - Jason Statham - Steven Mackintosh - Vinnie Jones - Sting **photographie de** Tim Maurice-Jones **musique de** David A. Hughes & John Murphy **produit par** Matthew Vaughn **écrit et réalisé par** Guy Ritchie

28 octobre 1998 **1 h 46**



■ Vinnie Jones ■



■ Elie Kakou & Isaac Sharry ■

LES KIDNAPPEURS

On ne peut pas dire de Graham Guit qu'il est un réalisateur très personnel. Avec **Le Ciel est à nous**, il emprunte la dialectique de Quentin Tarantino pour une version mollassonne de **Pulp Fiction**. Pour son deuxième essai, **Les Kidnappeurs**, il tente de renouer avec l'esprit corrosif et les dialogues pince-sans-rire du scénariste Michel Audiard et du réalisateur George Lautner. Mais l'entreprise foire encore une fois.

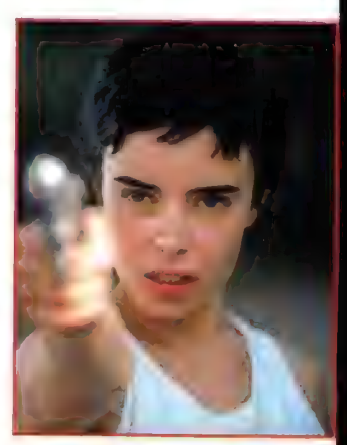
Lorsque Armand (Melvil Poupaud), le plus brillant des perceurs de coffre, sort de prison, il découvre que sa copine Claire (Elodie Bouchez) ne s'est pas privée pour s'envoyer en l'air durant son absence, ni pour claquer les 300.000 francs qu'il avait mis de côté. Comme pour se faire pardonner, Claire le branche illico sur un coup fumant supervisé par Ulysse (Isaac Sharry), un petit truand à la gâchette facile. Un cambriolage qui leur rapportera cinq millions de francs, organisé par le mafieux Freddy Messina (Elie Kakou) pour se venger du gangster lituanien Fyvus Finkel (Patrick Lizana). Malgré les réticences d'Armand, Ulysse embauche Zéro, le frère attardé mental de Claire, pour leur servir de chauffeur. Une fois arrivés sur les lieux, les quatre lascars découvrent un coffre pratiquement vide, qui ne contient qu'une statuette dont la valeur reste à définir. Ils s'en emparent et quittent la villa avec un otage. Les problèmes commencent lorsque Messina, fou de rage, leur demande de restituer la somme d'argent qu'il leur avait donnée en avance. Sans compter Finkel, qui les traque dans l'espoir de récupérer ce qui lui appartient...

Avec **Les Kidnappeurs**, Graham Guit souhaite retrouver la verve des polars comiques français des années 70. Mais son film souffre d'un humour appuyé, forcé, quand **Les Tontons Flingueurs** nous faisait naturellement marrer. Les personnages ne volent pas très haut : Melvil Poupaud campe un voyou désinvolte et transparent ; Romain Duris en rajoute trois tonnes dans le rôle du débile Zéro, comme s'il était encore sous l'effet du syndrome **Dobermann** ; Elie Kakou tire son épingle du jeu et se montre assez drôle dans sa composition de gangster sobre aux allures de roquet, mais qui aimerait être impressionnant. Comme lorsqu'il se la joue mafieux contrarié, dans ses WC, en pleine altercation téléphonique avec son rival lituanien. Partagé entre des dialogues à l'ancienne récités sans conviction par des acteurs trop survoltés et un humour souvent gras et grossier doublé d'une mise en scène tape-à-l'œil, **Les Kidnappeurs** manque totalement son objectif.

■ **Damien GRANGER** ■

Warner Bros. présente Melvil Poupaud & Elodie Bouchez dans une production **La Chauve Souris** *LES KIDNAPPEURS* (France - 1998) avec Romain Duris - Isaac Sharry - Elie Kakou - Hélène Fillières - Patrick Lizana - Sacha Bourdo **photographie de** Dominique Chapuis **musique de** Marc Colin **scénario de** Graham Guit et Eric Névé **produit par** Eric Névé **réalisé par** Graham Guit

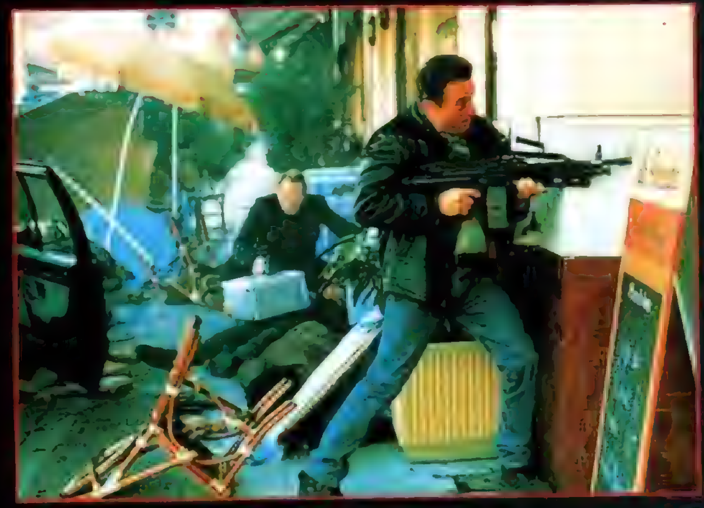
25 novembre 1998 **1 h 40**



■ Elodie Bouchez ■



■ Romain Duris ■



■ Robert De Niro ■

RONIN

On sait pertinemment que les rues de Paris, Nice ou Marseille constituent un décor de choix pour un film d'action. On sait aussi à quel point, des vieux Bébels au néo-beauf **Taxi**, le cinéma français dit «de genre» n'a quasiment jamais compris cette évidence. Maroun Bagdadi est mort après son excellent **Fille de l'Air** et Henri Verneuil n'est plus disposé à nous refaire **Le Clan des Siciliens** ou **Mélodie en Sous-sol**. Alors, on attend, patiemment, la venue de réalisateurs étrangers pour s'extasier sur la cinégénie évidente de tant de lieux familiers. On se repasse **Les Associés (Once a Thief)** de John Woo ou le **French Connection 2** de Frankenheimer, et l'on ne tardera pas à y adjoindre ce **Ronin**. Oh, bien sûr, il ne s'agit pas là d'une œuvre d'exception, au sens artistique du terme, mais plutôt d'un agréable «ride» du samedi soir qui re-visite sans jamais les bousculer quelques-unes des formules les plus éculées du genre. La plus évidente de ces formules, son «cliffhanger» plus-basique-tu-meurs ! L'essentiel du casting court deux heures durant derrière une mallette au contenu mystérieux et accessoire. Assassinats, trahisons, énergie déployée pour un objet sans visage. Ce qui, dans le traitement original de J. D. Zeik, pouvait passer pour une amusante tentative d'abstraction est ici ravalé au rang de simple carburant. Il s'agit avant tout d'offrir le minimum syndical, deux poursuites, un gunfight, un climax hitchcockien. Mais si **Ronin** fait figure d'exception, voire même de référence, c'est uniquement d'un point de vue conjoncturel. Car ici, les gunfights ne résonnent pas dans les rues de New York mais dans les ruelles de Nice. Ça n'est pas un centre commercial qu'on dégomme au bazooka mais une jolie place de village. On ne dévale pas les pentes ensoleillées de San Francisco, on roule en sens inverse sur la voie express en faisant se retourner les poids lourds aux abords de la Seine. Enfin oui !, le cinémascope et le Dolby SR sont tout à fait compatibles avec les vieux troquets montmartrois, et le Zénith peut aisément passer pour un mini Madison Square Garden.

Pour résister à l'éclosion d'un cinéma de genre, la dizaine de petits parrains du cinéma français n'était pas à court d'arguments : pas assez d'argent («sauf pour les **Amants du Pont-Neuf**»), pas de boîtes d'effets spéciaux («à l'exception des sous-traitants d'**Alien 4** et **Batman et Robin**»), pas de techniciens compétents («et surtout pas le Darius Khondji de **Seven**») pas de réalisateurs désireux d'en faire («enfin... disons moins d'une centaine»), pas de comédiens crédibles dans ce registre («Tchéky Karyo ? Julie Delpy ? Jean Reno ? Vincent Cassel ? Qui c'est tous ces gens ?»). Enfin il restait l'argument massue : «Non mais vous imaginez tout de même pas une poursuite en bagnole en plein Paris ?». A ça, dorénavant, on pourra toujours répondre : «Si, comme dans **Ronin**». C'est pas grand-chose mais bon, on sent qu'on avance. Tout doucement, mais on avance.

■ **Rafik DJOUMI** ■

■ Jean Reno ■

UIP présente Robert de Niro & Jean Reno dans une production **United Artists/FGM Entertainment** *RONIN* (USA - 1998) avec Natascha McElhone - Stellan Skarsgard - Sean Bean - Jonathan Pryce - Michael Lonsdale **photographie de** Robert Fraisse **montage de** Tony Gibbs **musique de** Elia Cmiral **scénario de** J. D. Zeik et Richard Weisz **produit par** Frank Mancuso Jr et Paul Kelmenson **réalisé par** John Frankenheimer

25 novembre 1998 **2 h 02**

LE PRINCE DE SICILE

On n'avait plus de nouvelles de Jim Abrahams depuis le troisième tome des aventures du lieutenant Frank Drebin en 1994 (**Y-a-t-il un Flic pour Sauver Hollywood ?**). Le revoici avec **Le Prince de Sicile**, nouvel opus qui singe cette fois l'Italo-Amérique et son cinéma, parodiant, entre autres, deux fleurons du genre : **Le Parrain** et **Casino**. Cette fois, pas de Leslie Nielsen au générique, mais retour de Lloyd Bridges, dont ce fut malheureusement la dernière apparition à l'écran (l'acteur est décédé en mars 1998). Ne reculant devant aucun sacrifice, Jim Abrahams nous conte la destinée de la famille Cortino par le biais du fils Anthony (Jay Mohr), dont la voix off nous guidera tout au long de cette saga. On y verra l'irrésistible ascension de Don Cortino (Lloyd Bridges), son enfance douloureuse en Sicile (et en particulier un séjour au sein des entrailles d'une mule !), son départ vers l'Amérique, terre promise, à bord d'Il Pacino, un paquebot qui n'arrivera jamais à bon port, ses débuts dans le commerce de l'olive et sa façon plus que personnelle d'en tirer de l'huile. Puis sa rencontre avec sa femme, les diverses mésaventures de ses deux fils Anthony et Joey, à la tête d'un des casinos les plus huppés du Nevada, l'idylle de ce dernier avec Diane, future Présidente des Etats-Unis (l'appétissante Christina Applegate), des règlements de compte et des vendettas.

Bref, une série d'aventures voulues palpitantes, mais malgré tout un peu moins abouties (au niveau zygomatique notamment) que les plus grandes réussites du genre (on pense à **Y-a-t-il un Pilote dans L'Avion ?** ou **Hot Shots 1 et 2**). Par l'ingéniosité de certains gags, Abrahams parvient à nous faire sourire, mais ce n'est rien en comparaison d'un passé récent, lorsqu'il fricotait encore avec les frères Zucker. Il vaudrait mieux pour lui qu'il essaie de se renouveler ou de retrouver sa verve d'antan, car s'il continue sur cette voie, il risque d'essouffler le genre ou de nous en dégoûter, ce qui serait dommage.

■ **Gilles SEBBAH** ■

Gaumont Buena Vista International présente Jay Mohr & Lloyd Bridges dans une production **Tapestry Films** *LE PRINCE DE SICILE (JANE AUSTEN'S MAFIA* - USA - 1998) avec Olympia Dukakis - Christina Applegate - Billy Burke - Joe Viterelli - Pamela Gidley **photographie de** Pierre Letarte **musique de** Gianni Frizelli **scénario de** Jim Abrahams - Greg Norberg - Michael McManus **produit par** Bill Badalato **réalisé par** Jim Abrahams

16 décembre 1998 **1 h 30**



■ Lloyd Bridges ■

■ Dean Cain ■

BEST MEN

Certains films prennent les spectateurs pour des consommateurs passifs, susceptibles d'avaler n'importe quoi. Certains films se qualifient d'avance comme des mauvais produits. **Best Men** en fait partie. On aura beau s'arracher les cheveux pour trouver quelque qualité dans ce sommet de médiocrité, rien n'y fait.

Un groupe de potes bien beaufs viennent chercher leur meilleur ami sortant juste de taule pour l'accompagner à son mariage. Un ancien béret vert expulsé pour cause d'homosexualité (Dean Cain, le Superman de ***Lois et Clark***), un faux Woody Allen névrosé, un avocat juif et enfin un pilleur de banques mal aimé par son shérif de père forment la joyeuse bande. Mais voilà, en chemin, le pilleur ne résiste pas à sa vocation, s'autorise un petit détour dans la banque d'un patelin et met en situation irrégulière tous ses potes, coincés avec lui dans l'établissement. Le pilleur se fait appeler «Hamlet», car il déclame du Shakespeare à tout va lors de ses délits. Une occasion pour la réalisatrice d'injecter aux idiots que nous sommes une bonne dose de culture. Pris au piège par la faute d'un des leurs, les potes n'en restent pas moins des potes et vont aider le futur marié à sortir de cette situation périlleuse. La promise quant à elle (courte apparition de Drew Barrymore), franchira les barrages de police pour soutenir son homme. Ajoutez à cela une figure classique de vétéran du Vietnam, interprété par un Brad Dourif toujours en forme, même dans les pires navets.

A défaut d'une distanciation voulue par les auteurs, le spectateur pourra s'amuser, au choix : 1) de personnages solidement ancrés dans un seul et même cliché et du jeu foireux qui en découle pour les pauvres acteurs. 2) de la réalisation, plus que hasardeuse, ajoutant en insert des plans tournés en Super 8 dont personne (mais personne !) ne comprendra jamais l'utilité. 3) du scénario, digne d'un téléfilm, accumulant des poncifs empruntés à divers genres. Bref, il n'est jamais bon dire **tant de mal d'un film**, mais si vous allez voir **Best Men**, encore faudra-t-il le traiter comme celui ci traite le spectateur. Avec un manque flagrant de respect.

■ **Erich VOGEL** ■

CTV International présente Dean Cain - Sean Patrick Flanery - Drew Barrymore dans une production **Rank Film Distributors/Orion Pictures** *BEST MEN* (USA - 1998) avec Andy Dick - Luke Wilson - Mitchell Whitfield - Fred Ward - Tracy Fraim **photographie de** Jim Glennon **scénario de** Art Edler Brown & Tracy Fraim **produit par** Brad Krevoy - Steve Stabler - Brad Jenkel - Deborah Ridpath **réalisé par** Tamra Davis

11 novembre 1998 **1 h 26**



BUFFALO'66

Pour son premier long métrage, Vincent Gallo (que l'on a pu voir dans les films de Kusturica, Ferrara ou Claire Denis) réussit un coup de maître. Il donne à son film une ambiance toute particulière et livre une critique acerbe de l'Amérique banlieusarde, obsédée par le football américain comme par la télé. C'est dans ce cadre qu'évolue son héros Billy Brown (Gallo), jeune homme frustré et ignoré de ses parents. Ayant grandi dans l'admiration de l'équipe des Buffaloes, Brown mise sur eux 10.000 dollars qu'il n'a pas et perd son pari. Pour rembourser le bookmaker, il accepte de se faire accuser à la place d'un autre d'un meurtre qui lui vaudra cinq années de prison. A sa sortie, il n'a qu'une idée en tête, abattre Scott Woods, le footballeur responsable de la défaite de son équipe, qu'il accuse d'être à la source de son malheur. Mais avant cela, le «héros» kidnappe une jeune fille (Christina Ricci) et la convainc de feindre d'être sa fiancée devant ses parents, qui ignorent tout de son incarcération. Il veut faire d'elle le témoin d'une réussite sociale dont il a tant vanté les mérites dans ses lettres de prison. Naît entre eux une amitié hors-norme qui va peu à peu détacher Brown de l'univers décalé dans lequel il vit...
Il est rare de voir un film d'acteur fourmillant d'autant de partis-pris esthétiques et d'audaces dans la mise en scène. Les souvenirs du héros, par exemple, jaillissent littéralement de sa tête sous forme d'écrans, donnant lieu à d'insolites flashes-back. Beaucoup de scènes se détachent ainsi naturellement du scénario, figent la temporalité pour développer la psychologie des personnages. Travaillant au corps la narration dans sa forme même, Gallo surprend constamment le spectateur en sortant des conventions, et exploite l'image cinématographique sous tous les angles. On appréciera aussi le fait de trouver autant d'acteurs de qualité (Ben Gazzara, Anjelica Huston, Mickey Rourke, Rosanna Arquette !) et dirigés aussi intelligemment. Avec une atmosphère semblable aux films de Jarmusch et Cassavetes, et une maîtrise formelle incontestable, **Buffalo'66** marque le retour sur les écrans d'un cinéma américain anticonformiste au possible. Comme Kevin Spacey avec **Albino Aligator**, ou Steve Buscemi avec **Trees Lounge**, Gallo prouve, avec son premier film, que les grands acteurs peuvent aussi réaliser de grands films.

■ **Erich VOGEL** ■

Metropolitan Filmexport présente Vincent Gallo & Christina Ricci dans **BUFFALO'66** (USA - 1998) avec Anjelica Huston - Ben Gazzara - Kevin Corrigan - Mickey Rourke - Rosanna Arquette - Jan-Michael Vincent **photographie de** Lance Acord **musique de** Vincent Gallo **scénario de** Vincent Gallo & Alison Bagnall **produit par** Chris Hanley **réalisé par** Vincent Gallo

3 février 1999 **1 h 55**



■ *Vincent Gallo* ■


■ *Christina Ricci* ■



■ *Bruce Willis* ■

COUVRE-FEU

Couvre-feu a provoqué son mini-scandale chez les musulmans américains. On pensait que ce qui faisait sortir de ses gonds cette communauté d'ordinaire discrète était au moins un film outrancièrement raciste. Que nenni ! C'est tout simplement un film d'Edward Zwick, l'homme qui humilie les gens quand il croit en dire du bien. Rappelez-vous **Glory**, le téléfilm de luxe qui opposait à l'image du sale black délinquant celle du gentil négro kamikaze. Rappelez-vous **Légendes d'Automne**, où l'horreur de la Première Guerre Mondiale avait des allures de partie de golf à Saint-Nom La Bretèche. Enfin, n'oublions pas le message émouvant d'**A l'Epreuve du Feu** : les femmes méritent notre respect car, elles aussi, elles peuvent boire de la bière, se gratter les couilles et buter les ennemis de l'Occident. Quand on a face à soi un mec avec un tel CV, on a envie de s'agenouiller devant lui et prier pour qu'il évite de prendre notre défense. Mais Zwick n'écoute que son bon cœur de centriste, et quelque chose lui a dit qu'il était temps de rendre hommage aux intégristes islamiques, car enfin, nom de nom, ces gens-là croient tout de même au Bon Dieu ! Alors il écouta la productrice Lynda Obst lui parler de la lutte anti-terroriste et il se mit à fabuler. Et si, un beau jour, une vague d'attentats pleuvait sur New York, Denzel Washington pourrait courir derrière des barbus ricanant en djellabahs. L'état de siège serait déclaré. On ferait alors intervenir l'armée. Cette dernière ne prendrait pas de gants. Et les Etats-Unis pourraient lentement devenir une de ces démocraties où l'on parque les pauvres gens, où l'on utilise la torture. Bref, on en arriverait à une situation réminiscence de l'Etat d'Israel ?
Pas du tout. Zwick fait un film, mou, lent, inutile, anti-spectaculaire (trois mecs en rangers sur un trottoir = New York en état de siège) et humiliant pour tout le monde, cathos, musulmans et juifs réunis. Pourtant, curieusement, deux personnages s'y détachent. D'abord l'ami Bruce Willis, idéal en belle ordure à la Général Bigeard, qui prend toujours soin de s'essuyer les mains après avoir tailladé un suspect. Puis Annette Bening, un agent de la CIA qui vit pleinement sa sexualité et n'hésite jamais à faire connaître ses préférences ethniques. C'en serait presque choquant de normalité si elle ne finissait pas en crevant par où elle a péché, en se faisant trouer l'abdomen. Et Zwick de crier derrière sa caméra : «Crève Jézabel ! Catin ! Chienne Lubrique !». Mais bon, que voulez-vous, un mec qui croit encore que les magouilles de la CIA sont politiques plutôt qu'économiques mérite notre compassion. Rien ne sert de se mettre en colère, c'est inutile et fatiguant. Simplement, pardonnons-lui car il ne sait pas ce qu'il fait... mais alors vraiment pas !

■ **Rafik DJOUMI** ■

UFD présente Denzel Washington dans une production **Twentieth Century Fox** ***COUVRE-FEU (THE SIEGE*** - USA - 1998) avec Annette Bening - Bruce Willis - Tony Shalhoub - Sami Bouajila **photographie de** Roger Deakins **musique de** Graeme Revell **scénario de** Lawrence Wright - Menno Meyjes - Edward Zwick **produit par** Lynda Obst & Peter Schindler **réalisé par** Edward Zwick

16 décembre 1998 **1 h 56**


■ *Denzel Washington* ■

RAYON INÉDITS

par Damien GRANGER & Alexis DUPONT-LARVET

Des acteurs ? Lance Henriksen - Michael Ironside - Dolph Lundgren - Mark Dacascos - Stephen Baldwin - John Cusack - Drew Barrymore - Peter Weller - Nicholas Turturro

Des réalisateurs ? George Armitage - Tibor Takacs - George Sluizer - Sidney J. Furie - Albert Pyun

Leurs films ? tous inédits au cinéma, en France

La vidéo dans IMPACT, ou quand le petit écran complète positivement le grand



▲ *Lance Henriksen dans DC Seven* ▲

dc seven

Depuis qu'elle fut la partenaire du Dirty Harry cybernétique RoboCop, on était sans nouvelles de Nancy Allen. Bouffie, le visage marqué par le temps, l'ancienne égérie de Brian De Palma revient se compromettre dans ce **DC Seven** indigeste. Enlaidie par une mise en scène qui flirte avec le degré zéro, elle interprète Anna Bishop, une Nikita pas très athlétique qui rêve de raccrocher son Holster. Alors qu'elle est chargée par un certain Mc Bride d'abattre un adjoint du chef de l'Etat Major après avoir récupéré les plans secrets de Dusting Cliff Seven, une base souterraine en plein désert, elle faiblit et s'enfuit avec les documents sans avoir effectué le nettoyage nécessaire. Furieux, son employeur lance deux tueurs à ses trousses et fait kidnapper sa fille, qu'elle récupérera saine et sauve en contre-partie de la précieuse disquette. Bishop programme l'échange à deux pas de la colline 7, s'y rend avec un pilote de coucou froussard et découvre que la base souterraine renferme un arsenal d'armes nucléaires et chimiques sur lequel Mc Bride compte faire main basse pour dominer le monde...
Pas grand chose à sauver dans **DC Seven**, qui semble avoir été tourné sans scénario, sur la base d'un simple synopsis, tant il accumule les invraisemblances. Niveau action, c'est le calme plat : quelques gunfights mal agencés, des situations tellement peu périlleuses qu'elles n'effraieraient pas une randonnée de scouts et des explosions réalisées vraisemblablement sans artificier. Quant à Lance Henriksen, très peu à l'aise sous les traits de Mc Bride, il porte une casquette avec la mention «Guns». Il fallait au moins ça pour nous convaincre que ce méchant d'opérette était très menaçant !.

Gaumont/Columbia/Tristar présente *DC SEVEN (DUSTING CLIFF SEVEN* - USA - 1996) avec Nancy Allen - Lance Henriksen - Scott Lincoln - Dean Scofield - Ashley Buccille **réalisé par** William H. Molina

ultimatum

Dans les années 80, Anthony Michael Hall a l'étoffe d'une star. Il est le protégé de John Hugues, la vedette de ses comédies estudiantines. Mais voilà, un beau jour, sentant le vent tourner, le réalisateur de **Breakfast Club** jette son dévolu sur Maccaulay Culkin, plus jeune, plus rentable, mais tout aussi périssable. Et Anthony Michael Hall de tomber aux oubliettes. Depuis **Une Créature de Rêve**, l'ex-collégien a grandi et accumule séries B voire Z. Dans cet **Ultimatum**, il apparaît dans le rôle d'un scientifique, aux côtés de l'inénarrable second couteau Michael Ironside (**Total Recall, Starship Troopers**).
Huang débarque aux Etats-Unis dans le but de venger la mort de sa fille survenue pendant la guerre du Vietnam. Pour ce faire, il souhaite placer une bombe en plein centre de Chicago. Un agent du FBI et sa nouvelle adjointe tentent évidemment de l'en empêcher.
Très étrange cette production destinée à la vidéo. Sa construction scénaristique s'avère pour le moins déroutante. Dans le pré-générique d'**Ultimatum**, deux malfrats commettent un vol d'armes. Huang, fraîchement débarqué du Vietnam, récupère les armes alors que le FBI est aux trousses des voleurs. C'est par ce plus grand des hasards que les deux agents se lanceront à sa poursuite, et découvriront qu'à l'aide de plutonium dissimulé dans son ventre, Huang veut rayer Chicago de la carte des Etats-Unis ! Résultat : un traitement indigeste à souhait pour une idée qui ne méritait pas autant de détours.

Imatim présente *ULTIMATUM (COLD NIGHT INTO DAWN* - USA - 1998) avec Michael Ironside - Anthony Michael Hall - Anthony Lo Bianco - Kavena Charlot - David Chung **réalisé par** Serge Rodnunsky

mafia : la trahison de gotti

Sammy La Brute (Nicholas Turturro) a tout pour devenir un affranchi. Petit truand tout d'abord, il se fait peu à peu remarquer par les membres de la Cosa Nostra qui décident de l'accepter dans leur cercle. Paul Castellano (Abe Vigoda), le chef de l'organisation, exerce une pression sans relâche sur ses membres. Et John Gotti (Tom Sizemore) ne compte pas se laisser faire. Ayant pour ambition de remplacer Castellano, il décide avec d'autres membres du cercle, dont Sammy La Brute, de l'assassiner. Gotti, en haut lieu, devient alors exubérant et ne cesse d'attirer l'attention du grand public via les médias et les procès dont il fait l'objet. Et le FBI compte bien faire un exemple de ce personnage haut en couleur.
Produit par Robert De Niro pour sa société *Tribecca*, ce téléfilm réalisé par Thaddeus O'Sullivan et écrit par Stanley Weisser (**Wall Street**, **Le Crépuscule des Aigles**) s'inspire de faits réels. Tout droit sorti des rues sordides de l'excellente série de Steven Bochco ***NYPD Blue***, Nicholas Turturro interprète Sammy La Brute, un personnage empruntant le même itinéraire que celui de Ray Liotta dans **Les Affranchis**. Par bien des égards, **Mafia : la Trahison de Gotti** fait souvent penser au film de Martin Scorsese. Et si la fin des **Affranchis** vous avait déçu, le réalisateur développe ici une alternative bien plus satisfaisante, achevant de transformer ce produit télé en titre incontournable.

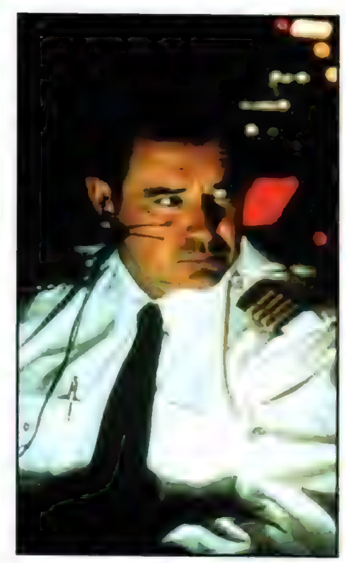
Sidonis présente *MAFIA : LA TRAHISON DE GOTTI (WITNESS TO THE MOB* - USA - 1998) avec Nicholas Turturro - Tom Sizemore - Debi Mazar - Abe Vigoda - Philip Baker Hall **réalisé par** Thaddeus O'Sullivan



▲ *Michael Ironside & Kavena Charlot dans **Ultimatum*** ▲



▲ *Tom Sizemore & Nicholas Turturro dans **Mafia**...* ▲



▲ *Robert Urich dans*
Approche Finale ▲

approche finale

Il fut un temps où les films catastrophe se déroulant en plein ciel fleurissaient sur nos écrans. Après quelques **Airport** et une dizaine de vols en péril, plus rien si ce n'est des variations autour du thème (**Les Survivants**, **Turbulences**, **Etat Second**). Heureusement, la télévision américaine recycle toujours autant, et tous les deux/trois ans, *NBC*, *CBS* ou *ABC* nous propose un téléfilm qui essaie tant bien que mal de renouveler le genre.
Singer (Robert Urich) a réalisé son rêve d'enfance, celui de voler dans les airs. Commandant de bord d'une compagnie aérienne, il compte de nombreuses heures de vol derrière lui. Sa fiancée Connie (Anette O'Toole), copilote, le rejoint sur un trajet qu'ils doivent effectuer dans un Jumbo Jet où 319 passagers ont embarqué. Quelques secondes après le décollage, l'appareil entre en collision avec un bimoteur qui explose. A l'intérieur, c'est la panique. L'avion n'a plus que deux heures d'autonomie de vol et est contraint de prendre de l'altitude. Aidé par la tour de contrôle, Singer doit tout faire pour ramener les passagers sains et saufs à terre.
Réalisé par un vétéran de la télévision, Mike Robe, déjà responsable de l'excellente mini-série *Lonesome Dove*, **Approche Finale** marche surtout pour sa crédibilité. Le scénario est signé Robert P. Davis d'après son livre, et il est inutile de préciser que cet ancien commandant de bord sait de quoi il parle. Les techniques de sauvetage sont abordées sous un angle détaillé et la tour de contrôle devient la pièce maîtresse de ce puzzle aérien. Ainsi, le suspense est réellement haletant et parvient à faire oublier que les effets spéciaux ne sont pas à la hauteur.

Gaumont/Columbia/Tristar présente *APPROCHE FINALE* (*FINAL DESCENT* - USA - 1997) avec Robert Urich - Anette O'Toole - John De Lancie - Jim Byrnes - Blu Mankuma **réalisé par** Mike Robe



▲ *Dolph Lundgren dans* ***Etat d'Urgence*** ▲

DOLPH LUNDGREN sauve les Etats-Unis dans ETAT D'URGENCE

Qui, dans la famille de Dolph Lundgren, aurait pensé que ce diplômé en chimie, maths et physique, finirait par devenir une des stars du film d'action made in USA ? Sûrement personne. Pourtant, après un petit rôle de garde du corps qu'il obtient grâce à sa copine du moment, Grace Jones, dans **Dangereusement Vôtre**, il fait une entrée remarquée au cinéma en incarnant le monolithique Drago, adversaire de Sylvester Stallone dans **Rocky 4**. Né Hans Lundgren le 3 novembre 1959 à Stockholm, cet imposant Suédois à la musculature presque bionique est l'aîné d'une famille de quatre enfants. Préférant faire valoir sa ceinture noire de karaté plutôt que les trois langues (anglais, allemand, japonais) qu'il parle couramment, il tient le haut de l'affiche pendant plusieurs années, incarnant aussi bien une machine à tuer soviétique (**Le Scorpion Rouge**), un justicier torturé béni par la grâce de Dieu (**Le Punisseur**), ou un flic aux prises avec des dealers extraterrestres (**Dark Angel**). Après avoir partagé l'affiche d'**Universal Soldier** avec Jean-Claude Van Damme, sa carrière sombre dans la série B qui lui offre des rôles de héros transparents. Dans **Etat d'Urgence**, une production *Nu Image*, il incarne Frank Cross, un commandant de l'armée américaine qui n'hésite pas à désobéir à ses supérieurs.

Véritable héros médiatique (il a distribué plusieurs tonnes de riz dans le Tiers-Monde), Frank Cross risque néanmoins la cour martiale pour avoir transgressé les règles. A la place, en guise de punition, on lui attache au poignet une mallette noire contenant les codes secrets de tout l'arsenal nucléaire. Un fardeau dont Cross, un homme de terrain, n'a que faire. Pendant une conférence du Président des Etats-Unis à Chicago, un groupe de terroristes s'empare de la mallette et menace Washington de destruction massive. Un coup monté par le Lieutenant Colonel Murphy, laissé pour mort en Irak, qui compte ainsi se venger du gouvernement qui l'a trahi en commandant le suicide télévisé du Président. Cross, qui s'est infiltré parmi les renégats, n'a que très peu de temps avant qu'ils ne mettent leur menace à exécution...
La première demi-heure d'**Etat d'Urgence** accumule les scènes d'action, les cascades, les gunfights, et se permet même quelques fantaisies comme une poursuite en voitures sur les toits de Chicago, chaque véhicule passant d'un immeuble à l'autre lors de cette séquence très spectaculaire. Malheureusement, le rythme n'est pas soutenu et le reste du film se perd en bavardages inutiles, en numéros peu convaincants d'acteurs (surtout Roy Scheider en Président des Etats-Unis vraisemblablement peu concerné par les événements) et en promenades dans des couloirs futuristes. Le réalisateur Frédéric Forestier fait de son mieux pour que Frank Cross ressemble à John McClane (clins d'œil à la caméra et humour cynique à l'appui) et **Etat d'Urgence** à **Piège de Cristal**. C'est évident. Mais, malgré un résultat de bonne facture, on reste loin du compte.

TF1 Vidéo présente *ÉTAT D'URGENCE* (*THE PEACEKEEPER* - USA - 1997) avec Dolph Lundgren - Michael Sarrazin - Montell Williams - Roy Sheider **réalisé par** Frédéric Forestier

filmographie dolph lundgren

1985 - **A View to a Kill** ou **From a View to a Kill/Dangereusement Vôtre** (John Glen) - **Rocky 4**/idem (Sylvester Stallone) *1987* - **Masters of the Universe/Les Maîtres de l'Univers** (Gary Goddard) *1989* - **Red Scorpion/Le Scorpion Rouge** (Joseph Zito) - **The Punisher/Le Punisseur** (Mark Goldblatt) *1990* - **I Come in Peace** ou **Dark Angel/Dark Angel** (Craig Baxley) - **Cover-up/Envoyé Spécial** (Manny Coto) *1991* - **Showdown in Little Tokyo/Dans les Griffes du Dragon Rouge** (Mark L. Lester) *1992* - **Universal Soldier**/idem (Roland Emmerich) *1993* - **Army of One** ou **Joshua Tree/Au-dessus de la Loi** (Vic Armstrong) *1994* - **Sunny Side up** (Bettina Speer) - **Men of War/L'Homme de Guerre** (Perry Lang) - **Pentathlon**/idem (Bruce Malmuth) *1995* - **Johnny Mnemonic**/idem (Robert Longo) - **The Shooter** ou **Hidden Assassin/The Shooter** (Ted Kotcheff) *1996* - **Silent Trigger** ou **The Alonquin Goodbye** (Russell Mulcahy) *1997* - **The Peacekeeper** ou **Hellbent** ou **Red Zone/Etat d'Urgence** (Frédéric Forestier) *1998* - **Blackjack**/idem (John Woo/TV) - **Sweeper** (Keoni Waxman) - **The Minion** (Jean-Marc Piché) *1999* - **Storm Catcher** (John Putch)



▲ *Dolph Lundgren dans* ***Etat d'Urgence*** ▲



▲ *Alan Scarfe & Mark Dacascos dans* ***Sanctuary*** ▲



▲ *John Cusack dans* ***Tueurs à Gages*** ▲

sanctuary

Décidément, Mark Dacascos s'accroche aux rôles de tueurs sentimentaux et repentis, frappés de blues. Après le beau **Crying Freeman**, le voici dans **Sanctuary**, une sorte de déclinaison lugubre de **Mission : Impossible.** Il est en effet question d'un service très officieux de la CIA, chargé des opérations les plus inavouables, généralement des assassinats. Ses hommes sont recrutés très tôt, dès l'enfance. C'est ainsi que Luke Connely, un orphelin, est enrôlé à son insu. Embrigadé, formé, le gamin devient au fil des années le meilleur atout du Commandant, impitoyable mais très paternaliste patron du commando. Il se trouve que le dit Luke Connely trahit la cause au terme du meurtre d'une adolescente de quinze ans. La goutte d'eau qui fait déborder le vase. Trois années durant, il se cache sous l'identité d'un prêtre très apprécié de ses ouailles. Un véritable Abbé Pierre qui, après parution de sa photo dans une gazette, est démasqué, retrouvé par ses anciens complices, lesquels lui en veulent méchamment. Sur le retour, Luke Connely renoue notamment avec Rachel, fine gâchette comme lui, découvre que le Commandant magouille pour installer l'un de ses pions à la plus haute fonction du Secrétariat d'Etat à la Défense. Une nomination que le curé de choc pourrait compromettre car il possède une cassette vidéo montrant l'homme cognant une grande blonde en petite tenue...
Réalisé par Tibor Takacs (**Lecture Diabolique, The Gate et Viper**, l'un des rares Lorenzo Lamas valables), **Sanctuary** ne manque pas de qualités visuelles. Bien que sa mise en scène soit un rien prétentieuse en regard des ambitions (garnir les vidéo-clubs et meubler la programmation des chaînes câblées), le cinéaste soigne les cadres, les éclairages et les décors. Au moins autant que des séquences d'action souvent gratinées dans la violence, toujours astucieuses et savamment chorégraphiées comme une grosse production hollywoodienne. Peut-être un tantinet trop ambitieux, **Sanctuary** n'en demeure pas moins une série B qui tranche dans la standardisation ambiante.

■ **Cyrille GIRAUD** ■

TF1 Vidéo présente *SANCTUARY* (USA - 1997) avec Mark Dacascos - Jaimz Woolvett - Kylie Travis - Alan Scarfe - Monica Schnarre **réalisé par** Tibor Takacs

crimetime

«Crimetime» est un reality show où sont reconstitués les homicides les plus choquants. Les meurtres y sont interprétés par des acteurs, parmi lesquels Bobby, un simple comédien méconnu avant d'apparaître dans cette émission dans le rôle d'un tueur en série. Cédant à l'appel du vedettariat, Bobby se retrouve pris dans un engrenage de meurtres dont il devient le complice malgré lui.
George Sluizer est un Hollandais polyvalent puisqu'il est acteur, monteur, producteur, scénariste et réalisateur. En 1988, il met en scène un long métrage remarqué, **L'Homme qui Voulait Savoir**, une production française. Les Etats-Unis lui font les yeux doux et il en tourne un remake avec Jeff Bridges et Kiefer Sutherland, **La Disparue.** Le film fait un four au box-office et voilà Sluizer grillé à Hollywood. Il rebondit cependant sur ce premier scénario de Brendan Somers, et monte le projet en coproduction entre l'Angleterre (*Channel Four Films*) et l'Amérique (*Trimark*). Le parallèle entre la télévision et ses influences sur la réalité n'est pas un sujet nouveau. De **La Mort en Direct** de Bertrand Tavernier jusqu'à **Prête à Tout** de Gus Van Sant, en passant par **Running Man**, le sujet a été largement balayé. **Crimetime** n'ajoute absolument rien à l'analyse du pouvoir de ce media, et se contente de balancer quelque évidence, genre «tout le monde peut être un tueur et la limite entre celui-ci et le gentil citoyen est faible». De plus, le scénario ne fait que piller les relations entre Hannibal Lecter et Clarice Sterling du **Silence des Agneaux**, la subtilité en moins.

Imatim présente *CRIMETIME* (USA/GB - 1996) avec Stephen Baldwin - Pete Postlethwaite - Sadie Frost - Karen Black - Géraldine Chaplin **réalisé par** George Sluizer

▲ *Stephen Baldwin dans* ***Crimetime*** ▲

tueurs à gages

Tueur professionnel depuis de nombreuses années, Martin Black (John Cusak) a le blues : il trouve que son existence manque fondamentalement de sens. Il décide alors de retourner à Grosse Pointe, sa ville natale, à l'occasion d'une réunion d'anciens élèves. Là, il espère renouer avec Debi (Minnie Driver), son ex-petite amie, et honorer un dernier contrat. Mais Grocer (Dan Aykroyd), son principal rival, arrive en ville et se met en tête d'intégrer pleinement Martin au monde des gangsters.
C'est à Tom Jankiewicz, dont c'est le premier scénario, que l'on doit l'intéressante trame de ce **Tueurs à Gages** réalisé par George Armitage (**Miami Blues**). Le point faible du film réside pourtant dans son écriture, pas moins de quatre scénaristes (crédités au générique, donc peut-être plus en réalité) ayant apporté leur touche personnelle. Autant dire que malgré la présence d'acteurs brillants, la sauce ne prend pas et que les personnages manquent de consistance. Tantôt on assiste à un réquisitoire sur l'American Dream via Martin, consulté par un psy, qui prend conscience de l'inanité de sa vie, tantôt à un vaudeville de grand boulevard dans lequel le héros et ses ex-camarades de classe tentent de justifier ce qu'ils ont fait de leur vie. **Tueurs à Gages** permet heureusement de retrouver avec plaisir Minnie Driver, aperçue dans **Will Hunting, Sleepers** et **Pluie d'Enfer.** Sa seule présence sauve cette comédie noire soit-disant grinçante de la médiocrité.

Hollywood Pictures présente *TUEURS À GAGES* (*GROSSE POINTE BLANK* - USA - 1997) avec John Cusack - Minnie Driver - Alan Arkin - Dan Aykroyd - Joan Cusack **réalisé par** George Armitage



▲ *Dan Aykroyd dans* ***Tueurs à Gages*** ▲



▲ *Grant Shaw dans* ***Ice*** ▲

ice

Los Angeles est réputée pour être une ville où il fait chaud, surtout en été. Alors, quand la température descend jusqu'à moins 60, la population s'affole et le Président des Etats-Unis déclare l'alerte générale. Peu à peu, le reste de la planète sera touché par ce froid sibérien. La cause : un soleil malade, en voie d'extinction. Fuyant le danger, une poignée de survivants, menés par un flic et un détenu, essaient de rejoindre une région de l'Equateur miraculeusement préservée de la catastrophe...
A la réalisation de ce téléfilm, un habitué des productions télé : Jean de Segonzac. Français expatrié aux Etats-Unis (en hommage à son pays d'origine, il ensevelit d'ailleurs Paris sous la neige), il exerce la profession de chef opérateur notamment sur les séries de Barry Levinson ***Homicide*** et ***Oz***, dont il deviendra par la suite l'un des principaux réalisateurs. Propulsé sur cet ersatz de film catastrophe, il est aidé dans sa tâche par l'acteur Grant Show, un autre transfuge du petit écran, puisqu'il fut pendant cinq saisons le Don Juan Jake Hanson de la série ***Melrose Place***.
Le principal problème de **Ice** réside dans son sujet d'une trop grande envergure. Production télé oblige, le budget est étriqué et donc loin d'être à la hauteur de ceux de **Deep Impact, Volcano** ou **Pluie d'Enfer**, auxquels **Ice** aimerait pourtant ressembler. Les effets spéciaux sont pauvres et manquent souvent de réalisme, les acteurs sont lâchés à l'aveuglette dans des décors minimalistes au possible, et le scénario ne s'adapte à aucun moment à ce manque de moyens évident. L'atmosphère oppressante espérée n'est donc pas au rendez-vous de ce thriller qui laisse de glace.

Sidonis présente *ICE* (USA - 1998) avec Grant Show - Eva La Rue - Audie England - Flex - Udo Kier - Michael Riley **réalisé par** Jean de Segonzac

▲ *Drew Barrymore dans* ***Fleur de Poison*** ▲

DREW BARRYMORE, garce machiavélique dans FLEUR DE POISON

Drew Barrymore, née le 22 février 1975 en Californie, commence très tôt sa carrière de star, alors qu'elle occupe encore son berceau en fait, puisqu'elle apparaît dans un spot publicitaire avant même d'avoir soufflé sa première bougie. Depuis son premier rôle marquant de petite fille dans le **E.T.** de Steven Spielberg à l'âge de six ans, jusqu'à celui de serveuse pressée de se trouver un mari dans **Wedding Singer**, sa dernière apparition très remarquée, la carrière de la troublante et sensuelle Drew Blyth Barrymore n'aura pas été toute rose. Un parcours en dents de scie qui prend des allures de chemin de croix au milieu des années 80 puisqu'elle devient alcoolique à neuf ans, fume son premier joint à dix et s'essaie à la cocaïne à douze. Un an plus tard, elle suit une cure de désintoxication et tente de mettre fin à ses jours. Triste. Pour essayer de revenir sur le devant de la scène, elle pose nue dans *Playboy* et tourne dans quelques séries B (**Guncrazy**, **Société Secrète**, **Doppelganger**) sans lendemain. En reprenant sa carrière en main, elle décroche quelques petits rôles, dans **Batman Forever**, **Tout le Monde dit I Love you** et **Scream**, où elle joue avec conviction une victime à rendre jalouse la plus chevronnée des Scream Queens. Elle est en passe de s'imposer aujourd'hui comme une des actrices les plus douées de sa génération. Dans **Fleur de Poison**, qu'elle tourne pendant sa période de convalescence, elle incarne une jeune paumée manipulatrice en quête d'une famille unie.

Délaissée par ses parents, entre un père souvent absent et une mère clouée au lit pour maladie incurable, la jeune Sylvia Cooper est en manque d'affection et d'amis. L'arrivée d'Ivy dans son lycée devrait résoudre ses problèmes. Visage angélique, sexy, émancipée, Ivy représente tout ce qui fait défaut à Sylvia, qui s'empresse de se lier d'amitié avec elle. Rapidement, elles deviennent inséparables et Ivy finit par faire partie de la famille. Mais aux yeux de Sylvia, elle devient de plus en plus envahissante, portant les habits de sa mère et faisant de l'œil à son père. Pour Sylvia, cette nouvelle amie cache un double-jeu, mais il est peut-être déjà trop tard...

Après avoir réalisé quelques séries B correctement ficelées pour Roger Corman, dont **Le Strip-Tease de la Mort**, la réalisatrice Katt Shea Ruben s'en va tenter sa chance ailleurs. Sans connaître le même succès que Luis Llosa (**L'Expert**) et Carl Franklin (**Un Faux Mouvement**), deux autres transfuges de l'écurie Corman, elle dirige ce **Fleur de Poison**, un thriller érotique dissimulé sous des allures de psycho-killer. Après avoir longuement préparé le terrain, elle filme timidement une partie de jambes en l'air entre Ivy et le père de Sylvia juste à côté du lit de la mourante (qui les avait déjà surpris dans la cuisine quelques secondes plus tôt), et souligne le caractère dérangé d'Ivy par une scène de meurtre à la limite du risible. Déjà pas franchement léché, **Poison Ivy** manque également de rigueur et de rythme. Aux côtés de Drew Barrymore, on retrouve un Tom Skeritt charismatique à souhait dans le rôle du père de Sylvia et un Leonardo Di Caprio débutant qui apparaît le temps d'une fraction de seconde. Un battement de paupières suffit à le rater. Mais c'est le seul véritable moment d'attention que **Fleur de Poison** demande.

TF1 Vidéo présente ***FLEUR DE POISON (POISON IVY*** - USA - 1992) avec Drew Barrymore - Tom Skerritt - Cheryl Ladd - Sara Gilbert - Alan Stock - E.J. Moore **réalisé par** Katt Shea Ruben

filmographie drew barrymore

1978 - **Suddenly, Love** (Stuart Margolin/TV) *1980* - **Bogie** (Vincent Sherman/TV) - **Altered States/Au-delà du Réel** (Ken Russell) *1982* - **E.T. the Extraterrestrial/E.T. l'Extraterrestre** (Steven Spielberg) *1984* - **Irreconcilable Differences/Divorce à Hollywood** (Charles Sheyer) - **Firestarter**/idem ou **Charlie** (Mark L. Lester) *1985* - **Cat's Eye**/idem (Lewis Teague) *1986* - **Babes in Toyland** (Clive Donner/TV) *1987* - **Conspiracy of Love** (Noel Black/TV) *1989* - **See you in the Morning** (Alan J. Pakula) - **15 and Getting Straight** (Joanna Lee/TV) - **Far from Home**/idem (Meiert Davis) *1992* - **Poison Ivy/Fleur de Poison** (Katt Shea Ruben) - **Waxwork 2 : Lost in Time/Waxwork 2** (Anthony Hickox) - **No Place to Hide/Société Secrète** (Richard Danus) - **Motorama**/idem (Barry Shils) - **Guncrazy**/idem (Tamra Davis) - **Sketch Artist** (Phedon PapaMichael/TV) - ***2000 Malibu Road*** (Joel Schumacher/série TV) *1993* - **Doppelganger/Doppelganger, le Double Maléfique** (Avi Nesher) - **The Amy Fisher Story** ou **Beyond Control/L'Affaire Amy Fisher** (Andy Tennant/TV) - **Wayne's World 2**/idem (Stephen Surjik) *1994* - **Inside the Goldmine** (Josh Evans) - **Bad Girls/Belles de L'Ouest** (Jonathan Kaplan) *1995* - **Boys on the Side/Avec ou sans Hommes** (Herbert Ross) - **Mad Love**/idem (Antonia Bird) - **Batman Forever**/idem (Joel Schumacher) *1996* - **Everyone Says I Love you/ Tout le Monde dit I Love you** (Woody Allen) - **Scream**/idem (Wes Craven) *1997* - **Wishful Thinking** (Adam Park) - **Best Men** ou **Independence/Best Men** (Tamra Davis) *1998* - **Home Fries** (Dean Parisot) - **The Wedding Singer/Wedding Singer** (Frank Coraci) - **Ever after** ou **Cinderella** (Andy Tennant) *1999* - **Never Been Kissed** (Raja Gosnell)



▲ *Drew Barrymore & Tom Skerritt dans* ***Fleur de Poison*** ▲



▲ *Spencer Rochfort & Michael McGrady dans* ***Mayday*** ▲

mayday

▲ Destiné au marché de la vidéo, **Mayday** est un petit (tout petit) film de guerre qui ne parvient presque jamais à créer l'illusion. D'abord parce que ses soldats n'ont rien du Chuck Norris crasseux à souhait dans **Portés Disparus**. Propres sur eux, bien peignés, on les croirait tout droit sortis d'un sitcom. A commencer par Michael McGrady (**Volcano**), un beau gosse peu convaincant dans le treillis du capitaine Skip Lang, chef de file du commando Delta, une unité réputée pour n'en faire qu'à sa tête. Après une mission de sauvetage réussie qui consiste à libérer plusieurs prisonniers américains en territoire irakien, les soldats du commando Delta sont chargés d'aller récupérer un sous-marin russe armé de missiles nucléaires détourné par le terroriste Lukash dans la mer de Bering. Une mission périlleuse puisqu'un paquebot de croisière comptant 2.842 passagers lui sert de bouclier humain. A son bord, le commandant Halsey Lang, père de Skip et ancien baroudeur de la marine qui quitte l'armée lorsque son autre fils trouve la mort au cours d'une opération au Liban. Il se joindra pourtant à Skip pour empêcher Lukash de lancer les missiles sur les côtes américaines...
Production *Nu Image* au rabais, **Mayday** ne possède même pas les qualités d'un *PM Entertainment*. Yossi Wein, déjà responsable du pitoyable **Ultime Violence** avec Frank Zagarino, filme l'action avec mollesse, ses soldats se promenant tranquillement dans le décor, s'étend sur des détails insignifiants, bousille le rythme de son film par de trop nombreux plans du sous-marin. Et son méchant, excentrique et décontracté, tient plus du saltimbanque que du terroriste, rappelant celui de **Piège en Haute Mer**, la composition amusante de Tommy Lee Jones en moins. Comparé à David A. Prior (**Patrouille dans la Jungle**) ou au Philippin Cirio H. Santiago (**Raid sur le Mekong**), deux tâcherons qui font tout de même preuve d'une certaine verve, Yossi Wein est un cancre.

Imatim présente ***MAYDAY*** (***OPERATION DELTA FORCE 2 : MAYDAY*** - USA - 1997) avec Michael McGrady - Dale Dye - J. Kenneth Campbell - Robert Patteri - Todd Jensen - Spencer Rochfort **réalisé par** Yossi Wein



crazy 6

▲ Ancien assistant d'Akira Kurosawa, Albert Pyun démarre sa carrière avec **L'Epée Sauvage**, une série B d'héroïc-fantasy de bonne facture. Depuis, il enchaîne les petits films fauchés tournés à la vitesse de l'éclair, s'essayant à presque tous les genres - fantastique (**Cyborg**, **Nemesis**), action (**Hong Kong 1997**, **Spitfire**) et kickboxing (**Bloodmatch**, **Kickboxer 4**) - pour des résultats pas toujours miraculeux. Depuis le récent **Mean Guns**, il semble pourtant reprendre du poil de la bête, réalisant des polars aux allures de western spaghetti moderne et de bande dessinée dégénérée.
Dans **Crazy 6**, il présente la ville de Prague comme la plaque tournante d'un important trafic d'armes orchestré par des organisations mafieuses, dont les deux gros bonnets Dirty Mao (Mario Van Peebles) et Raul (Ice-T) tirent les ficelles. A la recherche d'un coup fumant, le drogué notoire Billy (Rob Lowe), alias Crazy 6 (6 parce que c'est le sixième membre de la famille), s'associe à Dirty Mao pour soulager Raul de son empire. Mais l'opération tourne au vinaigre et les complices de Billy se font tous dessouder. Epaulé par Anna, ravissante chanteuse de cabaret, il va devoir échapper à une armée de tueurs lancés à sa poursuite dans ce «no man's land» où règne la devise du «chacun pour soi»...
Souvent, Albert Pyun entame ses films sur un coup de tête, une simple idée, d'où des histoires vides de sens, des associations incohérentes de personnages. A ce titre, **Crazy 6** pourrait paraître bâclé. En contre-partie, il soigne l'aspect visuel, la mise en scène, les cadrages (très bonne utilisation du scope), les éclairages (dominante de bleu, de rouge et d'orange du plus bel effet). Toujours pour pallier la pénurie du scénario, il dresse des personnages hauts en couleur, des caricatures de gangsters et de flics, accumule les gunfights débridés et sème ici et là des idées délirantes, comme celle de transformer Dirty Mao en gangster gaga qui confie ses tracas à son inséparable roquet, ou encore cette scène de torture durant laquelle Raul essaie de faire replonger l'ancienne junkie Anna en scotchant sur sa bouche une pipe à crack. Si Albert Pyun a du mal à assurer une certaine continuité à son histoire, comme s'il faisait des ellipses sa touche personnelle, ça ne l'empêche pas d'avoir de la suite dans les idées !

TF1 Vidéo présente ***CRAZY 6*** (***CRAZY SIX*** - USA - 1997) avec Rob Lowe - Mario Van Peebles - Ice-T - Ivana Milicevic - Burt Reynolds - Thom Mathews - Max Van Peebles **réalisé par** Albert Pyun



▲ *Max Van Peebles & Mario Van Peebles dans* ***Crazy 6*** ▲



▲ *Peter Weller dans* ***Les Rapaces*** ▲

LES RAPACES

▲ Lassés de produire exclusivement des séries B de la trempe de **Cyborg Cop** ou **Backlash**, torchées par les spécialistes Sam Firstenberg ou Boaz Davidson, les deux pontes de *Nu Image* Avi Lerner et Elie Samaha ouvrent le département *Millenium Films*. Une branche plus respectable qui se spécialise dans les polars à forte participation de guest-stars. Après **Search and Destroy**, **Immortals** et **Hollow Point**, **Les Rapaces** n'échappe pas à la règle et aligne les seconds couteaux : Dennis Hopper, Tia Carrere, Peter Coyote, Martin Kove, Cary-Hiroyuki Tagawa. Et Peter Weller, quelque peu passé aux oubliettes depuis **Le Festin Nu**, qui interprète l'ancien flic Ray Mercer, emprisonné pour fraudes. Sa femme Rebecca vient l'attendre à sa sortie de taule pour l'emmener à Las Vegas où elle compte demander le divorce. D'abord, elle doit passer au Cowboy World Casino, où elle est devenue chef comptable de son amant, le gangster Steve Atlas, pour y emprunter du liquide. Pendant ce temps, Ray s'essaie aux machines à sous et empoche un demi-million de dollars. Au même moment, un groupe d'hommes armés s'introduit dans l'établissement et dérobe 12 millions de dollars. Lorsque la police arrive sur les lieux, Atlas s'empresse de faire de Ray le coupable idéal...

▲ Sidney J. Furie (**Aigle de Fer**, **Hollow Point**) dirige ce polar sans prétention, presque anonymement. Même si **Les Rapaces** bénéficie d'une certaine tenue esthétique, il vaut surtout pour les performances de ses acteurs, très à l'aise dans leur rôle. Peter Weller en ex-flic nonchalant, Dennis Hopper en gangster sournois et décontracté, Tia Carrere en vamp machiavélique, Peter Coyote en mafieux dont le surnom, «Le Boucher», est déjà tout un programme. Sans eux, cette histoire sans surprise tomberait dans la banalité. Mais il faut voir Peter Weller et Dennis Hopper, armes à la main, se disputer l'amour de Tia Carrere alors qu'ils sont tous les trois dans un chariot suspendu le long d'un barrage. A plusieurs reprises, **Les Rapaces** décolle grâce à ces quelques excès de folie, des bonnes idées qui lui permettent de s'extirper de l'anonymat généralement réservé aux inédits vidéo.

TF1 Vidéo présente ***LES RAPACES*** (***TOP OF THE WORLD*** - USA - 1997) avec Peter Weller - Dennis Hopper - Tia Carrere - David Allan Grier - Cary-Hiroyuki Tagawa - Martin Kove - Joe Pantoliano - Peter Coyote **réalisé par** Sidney J. Furie



▲ *Cary-Hiroyuki Tagawa & Dennis Hopper dans* ***Les Rapaces*** ▲

COMMANDEZ LES ANCIENS NUMÉROS

MAD MOVIES







27 Le Retour du Jedi, Creepshow, Les Prédateurs, B. Steele
29 Harrison Ford, Joe Dante, Avoriaz 1984
30 Maquillage : Ed French, Cronenberg, L. Bava
32 David Lynch, La Compagnie des Loups, maquillages
33 Gremlins, Les effets spéciaux d'Indiana Jones
34 Les Griffes de la Nuit, Dune, Brazil, Avoriaz 1985
36 Day of the Dead, Lifeforce, Tom Savini, Re-Animator
37 Mad Max 3, Legend, Ridley Scott
38 Retour vers le Futur, Vampire, Vous Avez Dit Vampire ?
39 La Revanche de Freddy, Avoriaz 1986
40 Re-Animator, Highlander, Alfred Hitchcock
41 House, Psychose, Dossier : le gore au cinéma
42 From Beyond, F/X, Rencontres du 3ème Type
43 Aliens, Critters, Les Aventures de Jack Burton
44 Massacre à la Tronçonneuse 2, Stephen King
45 La Mouche, Star Trek 4, Avoriaz 1987
46 King Kong (tous les films), Superman, entr. maquilleur
47 Robocop, Indiana Jones, Freddy 3, Evil Dead 2
49 Hellraiser, Dossier Superman, Série B US, Fulci
50 Robocop, Hidden, Effets spéciaux, Index des n°23 à 49
51 Avoriaz 1988 : Robocop, Hellraiser, Near Dark, Elmer, Hidden
52 Running Man, Hellraiser, les films de J. Carpenter
53 Dossier «zombies», Near Dark, Elmer, Festival du Rex 1988
54 I. Jones, Mad Max, Conan, etc., Les «Vendredi 13»
55 Roger Rabbit, les films de «Freddy», Bad Taste
56 Beetlejuice, Freddy 4, Near Dark, FX de Evil Dead 2
57 Le Blob, Vampire, Vous Avez Dit Vampire ? 2, Avoriaz 1989
58 Dossier Cronenberg, Brazil, Horror Show, Carpenter
59 Batman, Hellraiser 2, Freddy (série TV), Cyborg
60 Freddy 5, Re-Animator 2, Les «méchants» du Fantastique
61 Indy 3, Abyss, Batman, Les super-héros (Hulk, Spiderman...)
62 Spécial effets spéciaux : de Star Wars à Roger Rabbit
63 Avoriaz 1990 : Simetierre, Re-Animator 2, Elvira, Society
64 Dossier Frankenstein, Cabal, Basket Case 2, Freddy TV
65 Total Recall, Akira, Tremors, Halloween 4, Lamberto Bava
66 Robocop 2, Freddy 5, La Nurse, Maniac Cop 2, Star Trek 5
67 Dossier Total Recall, Robocop 2, Dick Tracy, Lucio Fulci
68 Les Tortues Ninja, Darkman, George Lucas
69 Avoriaz 1991, Cabal, Highlander 2, Henry, Les Feebles
70 Predator 2, Massacre à la Tronçonneuse 3, Twin Peaks
71 Terminator 2, Akira, Hardware, Ça, La Nuit des Morts-Vivants
72 Les Feebles, Warlock, Dossier «La Malédiction», Freddy 6
73 Numéro spécial Terminator 2, Fisher King
74 Evil Dead 3, Rocketeer, Freddy 6, Hellraiser 3, Forum «T2»
75 Avoriaz 1992, Tetsuo, Freddy 6, Le Sous-sol de la Peur
76 Le Festin Nu, Hook, Brain Dead, La Famille Addams
77 Alien 3, Universal Soldier, Batman le Défi
78 Dossiers Batman le Défi & Alien 3, Le Cobaye, Star Trek 6
79 Dossier «Vampires», Dracula de Coppola, Innocent Blood
80 Numéro spécial «Stephen King», entr. Roger Corman
81 Dracula de Coppola, tous les films d'Avoriaz 1993
82 Fortress, Star Trek Deep Space Nine, Argento, Joe Dante
83 Last Action Hero, Robocop 3, Body Snatchers, Stephen King
84 Jurassic Park, entretiens George Romero & Dick Smith
85 «Spécial Dinosaures» : du Monde Perdu à Jurassic Park
86 Demolition Man, La Famille Addams 2, Action Mutante
87 «Fantastica 1994» : tous les films, Evil Dead 3, Carpenter
88 Dossier Loup-Garou, Wolf avec J. Nicholson, Body Melt
89 Dossier TV : Batman, Robocop, Superman, Indiana Jones
90 X-Files 1ère saison, The Crow, Les Flintstones, Eraserhead
91 Dossier «Manga», Wolf, Tetsuo, The Mask, Ed Wood
92 L'Étrange Noël de Mr Jack, Entretien avec un Vampire
93 «Fantastica 1995», Stargate, Frankenstein, Highlander 3
94 Streetfighter, entretiens Tobe Hooper & John Carpenter
95 Ed Wood, Batman Forever, Freddy 7, Fred Olen Ray
96 Judge Dredd, Tank Girl, Le Village des Damnés, Congo
97 Aux Frontières du Réel, Waterworld, Mortal Kombat
98 Dossier X-Files, Johnny Mnemonic, Une Nuit en Enfer
99 Seven, The Crow 2, L'Armée des 12 Singes, Fantastic'Arts
100 Sp. 100 pages : X-Files, «Nos 100 meilleurs films fantastiques»
101 Terminator 2-3D, Independence Day, Une Nuit en Enfer
102 Sp. 100 pages : Crash, Barbwire, Planète Hurlante
103 Independence Day, Cœur de Dragon, Multiplicity, Tsui Hark
104 L.A. 2013, Fantôme du Bengale, Disjoncté, X-Files, Millennium
105 Mars Attacks !, The Crow 2, Ghost in the Shell, Lost Highway
106 Star Wars, Star Trek Premier Contact, Le Maître des Illusions
107 Le 5è Elément, Alien Resurrection, Anaconda, Shining TV
108 Men in Black, Scream, Batman & Robin, rétro Godzilla
109 Le Monde Perdu, Contact, Volte/Face, Mimic, Vampires
110 Alien la Résurrection, X-Files le Film, Spawn, La Mutante 2
111 Starship Troopers, Postman, MK2, Fantastic'Arts 98
112 Vampires, Sphere, Gattaca, Le Loup-garou de Paris
113 Dark City, Un Cri dans l'Océan, Wishmaster, Blade
114 Scream 2, Armageddon, X-Files, Millennium, La Mutante 2
115 Godzilla, X-Files le film, Truman Show, Rétro gore, Ugly

IMPACT

1 Commando, Rocky 4, George Romero, Avoriaz 1986
2 Highlander, Rutger Hauer, Les films de la Cannon
3 Hitcher, Cobra, Maximum Overdrive
4 Effets spéciaux, John Badham, John Carpenter
5 Blue Velvet, Cobra, Aliens, David Lynch
6 Darryl Hannah, Dossier «Ninjas», Le Jour des Morts-Vivants
7 Maquillages, Harrison Ford, Chuck Norris
8 Les trois «Rambo», Dolls, Evild Dead 2
9 Freddy 3, Tuer n'est pas Jouer, Indiana Jones 2
11 Les Incorruptibles, Full Metal Jacket, Entr. Fred Olen Ray
12 Running Man, Robocop, China Girl, Hellraiser
13 Avoriaz 1988, Entr. Lucio Fulci & J. Chan, Running Man
14 Hellraiser 2, Rambo 3, Cyborg, Munchaüsen
15 Double Détente, Beetlejuice, Maniac Cop, Flic ou Zombie
16 Spécial Rambo 3, Cyborg, Munchaüsen
17 Freddy 4, Piège de Cristal, Traci Lords, Rambo 3
18 Les «Inspecteur Harry», Avoriaz 1989, Tsui Hark
19 Avoriaz 1989, Munchaüsen, Punisher, Schwarzenegger
20 Indiana Jones, Simetierre, Punisher, La Mouche 2
21 Total Recall, Freddy 5, Jean-Claude Van Damme
22 Batman, Permis de Tuer, L'Arme Fatale 2, Haute Sécurité
23 Spécial les trois «Indiana Jones», Punisher
24 Ciné-muscles : Van Damme, Schwarzie, B. Lee, etc.
25 Robocop 2, Total Recall, Entretien Roger Corman
26 Dossier «Super Nanas», Maniac Cop 2, Effets Spéciaux
27 Gremlins 2, Van Damme, Jackie Chan, Traci Lords
29 Total Recall, Predator 2, Stallone et Arnold (20 ans d'action)
30 La saga des Rocky, Arnold, Hong Kong Connection, Cabal
31 Coups pour Coups, Highlander 2, le retour du Western
32 Le Silence des Agneaux, Predator 2, Muscles
33 Terminator 2 (entretien Arnold), Van Damme
35 Terminator 2, entretien Schwarzenegger, Jackie Chan
36 Vingt ans d'Avoriaz (tous les films), Universal Soldier, Alien 3
37 Les Nerfs à Vif, JFK, Hook, Le Dernier Samaritain
38 Basic Instint, entretien Stallone, Batman 2, Arts Martiaux
39 Universal Soldier, L'Arme Fatale 3, Jeux de Guerre
40 Les trois «Alien», Reservoir Dogs, Cliffhanger, Impitoyable
41 Van Damme, programme 93, Dossier «Flics», Jeux de Guerre
42 Dracula, Van Damme (Chasse à l'Homme), Steven Seagal
43 Cavale sans Issue, Steven Seagal, Body, Bad Lieutenant
44 Cliffhanger, Action Men (dossier), True Romance
45 Dossier Robocop, John Woo, Last Action Hero, Dragon
46 Dans la Ligne de Mire, Le Fugitif, Last Action Hero
47 Dossier Spielberg, Cliffhanger, entr. Stallone et John Woo
48 Dossier Space Opera, K. Costner, Jackie Chan, Peckinpah
49 Space Opera 2, Demolition Man, L'Impasse, Van Damme
50S Spécial Action : Seagal, Van Damme, Arnold, Stallone
51 Amicalement Vôtre, Pulp Fiction, Killing Zoé, Rapa Nui
52 Speed, Brandon Lee, Killing Zoé, Wyatt Earp, Pierce Brosnan
53 True Lies, Danger Immédiat, TimeCop, Pulp Fiction, Batman TV
54 Frankenstein, Entretien avec un Vampire, Dossier : BD/ciné
55 Les jeux vidéo à l'écran (Streetfighter), Stars sous les verrous
56 Judge Dredd, The Killer, James Bond, Entr. Jim Wynorski
57 Batman Forever, Mort ou Vif, Die Hard 3, Cannes 1995
58 Judge Dredd, Desperado, Bruce Willis, USS Alabama
59 Mortal Kombat, Assassins, Apollo 13, Mel Gibson, Jade
60 GoldenEye, Dossier James Bond, Seven, Showgirls
61 Broken Arrow, Heat, Casino, L'Île aux Pirates, Tsui Hark
62 Dossier Crying Freeman, Mort Subite, Ultime Décision
63 L'Effaceur, Le Grand Tournoi, Rock, Twister, Fargo
64 Mission : Impossible, L.A. 2013, Poursuite, John Woo
65 Au Revoir À Jamais, Daylight, Risque Maximum, La Rançon
66 X-Files (Chris Carter), les FX de Mars Attacks !, Star Wars
67 Batman & Robin, Spider-Man, Superman, Roméo & Juliette
68 Le Monde Perdu, Dobermann, Speed 2, Le Saint, Double Team
69 X-Files saison 4, Volte/Face, Titanic, Volcano, Les Ailes de l'Enfer
70 Copland, L.A. Confidential, Hana-Bi, Le Pacificateur, Alien 4
71 Titanic, Demain ne Meurt Jamais, Starship Troopers, U-Turn
72 Jackie Brown, Pluie d'Enfer, Minuit dans le Jardin du Bien et du Mal
73 Un Tueur pour Cible, Carrière Di Caprio, U.S. Marshals
74 L'Arme Fatale 4, Sexcrimes, Cannes 98, Jackie Chan
75 Chapeau Melon... (ciné et TV), Godzilla, Duchovny, Ryan...
76 Le Masque de Zorro, Snake Eyes, Carrière Nicolas Cage

ZE CRAIGNOS MONSTERS, LE RE-RETOUR

(par Jean-Pierre PUTTERS)

ILS RE-REVIENNENT ET CRAIGNENT UN MAX !

Le 3ème volume sort enfin : 216 pages entièrement inédites sur les Singes Géants, Zombies, Momies, Monstres Marins, Gorgones et Lutteurs Masqués Mexicains ! Que du bon en 600 photos. Tout en couleurs. Brochage de luxe, couverture cartonnée. 240 F (port compris).

Également disponibles, les deux premiers volumes au prix unitaire de 240 F.













Bon de Commande

Pour commander : découpez (ou recopiez) le bon de commande, remplissez-le, entourez les numéros désirés et envoyez-le, accompagné de votre règlement, à **MAD MOVIES, 4, rue Mansart, 75009 Paris.**

Chaque exemplaire : 25 F. Ne commandez que les numéros indiqués sur le bon (*Mad* n°1 à 26, 28, 31, 35 et 48 : épuisés, ainsi que *Impact* n°10, 28 et 34). Frais de port gratuits à partir d'un envoi de deux numéros (sinon : 5 F de port). Pour l'étranger, les tarifs sont identiques, mais nous n'acceptons que le mandat-international.

MAD MOVIES 27 29 30 32 33 34 36 37 38
39 40 41 42 43 44 45 46 47 49 50 51 52
53 54 55 56 57 58 59 60 61 62 63 64 65
66 67 68 69 70 71 72 73 74 75 76 77 78
79 80 81 82 83 84 85 86 87 88 89 90 91
92 93 94 95 96 97 98 99 100 101 102 103 104
105 106 107 108 109 110 111 112 113 114 115

IMPACT 1 2 3 4 5 6 7 8 9 11 12
13 14 15 16 17 18 19 20 21 22 23 24 25
26 27 29 30 31 32 33 35 36 37 38 39 40
41 42 43 44 45 46 47 48 49 50 51 52 53
54 55 56 57 58 59 60 61 62 63 64 65 66
67 68 69 70 71 72 73 74 75 76

❑ ZE CRAIGNOS MONSTERS
❑ ZE CRAIGNOS MONSTERS, LE RETOUR
❑ ZE CRAIGNOS MONSTERS, LE RE-RETOUR

NOM ____________ PRÉNOM ____________
ADRESSE ________________________
____
____

désire recevoir les numéros entourés ci-contre, règlement joint

LINNEA QUIGLEY

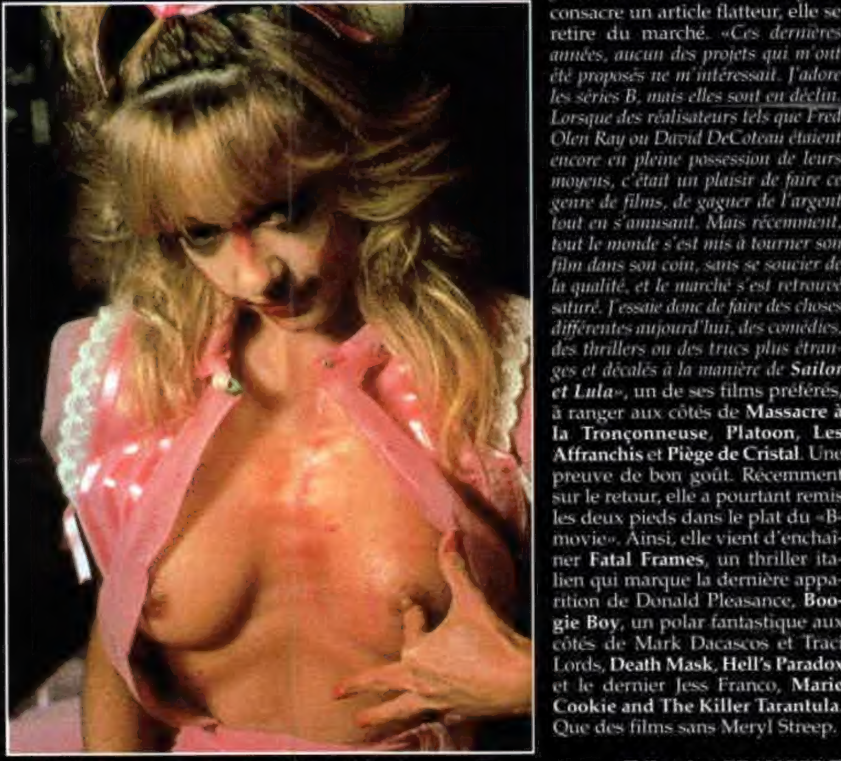
«Me foutre à poil m'a servi. Les mecs deviennent fous s'ils ne voient pas mes seins !»

«*Je suis fière d'être qualifiée de reine des Scream Queens. Au moins, ça donne un minimum d'importance. Mais je n'ai jamais imaginé qu'un jour mon nom serait un gage de qualité, un atout commercial*». A ce titre, dans **Mutronics**, elle se tourne elle-même en dérision dans le rôle d'une Scream Queen tout simplement nommée Linnea. Il en est plus ou moins de même dans le **Innocent Blood** de John Landis. En gros, elle hurle à n'en plus pouvoir. Mais, films respectables obligent, elle est habillée. A la fin des années 80, Linnea Quigley devient la Scream Queen la plus célèbre et passe dès lors la plupart de son temps à poil. Un magazine grand public ira même jusqu'à souligner qu'elle possède les plus beaux seins de la profession. «*Je prends cette remarque comme un compliment car il faut être honnête : les mecs vont à la plage uniquement pour voir des filles en bikini. Les mecs seront toujours les mêmes, impossible de les changer. Que voulez-vous qu'ils disent de moi : "Elle est aussi bonne actrice que Meryl Streep !"*». Même si elle a plus de talent que la moyenne, incarnant une certaine forme d'idéal bimbo, Linnea compte une filmographie dont les titres sont explicites. Difficile d'être nominée à l'Oscar lorsque l'on joue dans **Vice Academy**, **Dr Alien**, **Hollywood Chainsaw Hookers**, **Virgin High**, **Robot Ninja** ou encore **Sexbomb** !

Née à Davenport dans l'Iowa, Linnea Quigley n'a pas toujours été la nymphomane qu'elle incarne dans ses films. «*Jeune, j'étais tellement timide que j'ai toujours refusé de prendre des cours d'art dramatique. J'ai pourtant essayé de me décoincer en m'intégrant dans une troupe de majorettes, mais j'ai déclaré forfait au bout de quelques jours. A cette époque, j'étais le souffre-douleur de mes camarades de classe, à tel point que je n'avais plus envie de remettre les pieds à l'école*». A 18 ans, elle part pour la Californie, où elle devient guitariste et chanteuse d'un groupe punk, les Skirts, tout en travaillant dans un centre d'hygiène. «*Aussi étrange que cela puisse paraître, c'est ce qui m'a permis de faire du cinéma. Tout le monde à Los Angeles semblait avoir un pied dans ce milieu. Les filles qui travaillaient avec moi étaient en même temps soit actrices soit mannequins, et m'ont donné l'adresse d'un agent qui s'est très bien occupé de moi. Il m'a trouvé des petits emplois de modèle, d'abord pour de la lingerie, et c'est ainsi que j'ai fini par poser nue. Sont ensuite arrivés mes premiers rôles : de courtes apparitions, généralement sous la douche, dans des séries B plus ou moins bonnes. Mais c'était tellement excitant de se retrouver face à une caméra que je me foutais pas mal du reste*». Il en ressort quelques rôles mineurs dans des films tels que **Graduation Day**, **Stone Cold Dead**, **Fairy Tales**, **Don't Go Near the Park**, **Summer Camp** et **Savage Streets**. Des rôles de victime le plus souvent, où la belle blonde californienne finissait battue à mort, éventrée, mutilée ou poignardée par le maniaque de service. Puis vient son premier rôle important, une victime crucifiée par le Père Noël assassin de **Douce Nuit Sanglante Nuit**, premier du nom. Le film déclenche une polémique sans précédent, ce qui permet à ce slasher de seconde zone de bénéficier d'un bon coup de promo. «*C'est le seul titre qui me dérange vraiment dans ma filmographie.* ***Douce Nuit Sanglante Nuit*** *va au-delà du simple mauvais film et ne ressemble en rien aux autres titres que j'ai faits, des comédies horrifiques pour la plupart. Celui-ci était à la fois sérieux et débile. Le tueur, un Père Noël psychopathe, était pathétique. Depuis, je décline systématiquement tous les slashers qui me sont proposés. Je préfère de loin les vieux trucs d'épouvante, comme* ***Double Assassinat dans la Rue Morgue****, ou les comédies*».

Dans le genre comique arrive **Le Retour des Morts-Vivants**, le premier film du scénariste Dan O'Bannon (**Alien**), où elle incarne Trash, une punkette qui, après avoir dansé nue sur une tombe, est dévorée par une armée de zombies. Un film qui deviendra culte en grande partie grâce à sa prestation. «*Juste après, je suis allée au Mexique pour tourner* ***Treasure of the Moon Goddess****, où je suis kidnappée par une tribu d'indigènes me prenant pour la déesse Lune. Ce fut une très bonne expérience puisqu'il s'agissait d'une comédie sans aucune nudité. Mais le tournage avait été éprouvant et j'étais moralement et physiquement exténuée. J'avais besoin de repos. J'ai donc plus ou moins arrêté de faire du cinéma pour devenir go-go dancer dans une boîte à strip-tease. Je n'avais qu'à me trémousser, me déshabiller et ramasser les billets. Quel pied ! A ce moment, j'ai reçu un appel de David DeCoteau qui préparait son deuxième film,* ***Creepozoids****. C'était très simple : pas d'audition, juste un coup de fil pour m'annoncer qu'on tournait dans deux semaines. C'est à ce moment que j'ai recommencé à m'éclater*». Dans **Creepozoids**, qui inaugure sa collaboration avec David DeCoteau (suivront **Nightmare Sisters**, **Sorority Babes** et **Murder Weapon**), elle interprète une militaire qui se réfugie dans une usine infestée de créatures mutantes, allant du bébé carnivore au rat géant et ludique. Presque au même moment, elle rencontre le maquilleur Steve Johnson (**Le Cauchemar de Freddy**) sur le tournage de **Night of the Demons**. Johnson lui applique une prothèse mammaire pour une scène où elle s'enfonce un bâton de rouge à lèvre dans le téton. C'est le coup de foudre. Linnea et Steve se marient quelques mois plus tard.

Juste au moment où *Variety* lui consacre un article flatteur, elle se retire du marché. «*Ces dernières années, aucun des projets qui m'ont été proposés ne m'intéressait. J'adore les séries B, mais elles sont en déclin. Lorsque des réalisateurs tels que Fred Olen Ray ou David DeCoteau étaient encore en pleine possession de leurs moyens, c'était un plaisir de faire ce genre de films, de gagner de l'argent tout en s'amusant. Mais récemment, tout le monde s'est mis à tourner son film dans son coin, sans se soucier de la qualité, et le marché s'est retrouvé saturé. J'essaie donc de faire des choses différentes aujourd'hui, des comédies, des thrillers ou des trucs plus étranges et décalés à la manière de* ***Sailor et Lula***», un de ses films préférés, à ranger aux côtés de **Massacre à la Tronçonneuse**, **Platoon**, **Les Affranchis** et **Piège de Cristal**. Une preuve de bon goût. Récemment sur le retour, elle a pourtant remis les deux pieds dans le plat du «B-movie». Ainsi, elle vient d'enchaîner **Fatal Frames**, un thriller italien qui marque la dernière apparition de Donald Pleasance, **Boogie Boy**, un polar fantastique aux côtés de Mark Dacascos et Traci Lords, **Death Mask**, **Hell's Paradox** et le dernier Jess Franco, **Marie Cookie and The Killer Tarantula**. Que des films sans Meryl Streep.



■ *Linnea prend la pose pour* ***Treasure of the Moon Goddess*** *et fait des bêtises avec ses seins dans* ***Night of the Demons*** ■

■ Damien GRANGER ■